McGILL
UNIVER-
SITY
LIBRARY

Restif de la Bretonne

Les PARISIENNES,

ou

XL Caractères generaux

Pris dans les Mœurs actuelles,

Propres à ſervir à l'inſtruction

des PERSONNES-DU-SEXE:

Tirés des Memoires du nouveau *Lycée-des-mœurs*.

I *Volume*: Les Jeunes-filles, & les Filles-à-marier.

A Neufchâtel,

Et ſe trouve à Paris.

Chés Guillot, libraire de MONSIEUR, rue S.-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.

1787.

622

On voit, dans la Table qui va suivre, quels sont les Caractères *qui doivent composer chaque Volume des* PARISIENNES :

Le I en contient 10 *relatifs aux* Filles, *&* 4 *subsidiaires, renfermés entre des* () :

Le II, pour les Femmes, *également* 10, *&* 6 *nuances subsidiaires* :

Le III, concernant les Epouses, 10, *&* 10 *nuances, qui les rendent plûs clairs* :

Le IV, qui regarde les Mères, 10, *&* 3 *subsidiaires* ; *En tout* 63 Caractères.

Sujet de l'Estampe du *Lycée-des-mœurs*.

Les huit Presidentes du *Lycée-des-mœurs*, lisant leurs Statuts : 1 Mad. Deaubonne, 2 Mad. Valbel, 3 Mad. Dargentré, 4 Mad. Desenne, 5 Mad. Le-Prieur, 6 Mad. Delorme, 7 Mad. Destival, 8 Mad. Demonhu : On voit par-derrière les autres Membres du Lycée :

» Le Lycée-des-mœurs ne s'occupera que de » la morale propre aux Femmes ».

Sujet de l'Estampe de la *Prem. Seance*.

Cette Planche doit être placée à la page 27.

1, Costume ordinaire des Filles-de-Campagne,
2, Bourgeoises des Villes de Province.
3. Demoiselle de la première-qualité à la Cour.
4, Fille de Marchand. 5. Fille de la Populace.

» La Fille est l'être le plûs-interessant de la Nature».

Corrigez, d'après la Table *suiv. les* lignes 18 à 22 *de la* pag. 8.

Tables des IV Volumes des *Parisiennes.*

Premier Volume. I *Seance :* Les Jeunesfilles.
I Discours · *La Propreté. La Parure, L'Amabilité.*

II *Seance, destinée aux Anecdotes de caractère.*
1. La Jeune-fille melancolique.
2. La Jeune-fille gaie. (la Rieuse.) 2
3. La Jeune-fille colère.
4. La Jeune-fille sournoise, & la Flateuse.

III *Seance :* Les Filles-à-marier.

5. La Fille-portée pour le mariage.
6. La Fille-ennemie du mariage.
7. La Fille-timide.
8. La Fille-hardie. (l'Effrontée.)
9. La Fille-hautaine. [*La Genealogie.* 2
10. La Fille-modeste. (la Capone.) 2

IV *Seance :* Conduite avec les Filles-à-marier.
II Discours : *La Decence en fesant l'amour.*
La Folle, *histoire-recente.*

Second Volume. V *Seance :* Les Nouvelles-mariées.
III Discours : *La Pudeur, la Modestie dans le mariage.*

VI *Seance.*
11. La Nouvelle mariée complaisante.
12. La Nouvelle-mariée contrariante.
13. La Nouvelle-mariée solide.
14. La Nouvelle-mariée dissipée.
15. La Nouvelle-mariée bonne. (la Penetrante). 2
16. La Nouvelle-mariée mechante. (la Maladroite.) 2

VII *Seance :* Les Femmes mariées depuis 3 ans.
IV Discours : *Manière dont une Femme doit aimer son Mari.*

VIII *Seance.*
17. La Femme riche-altière. (l'Insolente.)(l'Arrogante.) 3
18. La Femme humble & pauvre. (la Reconnaissante.) 2
19. La Femme simple. (la Bonasse.) 2
20. La Femme intriguante.

Troisieme Volume. IX *Seance :* Les Epouses à imiter.
V Discours: *La Fidelité conjugale , & les Amusemens.*

X *Seance.*

21. L'Épouse chaste. (l'Epouse sans temperament). 2
22. L'Épouse soumise. (la Deshonorée). 2
23. L'Épouse laborieuse. (la Silencieuse): (la Muette.) 3

XI *Seance :* Les Épouses d'exemple à fuir.
VI Discours : *Moyens de rendre un Mari constant.*

XII *Seance.*

24. L'Épouse infidelle. (l'Epouse à temperament.) 2
25. L'Épouse dominatrice-jalouse. (la Raisonneuse.) 2
26. L'Epouse joueuse. (l'Emprunteuse.) 2
27. L'Épouse buveuse. (la Gourmande.) 2
28. L'Épouse dereglée. (l'Impudente.) 2
29. L'Épouse imprudente. (la Bavarde.) (la Braque.) 3
30. L'Épouse negligente.

Quatrieme Volume. XIII *Seance :* Les Jeunes-Meres.
VII Discours : *Première-éducation des Enfans.*

XIV *Seance.*

31. La Mere attachée.
32. La Mère denaturée. (la Preferante.) 2
33. La Mere coquette.
34. La Mere qui se sacrifie pour l'avantage de ses Filles.

XV *Seance :* Les Meres de grands Enfans.
VIII Discours : *Conduite des Mères avec les Adultes.*

XVI *Seance.*

35. La Mere d'un Fils-unique, ou la Mere faible.
36. La Mere ferme. (la Mère dure). 2
37. La Bellemere sage. [*Le Jugement de Pâris.*
38. La Marâtre cruelle. (la Mère remariée.) 2
39. La Mere du Mari aimant sa Bru.
40. La Mere de la Femme haïssant sa Fille.

FIN de la Table des PARISIENNES.

Avantpropos,

Avant-propos.

On agitait devant une Mère-de-famille respectable, la question de savoir si les Femmes devaient être instruites, & même savantes? Tout le monde fut pour l'affirmative, & l'on ne doutait pas que cette Dame ne fût du même avis. Cependant, comme elle gardait le silence, on la pria de s'expliquer? —Si l'on voulait m'en croire (repondit-elle), les Femmes ne sauraient que la morale, & rien du-tout des autres sciences, si ce n'est un peu de musique. La raison que j'en donne, c'est que la frivolité la plûs ridicule, & même la plûs coupable, est moins nuisible aux Femmes, que la science: La frivolité n'exclut pas à-jamais le goût des choses du menage & du gouvernement de sa maison: aulieu que la science ôte l'amabilité, la timidité, la modestie, & qu'elle donne l'arrogance, la suffisance, l'aigreur, le mepris des details, qui sont le lot des Femmes: Un Homme savant peut se rappetisser par excès de philosophie; une

Femme ſavante ne le fera jamais ; elle craindrait trop de ſe compromettre. —Mais (lui dit-on), pouvons-nous être d'un Musée, *d'un* Lycée*? —Oui, & j'ai depuis quelque-temps l'idée de former un établiſſement de ce genre. Composons un Lycée, ſi vous le voulez ; mais n'y parlons que de morale : Et pour qu'elle ne nous ennuie & ne nous appesantiſſe pas, rendons-en les details hiſtoriques. Nous voila huit : Que Chacune de nous ſ'engage à raconter, par mois, durant les quatre d'hiver qui vont ſ'écouler, avant que le printemps rappelle à la campagne, deux hiſtoires, qui auront pour base un* Caractère-.

On accepta la proposition : il fut convenu qu'il y aurait par mois deux Seances morales ; deſorte que Chacune des huit Dames aurait quinze jours pour preparer ſon Anecdote*, & l'écrire ; Que de deux Seances l'une, on en raconterait quatre, qui rouleraient ſur les differens* Caractères, *leurs* qualités, *leurs* defauts. *Ce plan fut exécuté : il y eut Aſſemblée, tous les quinze jours, chés la Mère-de-famille, & ce fut elle qui commença, le 30 novembre 1785.*



Statuts du Lycée-des-Mœurs.

Attendu que, dans notre ſiècle, il règne une manie très-dangereuse, & destructive du bonheur du Genre-humain; laquelle conſiſte à vouloir élever les Femmes, comme les Hommes: Nous, Epouses & Mères ſousſignées, avons jugé-à-propos de faire une reclamation autentique contre cet abus: Disant, Que l'éducation des Femmes, doit eſſenciellement differer de celle des Hommes: Que Ceux-ci doivent ſ'appliquer également aux grands travaux, & aux ſciences relevées; à la juriſprudence, comme à la guerre: Que la Femme, chargée par la nature, de la reproduction & de la conſervation des Enfans, doit mener une vie non agitée, remplie par de petits ſoins, auſſi éloignée du danger, que de l'application forcée aux ſciences difficiles: Mais, attendu que l'abus eſt deja tellement enraciné, qu'on veut abſolument mettre les Femmes des Academies, des Musées,

des Lycées, des Universités même, comme il vient d'arriver recemment en Italie; Nous, pour remedier au mal, & nous conformer à la mode, autant que faire se peut, avons resolu d'établir un Lycée, composé de huit Presidentes par tour, & d'autant de Membres que la salle d'Assemblée en pourra contenir, sous les Règles & Status qui suivent:

I. Le *Lycée-des-Mœurs* ne s'occupera que de la morale propre aux Femmes; savoir, 1, de la Propreté, de la Parure, de l'Amabilité: 2, de la Pudeur & de la Modestie: 3, de la Decence en fesant l'amour: 4, de la Manière dont une Femme doit aimer son Mari: 5, des Caresses permises, & des Amusemens: 6, des Moyens de rendre constant un Mari, ou de le ramener: 7, de la Fidelité conjugale: 8, de la Manière d'élever les Enfans.

II. Le Lycée tiendra ses Seances toutes les semaines: Il aura pour Presidentes les huit Institutrices, lesquelles seront obligées, de deux seances l'une, à raconter une *Anecdote* morale sur un

Caraćtère à leur choix; Chacun parlant mieux de ce qui l'affecte, que de ce qui lui ſerait ſuggeré.

III. Aux Seances intermediaires, les Presidentes inſtruiront de bouche les Aſſociées: Puis on lira des morceaux de morale, qui ne ſeront pas hiſtoriques, & qui n'auront ni l'élevation, ni le ſtyle de ceux des Hommes.

IV. Ainſi le Lycée tiendra ſes Seances toutes les ſemaines: La première ſera conſacrée à un Diſcours & des Entretiens moraux; la ſeconde au recit des *Anecdotes* de Caraćtère, & de ſuite alternativement: On imitera la ſage conduite des Dames Romaines, qui tenaient de ces Aſſemblées inſtrućtives & morales, autoriſées par la religion, ſous le nom de Myſtères de la *Bonne-deeſſe*: Par ce moyen, l'établiſſement du present Lycée aura une utilité infiniment plûs grande, que ces Francmaſſonneries de Femmes, où l'on ne ſ'occupe que de niaiseries & de fadeurs: Chaque Seance de converſation ſera remplie par un des huit ſujets annoncés dans le premier Article de ces Statuts.

V. Les Presidentes, ainſi que toutes les Femmes, admises comme membres du Lycée, auront fait la promeſſe de renoncer à toutes les ſciences des Hommes, excepté la musique & la danſe: Elles ſ'engageront à ne jamais rien avoir dans leurs habits, leur coîfure, leur frisure, leur chauſſure, qui reſſemble à ce qui appartient aux Hommes.

VI. De-même, elles cultiveront avec ſoin toutes les vertus de leur ſexe; la douceur, l'amabilité, la temperance, la pudeur, la modeſtie, la timidité: elles ne ſeront jamais ni intriguantes, ni decidées, ni joueuses, ni diſſipées; Elles ſeront ſobres, ſedentaires, laborieuses, ſuivant leur état: Elles ſe feront une loi, dans tous leurs entretiens, ſoit au Lycée, ſoit dans le monde, de montrer par leurs diſcours & par leur conduite, qu'elles ſont dans les vrais principes, relativement aux devoirs des Femmes envers leurs Maris.

VII. Si Une des Presidentes, ou Une des Membres du Lycée-des-mœurs venait à commettre une faute ſcanda-

leuse; à devenir joueuse, coquette; à ceſſer d'être ſoumise, tendre, complaisante envers ſon Mari, de bien-élever ſes Enfans, de leur donner bon-exemple; à devenir imperieuse, acariâtre, ou malpropre, elle ſera rejetée de la Société, proposée comme un exemple à fuir dans l'une des Seances, & neanmoins ſurveillée: On fera ſon hiſtoire, où l'on recueillera ſoigneusement la filiation des faits qui l'ont perdue, afin que ſon malheur ſerve à preserver les autres Femmes qui composent l'Aſſociation.

VIII. Au-contraire, ſi Une des Membres du Lycée-des-mœurs ſe diſtingue par une vertu éclatante, ſes Coſœurs lui rendront un ſolemnel hommage dans une des Aſſemblées, afin de porter toutes les Membres à l'imiter: L'hommage ſera proportionné au genre de vertu, & à ſon degré d'importance: les vertus les plûs difficiles, celles dont le commun des Femmes ſe diſpenſe le plûs volontiers, ſeront louées davantage: Par exemple, 1, Si une Femme remplit le devoir d'être chaſ-

te, en surmontant les tentations les plûs fortes, on la louera, comme d'un devoir rempli, à proportion de la difficulté : 2, Si une Femme a donné des marques de douceur, on la louera; mais si elle a donné des preuves d'une heroïque patience envers son Mari mechant, on lui rendra un hommage beaucoup plûs solemnel : 3. Si une Femme a donné à son Mari des preuves de devoûment, en exposant sa vie à le servir malade, ou en le sauvant d'un grand danger, on lui rendra un hommage solemnel : 4, Si une Femme, par son économie, sa conduite sage, dans tous les accidens de la fortune, a preservé son Mari de la ruine, de la faillite, du deshonneur, du desespoir, on lui rendra un solemnel hommage : 5, Si une Mère a des Enfans bien-élevés, qui fassent l'admiration de tout le monde, elle recevra les louanges & les felicitations du Lycée : 6, Si, ayant de mauvais Enfans, elle les a domptés & rendus bons, l'hommage qui lui sera rendu surpassera le precedent : 7, Si une

Femme excelle dans la propreté, ſans depenſe, ni coquetterie, elle ſera priée de donner ſes procedés à ſes Coſœurs, & louée publiquement; & ſi ces moyens ſont ſi faciles, qu'ils tournent à l'avantage commun, par l'imitation qu'on en aura faite, la Femme propre recevra un hommage ſolemnel: 8, Si une Femme a trouvé le moyen de rendre ſon Mari conſtant, par ſes qualités, & ſes grâces, effets de ſon attention ſur elle-même, on examinera ces moyens, & la Femme meritante recevra un hommage ſolemnel: 9, Si une Femme a un Mari infirme, qu'elle ſ'attache genereusement à rendre moins malheureux par ſes tendres ſoins, après l'examen, elle recevra un ſolemnel hommage: 10, Si une Femme veuve, chargée d'Enfans, prend un courage d'Homme, & ſe ſuffit à elle-même, toutes les Membres du Lycée, ſelon leurs differens états, engageront leurs Maris à faire pour elles gratis, les fonctions de leurs charges, comme de Notaire, d'Avocat, de Procureur, d'Homme-d'affaires, de Commiſſaire, &c. A 7

IX. La *Sororité* des Membres du Lycée-des-mœurs, ne ſera point illuſoire ; en y entrant, on ſaura qu'on eſt eſt obligée de ſecourir ſes Sœurs, qui tomberaient dans la detreſſe, après l'admiſſion : La contribution des Sœurs, avouée de leur Mari, ſera tellement taxée, qu'elle ſuffiſe à l'honnête entretien de la Sœur infortunée & de ſa maiſon : Si une Sœur riche, d'une naiſſance élevée, &c. relève d'un ſeul coup la fortune d'une Sœur infortunée, on lui rendra un hommage ſolemnel dans le Lycée, & chacune des Sœurs lui fera les mêmes remercîmens, & dans les mêmes termes, au ſingulier, que ſi elle était l'Obligée perſonnelle.

X. On pourra, outre les Femmes mariées, admettre dans le Lycée-des-mœurs, des Filles de dix-huit ans, preſentées par leur Mère, ou par Celle qui en remplit les fonctions à leur égard : Le Lycée aidera ces jeunes Sœurs dans le choix d'un Mari ; car il ne leur ſera pas loiſible de reſter Filles : Le Lycée veillera ſur leur conduite, &

reprimera leurs écarts, ſans que les Jeunesperſonnes puiſſent ſe ſouſtraire à ſon autorité, qu'après leur mariage: parce-qu'il faudra le conſentement de leur Mari, pour qu'elles continuent d'être Membres du Lycée.

XI. Si une Sœur mariée veut ſe retirer du Lycée, elle le pourra, non en diſant qu'elle abdique elle-même, elle ne le peut; mais en fesant envoyer l'acte de ſeparation, ſigné d'elle, par ſon Mari, qui parlera en ſon propre nom, & ſignera. La Sœur apoſtate ne pourra, dans la ſuite, tenir aucun diſcours deshonorant contre la Société, ni contre ſes Membres, ſous peine d'être obligée, par un ordre ſuperieur, qu'on ſuppliera la Souveraine d'accorder, de ſe preſenter humblement & en deuil, à la porte du Lycée, pour y être vivement reprimandée par la Preſidente, & par Toutes-celles qui voudront le faire; enſuite condamnée par le Lycée, à ſ'habiller de telle manière modeſte, que l'Aſſemblée lui preſcrira.

XII. Il eſt eſſenciel que le Lycée

garde le plûs bel ordre & la plûs grande decence possibles, dans ses Assemblées: En-consequence, chaque *Lyceenne* dont le tour de parler sera venu, montera dans la chaire destinée à l'*Oratrice*, pour y lire son Discours, ou son *Anecdote de caractère*. De-même, la conduite que les Membres tiendront dans le monde sera sans reproche, afin de meriter l'honneur qui doit être attaché à la qualité de Lyceenne, par toutes les vertus qui constituent la bonne Epouse, la bonne Mère, la bonne Parente, la bonne Voisine, la bonne Citoyenne.

Fait & arrêté à Paris, le 25 novembre 1785, entre nous Soussignées, pour ledit Reglement être observé selon sa forme & teneur, sous l'autorisation de notre auguste Souveraine, que nous travaillons à obtenir. *Signé*, Antoinette Deaubonne; Balsamie Valbel; Celine Dargentré; Desirée Desenne; Elise Le-Prieur; Felicité Delorme; Gabrielle Destival; Henriette Demonhu, institutrices du Lycée-des-mœurs.

II.



Les PARISIENNES:

ou CARACTÈRES MORAUX DES FILLES,

Dest'nés aux Lectures du Lycée-des-mœurs.

Première Seance.

I. *Les Jeunes-Filles.*

Le *Lycée-des-mœurs*, à sa première Assemblée, fit lire ses Statuts, qui furent agreés : Les huit Presidentes en promirent la fidelle observation ; & huit Associées, qui avaient entendu la lecture, se firent admettre au nombre des Membres. La plûs ancienne des Presidentes, Mad. Deaubonne, proposa ensuite une Lecture preliminaire : C'était un morceau que lui avait remis un Homme de merite, & qui était intitulé,

I. *Les Filles.*

C'eſt un preliminaire neceſſaire aux *Caractères* moraux que nous alons exposer, que de donner une idée generale de Celles qui doivent en être les heroïnes. Les Filles, les Femmes, les Epouses, les Mères de la Capitale, ne reſſemblent preſqu'en rien aux Perſonnes de leur ſexe dans les Provinces, & ſurtout dans les Campagnes. On va donc établir dans ce Diſcours, 1.° ce qu'eſt la Fille en general: 2.° ce qu'eſt la Fille de Campagne: 3.° ce qu'eſt celle des Villes de Province: 4.° enfin, ce qu'eſt la Fille de Paris. Ces quatre Caractères generaux bien exposés, porteront un jet-de-lumière, ſur les Caractères particuliers, & ſur les trois Points importans de morale que nous avons à traiter.

I. La *Fille* eſt l'Etre le plûs intereſſant qui ſoit dans la Nature: A peine elle ſait parler, qu'elle fait le charme de la maison qui l'a vue naître: Naturellement bonne & ſenſible, elle differe du petit Garſon, qui eſt mechant, taquin, deſtructeur. La petite Fille aucontraire, n'aime qu'à creer; dans ſes amusemens, elle annonce deja ce qu'elle doit être, la menagère, la conſervatrice; elle habille ſes poupées; elle fait des pelotes; elle aime à

multiplier ſes joujous ! Parlez-lui de faire un ouvrage utile, comme une grande Perſonne, vous la voyez treſſaillir de plaisir.

Douze à treize ans arrivent. Alors elle change : d'enjouée, d'étourdie, de folâtre, elle devient posée ; elle ſe reprime d'elle-même ; la pudeur naît en elle de la timidité, autant que du ſentiment : la nature ſemble lui dire, qu'elle eſt un Objet desirable ; qu'elle va être attaquée, & qu'elle a beaucoup à perdre ! Elle ne hasarde rien ; toujours ſur le qui-vive, tout lui inſpire de la defiance pour les Inconnus, pour les Etrangers. Mais elle ſ'en dedommage avec ſa Mère, ſon Père, ſes Frères. C'eſt alors qu'elle devient, pour eux, bonne, attentive, d'une maniere affectueuse, éclairée : Quel reſpect touchant elle montre à ſon Père ! comme elle eſt ſoumise à ſa Mère ! comme elle excuse ſes Frères ! comme elle cache leurs écarts ! Elle eſt ainſi, juſqu'à dix-huit à vingt ans, & même plûs tard à la campagne, la Bonté perſonnifiée.

Elle devient amoureuse. A cette époque, elle eſt encore bonne : l'amour ne denature pas ſon caractère ; ſouvent il le rend meilleur, ſi l'Objet de ſa paſſion eſt eſtimable. Mais helas ! ſ'il était vicieux, meprisable, il pourrait gâter ce

caractère heureux, corrompre son cœur; rendre son esprit faux.... Les vices des Femmes, j'ose le dire, sont toujours l'ouvrage des Hommes!

II. *La Fille-de-Campagne.* C'est presqu'en tout la Fille naturelle, telle qu'on vient de la peindre. Mais il se trouve cependant ici d'assés grandes differences! La Fille paysanne, grossièrement élevée, est audessous de la Fille-sauvage; elle a souffert la faim, elle est courbée de bonne-heure sous les fardeaux; on la force à un rude travail: elle n'est la plûs aimable, que comparée au Garson, encore plûs accablé, plûs grossier, ordinairement dur, brutal, mechant. Mais il est à la campagne des Familles aisées: c'est parmi elles, qu'on trouvera la Fille par-excellence: la *Fille*, mot charmant! deshonoré (dit-on) à Paris, mais qu'il ne faut pas avoir la faiblesse d'abandonner aux Catins. Je vais citer ce que j'ai vu au Village d'Annet-la-rivière, près de la petite Ville de Noyèrs en Bourgogne, chés un Cultivateur que ses Compatriotes ont surnommé l'*Homme-juste.* Il y avait douze Enfans dans cette maison: Cinq grandes Filles dont la Plûs-jeune avait quatorze ans, paraissaient autant de Nymphes timides & modestes. A notre arrivée (j'étais

avec mon Père), elles s'empressèrent autour de nous, pour nous donner des rafraîchissemens : Plûs hardies avec le respectable Vieillard auteur de mes jours, que d'ailleurs elles connaissaient parfaitement, elles le coîferent d'un bonnet de coton, leurs mains delicates le dechausserent, tandis que les deux Plûs-jeunes apportaient le vin & les verres. Pour moi, elles me regardaient du coin de l'œil, en posant auprès de ma chaise les choses qui m'étaient necessaires. Lorsque nous nous fumes rafraîchis, le Père & la Mère, absens au moment de notre arrivée, entrèrent auprès de nous : leur accueil fut comme je n'en ai jamais reçu nullepart depuis ! la joie brillait dans leurs regards.... O ! qu'une Mère de douze Enfans, bien-nés, bien-élevés, est une excellente Femme ! & que ses Filles ont ont un excellent exemple ! En presence du Père & de la Mère, mes Cousines, (car elles l'étaient, quoiqu'à un degré fort éloigné) furent un-peu plûs hardies auprès de moi : Elles se tinrent debout derrière ma chaise, & me sourirent en rougissant. Je leur parlai. La bonté, la candeur native, la modestie, la decence, me repondirent par leur bouche. Je fis à leur sujet un compliment à leurs res-

pectables Parens : Mon Père me regarda d'un air d'improbation ; & l'Homme-juste me dit : —Mon jeune Cousin, vous avez été à Paris, on le voit bien : ce n'est pas ici l'usage de parler des Jeunes-filles en leur presence-. Je baissai les yeux, & je dis, —Pardonnez, mon Cousin, à mon ignorance. —Vous n'ignorez pas (reprit-il, vous savez ce qu'on sait où vous avez vecu : Je le sais aussi ; j'ai vu Paris, & je tremble, au seul nom de cette Ville fameuse ! Si Une de mes Filles Claudine, Fanchon, Ursule, Jeannette, Catherine, alez preparer le souper Si Une de mes Filels y mettait le pied, je la regarderais comme perdue ! Peut-être Celles qui y sont nées d'honnêtes Parens, peuvent-elles s'y conserver ; mais bien surement une Campagnarde, étonnée de ces mœurs nouvelles, & par-consequent, frappée davantage, en viendrait au point d'admirer ce qu'elle verrait à la Ville, & de mepriser sa simplicité première ; & l'admiration produirait la seduction-. Je fus surpris de la solidité de cette observation de l'Homme-juste, & je l'assurai que j'en ferais usage, pour ma propre preservation.

A souper, les cinq Filles nous servirent avec une gaîté modeste : elles se mirent ensuite aubout de la même table,

mangèrent les restes, & burent de l'eau. Leur souper ne dura pas un quart-d'heure : Nous n'avions pas encore fini, que je les vis debout derrière nos chaises : Leur Mère leur donna une poire à chacune, qu'elles ne mangèrent pas ; si ce n'est la Plûs-jeune : J'appris ensuite, que le lendemain, la poire avait été donnée aux Frères, pour leur dejeûner. C'est ainsi que ces aimables Filles s'accoutumaient de bonne-heure à l'épargne, à la sobriété, à la privation, pour leur Mari. Aussi, quelles Femmes, quelles Epouses, quelles Mères sont ensuite ces Filles! . . . Mais je parlerai des Femmes dans un autre Discours.

III. *Les Filles des Villes-de-Province.* Nous venons de voir qu'il est deux sortes de Filles à la Campagne: on en trouve de neuf sortes dans les Villes : car les mœurs de la Fille-de-condition, de la Fille de bon Bourgeois, de la Fille de Marchand, de la Fille de petit Bourgeois, de celle d'Ouvrier, de celle de Manœuvre, de celles des Gens sans état, ne sont pas les mêmes.

1, Les *Filles-de-condition*, ou les *Demoiselles* de Province, ne ressemblent pas aux Parisiennes ; encore moins aux Campagnardes : ce sont, à la *Ville*, des Etres singuliers, paîtris d'orgueil, presque sans humanité, si ce n'est d'une manière ridi-

cule & plûs outrageante pour la Nature, que la dureté : Une Demoiselle Provinciale aura de la compassion pour les Êtres de son état, & sera de fer pour les conditions audessous; elle sera tendrement sensible pour son Chien, son Chat, & ne jetera pas les yeux sur un Domestique malade, &c. Mais la Demoiselle de *Château* a de la bonté, de l'humanité, de l'heroïsme, & tient des Filles de l'*Homme-juste.*

2, La *Fille* de *bon Bourgeois* a beaucoup des defauts precedens : On gâte de-bonne-heure, dans ces deux conditions, les Caractères les plûs heureux, parce-que les Mères ont été aussi gâtées elles-mêmes: les Jeunesfilles-bourgeoises sont quelquefois moins supportables, que les *Demoiselles*, à l'égard des Gens sans fortune.

3, Les *Filles de bons Marchands* ont beaucoup de morgue, jointe à une politesse outrée, composée de mots auxquels on voit qu'elles ne donnent aucune signification.

4, Les *Filles de petits Bourgeois* sont ricanneuses, acariârres, persiffleuses, d'une manière insolente; elles ont peu d'amabilité : si elles veulent jouer la dignité, elles sont ridicules; quand elles se familiarisent, elles sont communes.

5, Les *Filles de petits Marchands*, forment la première clâsse des Grisettes : Elles

ont des defauts moins marqués que les conditions precedentes ; mais elles ſont peut-être encore plûs éloignées de la nature ! C'eſt une façon-de-penſer baſſe, meſquine, un eſprit retreci : ce n'eſt pas la bonté qui les rend ſociales, c'eſt la facilité : deſorte-que ces Filles contribuent, par cette raison, à augmenter la morgue des Conditions ſuperieures, qui ſe gardent bien d'adopter une familiarité, qu'elles regardent comme un relâchement de mœurs.

6, Les *Filles d'Artisans* ſont ordinairement des Ouvrières de l'état de leur Père, auquel elles aident : Elles ſont moins familières que les petites Marchandes, & plûs reservées ; il en eſt qui ſe rapprochent des mœurs des Filles-de-Campagne.

7, Les *Filles d'Ouvriers* ſont Couturières, Ouvrières en linge, en modes, &c. Elles quittent ordinairement leurs Parens, & ſe mettent à elles : ce qui n'aſſure pas leurs mœurs. Cette clâſſe eſt très-corrompue, & peu eſtimée : ni les Bourgeois, ni les Marchands n'oseraient y prendre une Epouse.

8, Les *Filles de Manœuvres*, c'eſt-à-dire, des Gens ſans profeſſion, qui travaillent à la journée : Elles ſont marchandes de fruits, filles-de-peine, blanchiſſeuses, &c. Cette clâſſe eſt audeſſous de la prece

dente, & moins avilie, parce-que les Individus qui la composent voyant moins les autres clâſſes, en ſont moins connues: dailleurs, comme elles ne ſont pas mises en Demoiselles, & que leur vêtir tranche abſolument, les petites Bourgeoises ne les jalousent pas ; il n'eſt jamais queſtion d'elles dans les medisances, &c.

9, Les *Filles des Gens-ſans-état* forment une eſpèce de monde à-part, qui a moins de rapport avec les autres Conditions, que les Femmes de Paris n'en ont avec les Chinoises : Les Filles de cette clâſſe n'ont ordinairement rien de la Fille, que le ſexe : Elles ſont groſſières & miserables; on ne connaît Perſonne audeſſous d'elles, que les Filles de la Populace de Paris.

IV. *Les Filles de Paris* : Il faut les diviſer en douze clâſſes : 1, La première Qualité; 2, Les Filles de-qualité; 3, Les Filles nobles ; 4, Les Filles de Robe ; 5, Les Filles de Finance; 6, Les Bourgeoises ; 7, Les Filles de bons Marchands; 8, Les Filles de Marchands; 9, Les Filles d'Artiſtes ; 10, Les Filles d'Artisans; 11, Les Ouvrières; 12, Les Filles de la Populace, ou les Marchandes de denrées, de fruits, d'alumettes, &c.

Voici le caractère general des Filles de

Paris : Elles ſont legères, futiles, coquettes; jamais une idée ſolide n'eſt entrée dans leur tête : Elles donnent une importance égale à tout ce qui eſt production des arts ; tout cela produit de l'argent, ou en coûte. Aux yeux d'une Parisienne, un Fleuriſte, un Plumaſſier, ſont des Hommes auſſi utiles que l'Agriculteur : Le prejugé des conditions n'eſt preſque rien à ſes yeux : Dès qu'une Fille peut dire de ſon Père, C'eſt un honnête Marchand, n'importe de quoi, qui vend & fait beaucoup travailler ; elle eſt glorieuse de ſa condition, & n'envie celle de Perſonne. Les *Filles* de *Notaire*, de *Procureur*, d'*Avocat*, tiennent un-peu de la morgue provinciale : Celles qui ſont nées riches, desirent d'être Comteſſes, Marquises ou Presidentes ; mais ſi elles ne le deviennent pas, elles ne ſ'en eſtiment guère moins, & ne rougiſſent jamais de l'état de leur Mari : aucontraire, la Femme de l'Avocat ſe targue de la reputation du ſien, des priviléges de ſon *Ordre*, de ſes Cliens ; elle protége quelquefois les Femmes titrées, & parle pour elles à leur *Patron*. Les Femmes de Paris ſont rarement inſolentes : elles ſe familiarisent avec leurs Domeſtiques, & leur parlent bonnement : les Femmes-de-chambre n'y ſont pas auſſi loin de leurs

Maîtresses, qu'en province, & les Soubrettes de theatre sont plûs dans la verité, que beaucoup de Gens ne se l'imaginent: Elles sont touchées de pitié pour toutes les conditions, dumoins autant que peuvent l'être les Habitantes d'une Ville trop populeuse, pour que la sensibilité ne soit pas émoussée: Presque toutes les Filles de Paris ont l'âme belle, dumoins tant qu'elles ne sont pas gâtées par ces Monstres de corruption, les Celibataires, les Chevaliers-d'industrie, les Joueurs de profession, qui leur communiquent trop souvent leurs passions basses. Elles sont coquettes: mais ce n'est pas un defaut de leur cœur; c'est l'inconvenient de leur position, dans une population immense, environnée d'Hommes sans Femmes, d'Hommes à talens superieurs, ou d'une condition relevée, qui peuvent satisfaire la vanité, ou faire la fortune: Elles desirent de plaire à tout le monde; mais quand une-fois elles ont demêlé l'Objet qui leur convient, qu'elles l'ont solidement fixé, on en voit beaucoup devenir aussi fidelles & plûs devouées qu'en Province. Elles sont avides de parure: mais ceci tient à leur envie de plaire, sentiment legitime en lui-même, puisqu'il est naturel: & ce n'est pas tout; les Pari-

siennes

siennes ne ſont pas belles ; elles n'ont qu'une certaine agreabilité, un air vif, éveillé, des grâces, des mignardises : on ſent qu'avec un pareil physique, les Femmes de Paris doivent être extrêmement curieuses de parure, afin d'embellir leur defauts, & de faire une grâce de leur maigreur, de leur tâille fluette, de leur individu deſſeché : C'eſt à quoi elles reüſſiſſent au-point, que la plûpart des Hommes preferent les defauts ainſi aſſaisonnés, aux plûs belles formes de la nature, à ce moëlleux, à cet arrondi des contours qu'ont les belles Cauchoises. Toutes les Parisiennes ſont affables, après la connaiſſance, mais poliment froides auparavant : Elles ne ſont pas auſſi medisantes qu'en Province, non par caractère, ſans-doute, mais par ſituation : En-effet, les differentes Perſonnes qu'elles reçoivent, ſont de quartiers très-éloignés, & ne ſe connaiſſent pas, ou très-peu ; comment en parler ? La converſation ſerait inſipide. Les Parisiennes ne ſont pas ordinairement rangées, ordonnées, économes, & ſouvent elles ſont *vilaines*, c'eſt-à-dire, avares. Voici pourquoi : Elles ſont trop diſtraites par les plaisirs. On a été d'un divertiſſement ; on a paſſé la matinée à ſe parer ; on revient à minuit fatiguée ; le besoin de

repos ſe fait ſentir : On ſe deshabille, on jète tout-là : Le lendemain, on ſe lève tard, & tout traîne en desordre. On a brillé à une promenade où l'on a été en voiture : mais le ſoir, la Bourgeoise n'en retrouve pas : on revient dans les boues de Paris, avec une chauſſure neuve de ſix-francs, qu'on abîme, & qui ne peut ſervir desormais à ſ'habiller : On eſt éclabouſſée avec une belle robe, & il faut la refaire, pour cacher les taches, &c. Ces depenſes abîment un Marchand, qui n'eſt pas encore audeſſus de ſes affaires : Cependant, ſon Epouse & ſa Fille doivent paraître, parce-que cela eſt neceſſaire, pour ſoutenir ſon credit. Si la Femme a de l'économie, elle menage ſur autre chose ; elle ſ'aſtreint à faire maigre chère, elle épilogue la Cuisinière, & regarde aux plûs petites depenſes. Mais quoiqu'elle agiſſe ainſi, on ne doit pas croire qu'elle approche de la dureté d'une Bourgeoise provinciale, qui emploie les termes les plûs piquans, les plûs injurieux : la Parisienne, tout en épiloguant, appelle ſa Servante ſa Fille, lui ſourit, ne la gronde que d'un demi-riant-demi-fâché, & ſe fait encore aimer en lesinant : c'eſt qu'elle ne trouve pas audeſſous d'elle, de rendre quelquefois compte de ſes motifs.....

Mais, je m'aperçois que je parle des Femmes.

Toutes les Filles de Paris paraiſſent bonnes avant le mariage (ce qui arrive ſouvent auſſi dans la Province): elles ont peu d'Amies, à cause de la difficulté de ſe voir ſouvent; mais elles conſervent femmes, Celles qu'elles ont faites étant filles, beaucoup plûs fidellement que les Provinciales, &c.

Fesons maintenant paſſer en revue les differens états.

1, Les *Filles de la première qualité*: Ce ne ſont pas ici proprement des *Pariſiennes*, mais des *Françaises*: cependant, comme elles naiſſent preſque-toutes à Paris, elles en tiennent quelque chose, & ne ſont pas ce qu'elles ſeraient, ſi elles étaient nées en Languedoc, en Provence, à Lion, &c. Elles ont dailleurs à leur ſervice des Pariſiennes, des Gens de Paris, ou vivans dans la Capitale, dont par-conſequent ils ont pris les mœurs: car les Villes, & ſurtout la Capitale, ont cela de particulier, qu'elles donnent leur vernis, dès qu'on les habite: on rougit d'être ce qu'on était auparavant, & l'on ſ'efforce de paraître comme Ceux avec quî l'on vit. Les Filles de la première claſſe ſont à-peu-près les mêmes dans toute l'Europe, à

quelques nuances près; une Fille de Duc, à Londres, reſſemble plûs à la Fille d'un Duc en France, que Celle-ci à une Bourgeoise de Paris même. Ce ne ſont pas des Etres naturels, que les Filles de cette première condition; elles ne ſont preſque pas elles-mêmes; on les a ſifflées dès l'enfance; elles n'ont jamais penſé que d'après leurs Inſtitutrices; on ne leur a laiſſé rien trouver, on leur a tout presenté, au moral comme au physique. C'eſt tout ce qu'il eſt à-propos d'en dire.

2, Les *Filles-de-qualité:* Celles-ci ſont à-peu-près comme les Premières; la difference conſiſte, en ce qu'elles ont moins de grandeur & de *ſylphidité:* mais ce ne ſont pas encore des Etres naturels; l'art a tout fait en elles; il leur donne leurs ſentimens, leurs vertus, leurs vices: Une Fille de cette clâſſe n'eſt pas ce que la nature avait determiné; elle eſt ſouvent le contraire, ſuivant les Perſonnes qui l'ont approchée: Auſſi eſt-on fort étonné de trouver parmi elles d'excellens cœurs, avec une figure qui annonçait tout le contraire: & tout à l'opposé, de trouver certains vices dans une Jeune-perſonne de la figure la plûs heureuse. Si l'on ſe contentait de perfectionner la nature dans les Hautes-conditions, on pourrait y faire des chef-

d'œuvres ; mais on la change, aulieu de la diriger, de l'aider, & l'on fait des Êtres inconcevables, capables de derouter les plûs habiles Physionomistes.

3, Les *Filles nobles* : Cette clâsse est très-étendue, & comprend à Paris un grand nombre de clâsses differentes entr'elles, quant à l'origine & à la qualité, mais qui ont presque les mêmes mœurs : Les Filles de Gentilhommes, les Filles d'Ennoblis, tout ce qui jouit à-peu-près d'une égalité de fortune, se ressemble aujourdhui par l'aisance & la politesse : c'est la fortune, qui règle l'interieur des maisons, le nombre des Domestiques, la manière d'être servi, la quantité de monde à voir, & la façon dont on le reçoit : c'est la fortune qui règle la table, qui determine les Personnes qu'on peut admettre, &c. Les Filles, dans les differens ordres de Citoyens, qui ont la même fortune, sont toutes élevées uniformement. Elles sont moins éloignées de la nature, que Celles des deux Conditions superieures ; parce-qu'on les *sylphise* moins, qu'on les reprime, & qu'on leur dit quelques verités : mais ce qui perd ces Jeunes-personnes, c'est l'éducation de Couvent, qu'on leur donne presqu'à toutes. Cette éducation de Couvent, est un reste de l'ancienne barbarie,

& de la bigoterie des Nations meridionales : mais rien de plûs opposé à la nature, au bon-ſens, à la raison, que de faire élever par des Devotes, conſacrées à la retraite, au celibat, à une perpetuelle clôture, des Filles deſtinées à vivre dans le monde, à être Mères-de-famille : Ce ſont des Veuves exemplaires, qui auront bien rempli tous les devoirs d'Epouses & de Mères, qui devraient diriger les Maisons-publiques-d'éducation, ſ'il faut de ces Maisons. Les Filles nobles ont quelque chose qui les diſtingue des Filles ordinaires ; & peut-être cette diſtinction n'eſt-elle pas à leur avantage : On ne peut élever les Nobles audeſſus des autres Hommes, qu'aux depens de Ceux-ci : Et qu'eſt-ce qu'une élevation, qui nous clâſſe, ſans merite perſonnel, audeſſus des Etres de notre eſpèce ? Elle ne peut que fauſſer l'eſprit & gâter le cœur. Auſſi voyons-nous peu de Filles nobles reellement bonnes ; les exceptions ſont rares ! On ne cite avec admiration la Princeſſe de M***, la Marquise de **, la Comteſſe de ***, la Vicomteſſe de *****, la Barone de **, Madame de ****, que parce-qu'elles ſont des exceptions auſſi heureuses que peu communes. Mais qu'on examine comment

elles ont vecu filles, leurs alentours, &c.; l'on verra qpe c'eſt une éducation particulière, qui les a preservées.

5, Les *Filles-de-robe:* C'eſt la même chose que les precedentes: ſuivant le degré de richeſſe & de dignité, elles tiennent de la première ou de la troisième clâſſe: la ſeule difference eſt un-peu plûs de hauteur dure & de morgue.

5, Les *Filles de Finance:* Elles ne different plus aujourdhui des Filles-de-qualité, que par un-peu de ſuffisance, lorſque leur fortune eſt conſiderable: Elles ſavent dabord, qu'elles ſont deſtinées à entrer dans la haute-nobleſſe, & elles montent leur ton en-conſequence: Mariées, elles oublient ce qu'elles étaient, & deviennent reellement Femmes-de-qualité.

6, Les *Bourgeoises*: Cette clâſſe, infiniment nombreuse, tranche beaucoup avec toutes les precedentes: c'eſt tout un autre train-de-vie, & preſqu'une autre façon-de-penſer: Les Filles bourgeoises tiennent cependant un-peu de toutes les clâſſes; elles ont ſouvent de la ſolidité, dumoins autant qu'on peut en avoir à Paris: On trouve des Individus, dans cette clâſſe, dignes du beau nom de Fille: mais le plûs grand nombre eſt composé de Pedantes, d'Exigeantes, d'Im-

perieuses, de Tracaſſières, de Suſceptibles, non-plûs à l'ancienne manière, mais d'une autre, non moins inſupportable, qui conſiſte à ſe conformer & à pretendre à certaines étiquettes, laplûpart ridicules ; à ſe formaliser de la moindre negligence ; à demander des égards ſavans, c'eſt-à-dire, difficiles à connaître & à retenir. La manière de ſe mettre de cette clâſſe eſt plûs agreable que celle de toutes les clâſſes ſuperieures : c'eſt une étofe moëlleuse & propre : c'eſt un goût decent, une correction de coſtume qui flate ; la chauſſure eſt moins delicate que dans les Hautes-conditions, mais elle ne manque pas de grâces ; les Filles ont la peau blanche, des couleurs, un air de fraîcheur, de ſanté : Elles ne jouent pas la mauvaise-poitrine, le manque d'appetit : ce ſont, à dix-huit ans, de belles roses, nouvellement & complettement épanouies.

7, Les *Filles* du *bon Marchand* ont les mêmes mœurs que les Bourgeoises ; la ſeule difference conſiſte dans un-peu plûs d'aisance, moins d'embarras avec le monde, & plûs de cette politeſſe mercantile, dont Perſonne n'eſt la dupe, mais qu'on aime cependant à trouver dans les boutiques. Il eſt d'excellens Sujets dans cette Clâſſe, quoique très-éloignée de la nature, & ſe rapprochant en quelque chose

d'une clâſſe affreuse, qui n'eſt point indiquée ici, parce-qu'elle n'eſt pas une veritable clâſſe, mais l'égoût & la ſentine de toutes les autres.

8. Les *Filles* de *Marchand ordinaire :* Ce ſont les Filles qui peuplent les boutiques de Paris ; c'eſt la clâſſe la plûs étendue dans la Capitale, & où les mœurs ſont très-variées, parce-que ces Filles-en-boutique ſont ſorties de preſque tous les états : Les Filles nées dans les boutiques, n'y reſtent pas toujours : La Fille d'un Bijoutier, d'un Confiseur, d'un Epicier, épouse ſouvent un Procureur, un Avocat, un Notaire. Il y a beaucoup de corruption dans les Filles-en-boutique ! Ce ſont elles particulièrement, qu'on nomme les *Parisiennes*, parce-que c'eſt parmi elles qu'on trouve les modes, les coſtumes, qui les proposent, les font mettre en vogue par les Hautes-conditions, ou par des *Laïs* celèbres, & qui les portant enſuite elles-mêmes, les rendent generales. On trouve neanmoins des mœurs parmi ces Filles ; il en eſt de très-honnêtes, de très-eſtimables, & qui le ſont preſqu'autant que ces vertueuses Campagnardes, dont il a été queſtion au commencement ; il en eſt de coquettes, il en eſt de libertines.

9, Les *Filles* d'*Artiſtes* : C'eſt ici une clâſſe particulière à la Capitale, qui reſſemble en beaucoup de choses à la bourgeoise. Les Filles d'Artiſtes diſtingués, ou même d'Artiſtes mediocres, deviennent preſque toutes femmes à-talens : ce ne ſont plus des Filles, ce ſont des Garſons en cornette, qui ne diffèrent des autres Elèves, que parceque leurs talens ſont ordinairement inferieurs : c'eſt ce qu'on voit journellement dans la Peinture, dans la Gravure, dans l'Horlogerie, &c. Ces Filles ont peu d'amabilité, beaucoup de choses de l'autre ſexe; ſouvent elles ſont libertines, lorſqu'elles deviennent independantes, parceque la plupart des Jeunes-artiſtes qu'elles voient ſont des Vauriens, qui les gâtent, par leur frequentation journalière, par leurs diſcours, par la paſſion qu'ils leur inſpirent quelquefois, par leur exemple, &c.

10, Les *Filles* d'*Artisan* : Ce ſont les Grisettes, proprement dites : Elles valent beaucoup mieux que la clâſſe precedente; c'eſt-à-dire, pour le general, puiſqu'il eſt des Filles d'Artiſtes, qui ſont d'excellens ſujets, & qui valent les Filles de la bonne Bourgeoisie : Ordinairement, les Filles d'Artisan aisé reçoivent à Paris une bonne éducation menagère, & ſont laborieuses, autant que peuvent l'être des Parisiennes :

On les tient occupées toute la ſemaine ; elles ne ſortent que le dimanche, avec leurs Parens : il eſt vrai que Ceux-ci, pour la plûpart, ont la mauvaise habitude de conduire leur Famille à la Guinguette, où d'innocentes Creatures voient les exemples d'une crapuleuse ivrognerie, & le ſpectacle, plûs dangereux encore, des Filles-perdues, qui ſe divertiſſent indecemment avec des Vauriens. Hô ! que de reformes il faudrait, pour conſerver pures les mœurs des Parisiennes de toutes les clâſſes, ſans neanmoins aneantir des amusemens neceſſaires !

11, Les *Ouvrières :* J'entens par cette denomination, les Filles qui travaillent chés des Maîtres ou des Maîtreſſes, telles que les Couturières, les Tâilleuses, les Gâzières, les Brocheuses, &c. La plûpart de ces Infortunées gâgnent ſi peu, qu'il leur eſt preſqu'impoſſible d'être ſages, ſurtout depuis que le luxe eſt monté au-point, qu'une Fille-ouvrière ne peut, ſans ſ'avilir, être moins bien mise qu'une Marchande. Ces Filles-ci ſont bien éloignées des mœurs innocentes des honnêtes Campagnardes ! La plûpart ſont des Devergondées, qui ne rougiſſent pas de tenir les propos les plûs ſales ; qui frequentent les cabarets, comme les Hommes, & les endroits pernicieux où

l'on danſe le ſoir, comme les tabagies du *Port-au-bled*, &c. Ces Filles n'ont ordinairement rien pour elles : leur exterieur, fuſſent-elles gentilles, eſt repouſſant : leurs manières & leurs diſcours le ſont encore davantage : Ce ſont des Sujets perdus, ſur leſquels on ne peut guère plûs compter pour la probité, que pour l'honneur : Quelques-unes échappent au desordre : mais elles ſont en ſi petit nombre, que l'exception eſt preſque nulle. J'ai connu des Filles Brocheuses, qui valaient moins que des Soldats-aux-gardes, pour la retenue, la decence en paroles & en actions, la ſobriété, la pudeur.

12, Les *Filles* de la *Populace* : On denomme ainſi les Crieuses des rues, les Marchandes-ambulantes de poiſſon, de fruits, d'amadoue, de vieux-chapeaux, &c. Cette clâſſe eſt audeſſous de celle des Ouvrières ; elle eſt encore plûs corrompue : A-peine y a-t-il quelque difference entre les Filles de la Populace de Paris, & les Filles-perdues, ou les Mendiantes. Representez-vous ce que l'Eſpèce-humaine degradée, avilie, denaturée, peut être devenue de plûs vil, de plûs corrompu ; imaginez des Etres ſans morale, ſans idées, ni de l'honnêteté, ni de la religion, ni de la droiture, en un

mot, d'aucune loi ſociale, & vous n'aurez pas encore une image complettte des Filles nées dans la clâſſe des *Poulachis* de la Capiale : Rarement ces Filles ſont corrigibles : Elles naiſſent, meurent & vivent dans Paris, au centre des lumières & du goût, ſans en avoir jamais eu plûs d'idées, que ſi elles étaient nées parmi les Hottentots : Les ſpectacles, les fêtes, les ouvrages d'eſprit, les nouvelles publiques, elles ignorent tout cela ; toute leur politique eſt à la Grève ; c'eſt-là ſeulement, qu'elles voient un acte d'autorité publique : le Guet eſt pour elles tout le Gouvernement, & le Commiſſaire eſt le ſeul Magiſtrat : jamais elles ne remontent plûs haut.

Malgré tout ce que je viens d'exposer, j'ai entendu dire à un Homme de beaucoup de merite, que le chefd'œuvre en Fille & en Femme, était à Paris ; que, pour un Homme accoutumé au grand-monde, ou ſeulement au monde de la Capitale ; une vertueuse Parisienne, comme il en eſt beaucoup, était la ſeule Epouse qui pût rendre heureux : Une excellente Fille-de-Campagne, comme les Filles de l'*Homme-juſte*, ſerait deplacée à la Capitale, autant par les grâces propres à ce ſejour, que pour le genre d'économie qui nous y eſt propre. Voyez une

Parisienne aimable, ſenſée, qui a des principes certains ſur ſes devoirs : c'eſt un Etre charmant, qui ſait tout allier, que rien n'étonne, que rien ne choque, mais que rien ne peut ſeduire ! Elle fait les delices de ſon Mari, le charme de tout ce qui frequente ſa maison, ſans jamais ſe compromettre. Sa vertu n'eſt pas farouche, mais elle n'en eſt que plûs ſolide: Elle va aux Spectacles, même aux licencieuses Rapſodies du *boulevard*, aux Bals publics & particuliers, ſans danger pour ſes mœurs ; elle eſt audeſſus de tout cela; ce ſont des corvées qu'elle fait, en faveur de la Société de ſon Mari ; un ſacrifice à ſon état dans le monde, à ſes alentours. Elle ne revient jamais de ces divertiſſemens, que plûs degoûtée, & elle aſpire ſerieuſement au temps heureux, où ſon âge & ſes devoirs de Mère l'en diſpenſeront. Si elle lit une brochure du Fils-*Crebillon*, elle n'y voit qu'une ſatyre adroite des mauvaises mœurs, & le *Sofa* eſt pour elle un livre de morale ! Un Celibataire veut-il la ſeduire, elle paraît ne pas l'entendre; & ſ'il inſiſte, elle lui dit, ce que j'entendis un-jour : —Monſieur, voici mon Mari, nous alons le conſulter-. Elle fit auſſitôt ſigne à ſon Epoux d'approcher : —Mon Ami, lui dit-elle, je ſais combien vous

êtes raisonnable, & que vous ſavez pardonner une injure, ſurtout quand elle ne peut vous faire aucun tort: Monſieur, que vous voyez, regrette que je ne ſois plus fille, & vient de me dire les mêmes choses que ſi je l'étais encore: comme cela vous intereſſe, je vous en fais part, afin que vous ſachiez les intentions de Monſieur, que vous lui disiez les vôtres, & que vous lui appreniez les miennes, qui vous ſont parfaitement connues. Je vous laiſſe enſemble, en ajoutant neanmoins, que vous avez une obligation à Monſieur, qui me fournit une occasion de vous montrer, combien je reſpecte en moi le titre de votre Epouse-. Elle ſe retira en achevant ces mots. Jamais une Provinciale vertueuse n'eût agi de la ſorte; elle ſe ſerait fâchée; elle aurait parlé avec morgue, plutôt qu'avec dignité... La Parisienne ſe joue de l'audace du vil Suborneur; elle le tourne en ridicule, & le confond ſûrement. Son honnête & heureux Mari n'eut qu'à plaisanter avec le Celibataire, qui ſ'éloigna confus......

Mais toutes les Parisiennes ne ſont pas vertueuses... Auſſi le même Homme-de-merite deja cité, disait-il, que la pire des Femmes de tout l'Univers était à Paris. Mes Bonnes-amies & très-chères

Sœurs, nous ne nous ſommes reünies dans ce Lycée-des-mœurs, que pour reſſembler à Celle dont je viens de vous citer l'exemple. Nous connaiſſons les Perſonnes de notre ſexe de tous les pays, nous avons d'excellens modèles à ſuivre dans le nôtre : ſuivons-les, afin de former dans nos Filles des Femmes exemplaires, d'excellentes Epouses, & de bonnes Mères ».

Ce que je viens de lire, Mesdames & honorables Sœurs (ajouta Mad. Deaubone), n'eſt relatif qu'aux *Filles* : Dans une autre Seance, nous aurons un morceau de la même main, *ſur les Femmes*-.

Le reſte de la *Seance* fut rempli par des converſations inſtructives, ſuivant que le preſcrivent les *Statuts* du *Lycée-des-mœurs*. Chacun exposa ſon ſentiment, on le diſcuta; puis Mad. Deaubonne fit le *Diſcours* proprement dit, dans lequel elle exposa le *Point-de Morale-pratique*, qui était le resultat de la converſation. C'eſt par cette recapitulation que devait ſe terminer une Seance, que la lecture des *Statuts*, & leur ſignature avaïent prolongée audelà des bornes preſcrites, c'eſt-à-dire, deux heures après-midi. On va voir de quelle manière la Presidente fit entrer dans ſon Diſcours ce qu'il y avait d'eſſenciel dans la diſcuſſion.

I Discours.

I Point-de-Morale-pratique :

De la Propreté, du Goût de la Parure, de l'Amabilité.

Trois choses sont le propre des Femmes, & les distinguent des Hommes, autant que le sexe; la Propreté, le Goût de la Parure, l'Amabilité: Auxquelles il faut joindre, la Douceur, la Bonté, la Retenue, l'Économie, la Beauté delicate: Les trois premières vertus & les cinq autres leur sont également necessaires, étant également importantes pour leur bonheur & pour celui de leur Mari.

1. *La Propreté*: Cette qualité precieuse, a beaucoup d'étendue; elle embellit tout le corps, tous les appas, toutes les actions des Femmes. Il est des Femmes propres par caractère; il en est qui ne le sont que par coquetterie & par éducation. La Femme propre par caractère, est un tresor sans prix; nonseulement, parce-que c'est toujours une perle, dans laquelle tout flate, mais parce-que le goût de la propreté est en elle l'indice de presque toutes les vertus propres aux Femmes:

elle les possede, ou devrait naturellement les avoir. La Femme qui a le malheur de ne pas être propre naturellement, doit trembler sur elle même ! Elle n'inspirera que de l'éloignement à l'Homme qu'elle a le plûs grand interêt de captiver. Abandonnée de bonne-heure, peut-être verra-t-elle son Mari donner dans le desordre, ruiner sa maison pour des Femmes qui ne valent pas mieux qu'elle, mais qui paraissent toujours à ses yeux sous un exterieur agreable.

Une Femme qui veut être vraiment propre, l'est non-seulement dans ce qui la couvre partout avec la plus grande exactitude ; mais elle se suppose toujours exposée aux regards entièrement nue : Elle est propre pour elle-même, encore plûs que pour les Autres. Sa tête, que l'usage couvre de poudre & de pommade, en est journellement debarrassée, & ses cheveux remis dans leur état naturel ; elle ne leur prodigue pas ce qui peut intercepter la transpiration : on les voit flotans avec grâce ; mais non gâtant des habits sur lesquels les yeux ne peuvent s'arrêter, quand certaines Femmes les quittent : son col annonce la propreté du reste du corps : son linge est la partie essencielle de sa parure : un bain frequent entretient sa santé, dans la saison des

chaleurs; en hiver même, elle paſſe quelques minutes, trois fois la ſemaine, dans l'onde tiédie: l'eau ſemble ſon élement; & de legères ablutions pendant le jour, la nuit même, font d'elle une veritable perle. Elle ne manque pas un jour à laver ſon pied delicat: Rien n'égale la propreté de ce qui le recouvre: elle a pour maxime, que la partie de ſon habillement la plûs exposée à la fange des rues, doit être la plûs propre: toutes ſes robes ont une grâce particulière, qui annonce qu'elles couvrent un corps appetiſſant.

On trouve cette extrême propreté, juſques dans les Grisettes; parce-qu'elle eſt une dependance du caractère: Tous les yeux ſe fixent avec plaisir ſur la Jeune-*Mari*: ce n'eſt que la Fille d'un Layetier, elle n'eſt pas même jolie; mais, que de grâces! quelle adreſſe à marcher dans le quartier le plûs fangeux de la Capitale, ſans avoir une mouche de crote ſur ſes bas de neige, ſur ſon joli ſoulier! Elle va comme l'éclair; cependant, ſa marche rapide reſſemble à la courſe de la Biche alerte. Heureux l'Epoux de cette aimable Fille! Il n'aura jamais auprès d'elle que des ſenſations agreables! Jamais rien ne le repouſſera: n'eût-il pas d'amour, il ſera heureux par elle; il la trouvera toujours

la plûs aimable, la plûs appetissante des Femmes : Hâ ! s'il joint une âme delicate au sentiment de la tendresse, il sera un Dieu ! (Elle vient d'épouser un Avocat).

Il est des Femmes qui portent la propreté à l'extrême ; c'est en elles une manie qui fatigue les Autres, & qui les fait souffrir elles-mêmes. J'en ai connu, qui ne pouvaient rien toucher de ce qu'avaient tenu d'autres mains. Est-ce un defaut, que cètte excessive propreté, telle, par-exemple, que celle de la Femme de Medecin, dans la 237 *Contemporaine ?* Non, cette manie est une qualité, relativement au Mari, dont elle ne peut qu'augmenter le goût pour sa Femme. Il ne faut donc pas, comme certaines Mères, contrarier la dedaigneuse propreté dans leurs Filles ; jamais cette manie ne peut être un mal.

La propreté dans les apprêts du manger, dans la tenue des meubles, est un accompagnement de la propreté sur soi : c'est un des plûs grands charmes de la vie, & une sureté contre d'épouventables accidens. Je conclus que la Fille propre est un precieux tresor, par cela seul, qu'elle est propre : mais que sera-ce, si on y joint les qualités suivantes ?

2, *Le Goût de la Parure* est naturel aux Femmes, & c'est pour elles une qua-

lité : L'Homme n'a que le droit de se vêtir ; la Femme a celui de se parer, de s'embellir, de chercher à plaire. Quelle horrible morale des Fous atrabilaires ont voulu introduire, que c'était un crime dans les Femmes, de plaire, de convenir aux Hommes ? Sur quoi cet abominable paradoxe est-il fondé ? Je defie les Moralistes d'en donner une autre raison, que des chimères ! Comme on s'est étudié, depuis un temps immemorial, à rendre le Genre-humain malheureux ! Je sais que ce sont les Sophistes des Pays-chauds, qui les premiers ont eu cette detestable manie : mais, comment s'est-elle introduite dans les pays froids ? dans ces climats temperés, faits pour le bon-sens ? Helas ! semblable à la petiteverole, sa sœur, elle devait y produire cent fois plûs de mal, que sur le sol originaire !... Peuples ! revenez de ces funestes idées ! adoptez enfin une morale plûs riante & plûs douce ! La joie, le bonheur, la jouissance moderée, sont, croyez-moi, ce qui plaît davantage à l'Etre-suprême, notre Père, qui nous aime & nous cherit tous comme ses Enfans ! Hé ! quoi ! la tristesse pourrait lui plaire ! la saleté, les larmes, la douleur, les tourmens le satisferaient ! Hâ ! defiez-vous de cette doctrine dangereuse ! Elle est

l'effet de la superstitieuse faiblesse! Ecoutez ce que j'ai fait ? Etant enfant, je manquais souvent à mon devoir : je m'aperçus que c'était justement lorsque j'avais eu le plûs de plaisir, que j'étais corrigée à l'Ecole : cette idée me fit une grande impression; elle me rendit triste : Le croiriez-vous, je portai la demence, jusqu'à me fouetter moi-même, en disant : : Je me fouette volontiers, je ne le serai pas des mains de ma Maîtresse... Oui, j'eus cette faiblesse, qui ne servit à rien, vous pouvez croire, si ce n'est à doubler mes maux..... Mais revenons à la parure.

Une Fille qui en a le goût naturel, simple, exquis, peut se flater de posseder une qualité precieuse, qui ne peut manquer de contribuer à son bonheur, & même à l'économie : car une Fille comme Mademoiselle *Poninot*, simple menuisière, qui par l'excellence de son goût, est parée avec une indienne à petites raies, blanc-&-garance, ou avec une toile à carreaux-rouges; une Fille que tout le monde trouve charmante, adorable, par le seul goût de son arrangement, qui lui donne même un air distingué, depense les deux-tiers moins qu'une *Gazouilleuse*, à quî rien ne va, & qui pretend y remedier, par des dentelles & des étofes de prix : tout cela ne sert

qu'à l'enlaidir. Voyez cette appetiſſante Bouchère de la rue *de-la-Harpe!* Aumilieu de la fange & du ſang, elle charme, elle éblouit par ſa blancheur: Ses beaux yeux, ſon air doux & noble, ſes grâces, embelliſſent un ſejour d'horreur, & les Pratiques abondent: Comment tout ce que vend une Femme ſi propre & ſi aimable, ne ſerait-il pas excellent? D'un autre côté, voyez cette jeune *Sophie*, que des Gens riches ont adoptée, en la tirant du ſein de la misère: ils furent enchantés de la propreté des hâillons qui la couvraient: ils étaient dechirés, mais propres, tirés à quatre épingles: Elle les ſeduisit par-là: Aujourdhui, qu'elle eſt bien-mise, elle ſurpaſſe toutes les Filles de la condition où elle eſt montée; elle eſt charmante, & ſes Bienfaiteurs adorent l'Objet de leur bienfesance. C'eſt une perle, que Sophie: non-ſeulement elle eſt propre ſur elle-même, mais ſur tout ce qui l'entoure: ſa Bienfaitrice ſe reſſentde cette qualité de Sophie; l'Orfeline donne la grâce, le goût & le luſtre à ce que doit porter ſa Mère-adoptive; le Mari lui-même, doit à Sophie l'air de fraîcheur qu'ont ſes habits; elle ſoigne tout, & ſ'eſſaye à faire le bonheur de l'Epoux que ſes Protecteurs lui deſtinent. Il la connaît deja; elle en

est adorée. On craignait de lui dire, que c'était une Orfeline; & cependant il le falait dire: le secret fut devoîlé, quand on le vit bien épris. —Hâ! (s'écria-t-il), vous rendez à mon bonheur ce que vous lui aviez ôté, en m'apprenant qu'elle n'est pas votre fille! Elle est l'enfant de votre choix, de votre goût; elle doit votre genereuse affection à une qualité precieuse, inherente à son caractère-!

Avez-vous quelquefois remarqué la belle *Victoire-Nodol*? Sa parure simple est l'ouvrage des Grâces: Un rien suffit pour rendre ses attraits éblouissans, & moins encore pour la rendre interessante, appetissante, adorable, l'objet de tous les desirs: Un charme secret, ineffable, fait ressentir la propreté voilée, sous l'étofe qui la couvre!

Voyez, dans un rang plûs élevé, cette Fille charmante que je ne puis nommer! Elle a tout à profusion: mais elle sait faire un choix delicat, pour ne prendre que ce qui lui convient: chaque étofe, chaque coîfure, sont toujours sur elle, ce qu'il y a de plûs charmant dans le monde: Cela est si d'accord avec elle, que les ouvrages de l'art semblent creés par la nature, pour la parer; c'est la nature, qui a fait cette couleur; la nature elle-

même,

même fit cette coîfure élegante & simple... O belle De-B** ! quel charme vous accompagne ! Sans-doute, quand les Hommes conçurent l'idée de Venus & de sa Ceinture, où étaient les grâces, les amours, les ris, les mignardises & tous les-atours, ils avaient sous les yeux une Princesse telle que vous (*)....

3, L'*Amabilité* est l'effet des deux qualités precedentes ; & en outre, elle dépend d'une certaine grâce dans les manières, qui est surtout naturelle aux Parisiennes : Ce sont les Femmes de l'Univers qui ont le plûs d'amabilité ; elles ne font rien, ne disent rien, elles ne hasardent pas un mouvement, un geste, que cela ne plaise & ne touche le cœur, de la manière la plûs delicate & la plûs delicieuse : Une Femme sans grâces, sans amabilité, à Paris, est un Monstre : c'est donc un devoir aux Mères, de la faire acquerir à leurs Filles, si elles n'ont pas naturellement les grâces & les qualités qui la donnent.

4, *De la Douceur* : Jesus a dit, en par-

(*) Voyez, dans le *Paysan-Paysanne pervertis*, vers la fin du IV Volume, une *Juvenale*, intitulée, *La Parure* : elle serait très-bien placée ici ; mais il faut toujours éviter les repetitions.

lant de ses Apôtres, qu'ils devaient donner l'exemple au monde; ajoutant, *Si le sel perd sa force, avec quoi le salera-t-on?* Si vous, qui devez être les modèls du bien, vous n'êtes pas bons, vous êtes mechans, qui vous rectifiera? On peut dire également des Femmes: —Si vous n'êtes pas douces, vous le charme de la nature, l'Etre qu'elle a formé pour interesser, pour adoucir les Hommes, où la douceur se trouvera-t-elle? Car c'est dans votre cœur que doivent être, comme dans leur source, la compassion, la misericorde, la douceur enfin, sous toutes ses nuances. Quand je vois des Ecrivains, louer & citer le courage d'une Femme, je dis, Voila des Fous, qui louent un Monstre! Si le courage eut un but utile, comme de sauver sa Patrie, son Mari, son Père, c'est un beau Monstre que la Femme; mais c'est toujours un Monstre, le seul cas de sauver son Enfant excepté; car celui-ci est dans la nature. Je le repète, la Fille est douce, comme elle est fille; c'est-à-dire, par sexe, par nature.

5, La *Bonté* est plûs encore que la douceur, & elle n'est pas moins naturelle à la Femme: Son cœur, s'il n'est pas vicié, comme dans les Villes, la porte à faire le bien aux Autres: Mais dans les Villes,

cette bonté native de la Fille eſt denaturée ; elle ſe porte ſur les Chiens, les Chats, les Oiseaux ; & elle eſt nulle pour les Etres de ſon eſpèce.

6, La *Retenue* n'eſt pas la qualité diſtinctive des Parisiennes : C'eſt à faire contracter à leurs Filles l'habitude d'une modeſte retenue, que les Mères doivent ſ'appliquer : En-general, les Filles de Paris ſont trop hardies, & par-conſequent hors de la nature : Je ſais qu'elles donnent de l'amabilité à ce defaut même ; cependant, elles ſeraient beaucoup plûs aimables, ſi elles étaient plûs timides ; l'effronterie, dailleurs, eſt ce qui denature, à Paris, les ſentimens que les Filles inſpirent : avec de la modeſtie, de la timidité, c'eſt une tendreſſe vive, obligeante, qu'elles feraient naître ; avec leur hardieſſe, c'eſt de l'audace, ce ſont des desirs, impudemment manifeſtés ; c'eſt l'envie de les tromper, de les deshonorer, de les avilir ſans pitié : Toute Fille hardie doit être bien ſûre, que tel eſt le ſentiment qu'elle inſpirera toujours.

7, L'*Economie* eſt une vertu rare à Paris, ſurtout dans les Filles, avant que l'experience les ait éclairées : Auſſi les commencemens d'établiſſement ſont-ils très-avantureux ! Une Femme étourdie,

avec le detestable principe qu'elle ne s'est mariée que pour être maîtresse, depense sans reflexion, comme sans mesure, & culbute, en deux ou trois ans, un établissement qui devait être solide : Le Mari sent bien qu'on le ruine ; mais il n'a pas la force de s'y opposer : l'amabilité de sa jeune Compagne le subjugue. En fesant l'amour, il avait des Rivaux ; il ne l'a emporté sur eux que par de belles promesses ; il faut les tenir, ou se voir exposé.... l'osera-t-on dire ? à voir galans de sa Femme, Ceux à quî elle l'a preferé.... Ils sont là tous-prêts, ils la guettent ; ils sont à l'afut du premier mecontentement, pour se venger à-la-fois du Mari qui l'a emporté sur eux en mortifiant leur vanité, & de l'Epouse elle-même, qu'ils veulent avilir : S'ils n'y songeaient pas, il est à nos Spectacles une foule de petites Pièces, qui les en avertiraient. Les soins du menage peuvent seuls preserver une Jeune-épouse : Aussi est-ce l'économie la mieux entendue, que les Mères doivent enseigner à leurs Filles ; car si Celles-ci ne la connaissent pas, les Premières l'entendent fort bien ! Une Femme de Paris, si l'on échappe à ses premières six années de mariage, en vaut bien Une autre, pour l'économie, l'entente du gouvernement de

la maison, &c. N'oublions jamais, que pour former les Filles aux vertus de Femme, il ne faut pas les donner à élever à des Filles-cloîtrées & celibataires, qui n'ont pas d'économie propre, quoiqu'ordinairement la maison ſoit économiquement adminiſtrée ; mais les Individus, n'ayant pas besoin de cette qualité, ne la connaiſſent guère ; ces Filles n'ont qu'un fort égoïſme, qui leur fait tout rapporter à elles, parce-qu'elles ſont abſolument isolées ; elles communiquent cet horrible defaut aux Penſionnaires, qui le portent dans le mariage, où il cause les plûs affreux ravages.

8, *La Beauté delicate :* On entend par-là cette culture de la beauté, qui eſt un vice ſi meprisable dans les Hommes : Mais dans les Femmes, c'eſt tout le contraire : elles doivent, par une ſuite de la propreté, donner à leurs charmes tout l'éclat dont ils ſont ſuſceptibles : Une Femme au teint frais, aux membres bien proportionnés, a peu de choses à faire ; mais Celle qui n'a pas ce phyſique heureux, peut & doit adoucir ce que la nature, viciée dans ſes Parens, lui peut avoir donné de repouſſant. Il lui eſt donc permis de rechercher tout ce qui peut faire diſparaître ſes defectuosités ; tout ce qui

peut remplacer la beauté, par la finesse; la blancheur de la peau, &c. Les Moralistes, qui disent le contraire, sont des Insensés, qui ne connaissent pas la nature, & qui se laissent offusquer par les chimères d'une imagination mal-reglée.

Après la lecture de cette Pièce, qui terminait la première *Seance* du *Lycée-des-mœurs*, Mad. Deaubonne donna un dîner à l'Assemblée, qui se separa très-satisffaite, en s'ajournant à la huitaine.

Sujet de l'Estampe de la *Seconde Seance*.

On voit, dans ce Tableau, l'expression de quatre Caractères, 1 la Melancolique,
2 la Gaie, (la Rieuse),
3 la Fille-colère,
4 la Sournoise :

» La Seance entière sera consacrée aux Anecdotes » de caractère ».

III.



SECONDE SEANCE.

La ſeconde fois que les Dames du *Lycée des-mœurs* ſe trouvèrent reünies, la Presidente annonça, que la Seance entière ſerait conſacrée aux *Caractères*, comme la première l'avait été aux Entretiens de bouche, precedés par l'Exposé du Caractère des *Jeunes-filles* en-general, & par un *Point-de-morale-pratique*, preſcrit par les *Satuts*: —Je vais ouvrir la carrière, Mesdames & Sœurs (continua Mad. Deaubonne), en racontant l'hiſtoriette que j'ai composée. Je ne vous demande pas votre indulgence, ſur la manière dont je l'ai traitée: Nous ne formons pas ici une Aſſemblée de Savans, mais de Femmes bonnes & ſenſibles, qui cherchons à devenir meilleures. Tout ce que je veux vous dire, c'eſt que nous ne devons pas, ce me ſemble, mettre dans l'exposé des *Caractères* que nous traiterons, cet interêt de roman, qui enivre l'âme, & la met dans une ſituation penible: J'ai toujours deteſté les *Contes de Fées*; lorſque j'étais à la fin, je me croyais delivrée d'un mauvais rêve: j'aurai donc ſoin de ne jamais en approcher. Voici mon cahier; je ceſſe de parler, je vais le lire.

I Caractère :

La Fille-Melancolique.

Je n'ai pas choisi le ſujet le plûs agreable à traiter : c'eſt l'hiſtoire d'une *Melancolique* : Vous verrez par mon recit, quel eſt le parti que les Parens, le Mari, & la Jeuneperſonne elle-même, peuvent tirer de ce Caractère. Une Rieuse n'eſt pas toujours agreable ; une Chagrine deplaît immanquablement : mais une douce melancolie, ſi on la ſait maintenir dans de juſtes bornes, rend la Jeune-perſonne de ce caractère très-intereſſante : Elle marche entre deux extrêmes, & peut également vivre avec tout le monde.

Antoinette-Autran, belle brune d'environ dix-huit ans, lorſqu'elle fut recherchée en mariage, était née de Parens également riches & honorés. Elle avait l'air ſerieux ; mais il n'était ni ſec, ni froid, encore moins de mauvaise humeur. Jamais on ne l'avait vue rire. Elle écoutait les choses triſtes, ou touchantes, avec le plûs vif interêt ; & les choses les plûs comiques, avec un air glacé.

Un pareil caractère lui donnait la reputation de mauſſade : Toutes ſes Jeunes-compagnes la fuyaient, comme une ſociété auſſi triſte qu'ennuyeuse. Antoinette ne les recherchait pas, & ne paraiſſait nullement regretter leur compagnie : Elle ſ'occupait ſeule, & paraiſſait ne ſe plaire que dans la ſolitude. Elle paſſa de la ſorte, les quinze premières années de ſa vie.

A cet âge, une Jeune-dame, nouvellement mariée, dont l'heureux caractère & la touchante beauté fesaient le bonheur d'un Honnête-homme, vint demeurer dans le voisinage des Parens d'Antoinette : La convenance occasionna une liaison. *Iſmenie*, dès la première visite qu'elle rendit à la Mère, prit tant de goût pour la Fille, qu'elle ſe proposa d'en faire ſon amie. A la ſeconde visite, elle ne trouva pas Antoinette, & la demanda : —C'eſt une Sauvage, une Fille de mauvaise-humeur, repondit Mad. Autran : Elle fuit tout le monde, & cependant elle ne veut pas être Religieuse ; nous ne ſavons qu'en faire. —Elle n'eſt peut-être que triſte (repondit Iſmenie) : car je vous aſſure qu'elle m'a plu infiniment, & que parconſequent, je l'ai bien examinée ! Elle a une âme douce & ſenſible, qui ſe peint dans ſes

yeux, dans tous ses traits. Je vous en prie, Madame, que je ne m'en-aille pas sans la voir! —Je ne demande pas mieux (reprit la Mère d'Antoinette), & si vous l'apprivoisez, si vous pouvez la faire rire, je vous aurai la plûs grande obligation-! Elle fit appeler sa Fille.

Antoinette arriva, l'air serieux, mais non triste : il s'éclaircit même à la vue d'Ismenie, qui courut audevant d'elle, & l'embrassa deux fois. —Repondez donc aux caresses de Madame, Glaçon! (lui dit sa Mère). Antoinette, toujours très-serieuse, embrassa Ismenie, qui la pressa contre sa poitrine. Deux larmes coulèrent sur les belles joues d'Antoinette. —Hâ! (s'écria Ismenie), vous êtes sensible! nos cœurs sont unis pour jamais-! Elle s'assit, & prit une des mains d'Antoinette : elle la regarda en silence quelques minutes; & comme elle avait apporté son sac-à-ouvrage, toutes-deux travaillèrent à côté l'une de l'autre, sans se rien dire. Mad. Autran, aubout d'une demi-heure, se mit à rire. —La conversation est très-interessante! (s'écria-t-elle): Comment vous en trouvez-vous, Madame? —Hô! Madame! il ne manque rien à mon amusement, je vous assure! —Et vous, Antoinette? —Je n'ai jamais eu tant de contentement-.

—Miracle ! elle eſt contente ! (ſ'écria la Mère). Hâ ! Madame ! (ajouta-t-elle, en ſ'adreſſant à Iſmenie), quel pouvoir avez-vous donc ? —Celui de la plûs tendre amitié, que je ſens au fond de mon cœur pour cette aimable Fille-. Antoinette leva les yeux ſur ſa nouvelle Amie, & ſoupira. —Avez-vous quelques chagrins ? (lui dit Iſmenie). —Non, Madame (repondit Antoinette, avec un nouveau ſoupir). —Ma Fille (dit Mad. Autran), Madame vous aime ; ouvrez-lui votre cœur : & je vous declare que je ne veux ſavoir de vos ſecrets, que ce qu'elle jugera devoir m'en dire : Je vous laiſſe enſemble, & je vais m'occuper des affaires de la maiſon. . . . Elle ſortit, en achevant ces mots.

Iſmenie ſe voyant ſeule avec Antoinette, ſe preſſa de l'interroger, en lui feſant toutes les proteſtations poſſibles de diſcretion. —Ma chère Amie ! (lui diſait-elle), c'eſt la ſympathie, qui m'a parlé pour vous : je ſens que je vous aime pour toute ma vie : je vous demande l'occaſion de vous ſervir ; vous ne ſauriez me faire un plaiſir plûs grand ! . . N'oſez-vous me donner votre confiance ? —Pardonnez-moi, je vous la donnerai (repondit Antoinette) ; je vous la donnerai toute entière. —Hâ ! c'eſt dans le ſein d'Une-autre-toi-même,

que tu vas repandre tes ſecrets ! (dit Iſmenie, en l'embraſſant): Parle, mon unique Amie-! . . . Et comme Antoinette continuait à ſe taire, en la regardant, elle ajouta: —N'oses-tu commencer? Aurais-tu . . . le cœur . . . intereſſé. . . . pour un Amant? —Non! non! (repondit Antoinette): Je ne ſuis ni triſte, ni malheureuse, ni de mauvaise-humeur: je ſuis ſilencieuse, melancolique; voila tout . . . Mais vous échauffez mon cœur, après l'avoir intereſſé: Vous me donnez envie de parler, & je me ſens diſposée à vous dire tout ce que je penſe dans mon âme. —Je vous écouterai avec le plûs grand interêt! (repondit Iſmenie). —Mais (reprit Antoinette), ce ne ſaurait être pour aujourdhui: Je veux m'examiner auparavant, & vous ouvrir tout mon cœur, afin que vous puiſſiez tranquiliser mes Parens, & m'aimer d'une manière éclairée-. Ce langage plein de raison, plut beaucoup à Iſmenie: Elle embraſſa plusieurs fois ſa chère Antoinette, & garda le ſilence: Elles reſtèrent environ une heure enſemble, ſans dire un mot. Mad. Autran revint alors, & comme elle écoutait depuis un quart-d'heure, elle crut que les deux Amies n'avaient pas ouvert la bouche: —Voila qui commence bien! (leur

dit-elle) ; je vois qu'en effet vous êtes très-bien aſſorties ! c'eſt dommage, que vous ne ſoyiez pas d'un ſexe different ! —J'aime tendrement mon Mari (dit Iſmenie). —Hâ-hâ ! ſi je ſavais qu'Antoinette aimât le ſien, je la marierais-. On vint, en cet inſtant, avertir Iſmenie, que ſon Mari venait de rentrer : —Adieu, Madame ! adieu, mon Amie ! (ſ'écria-t-elle), il y a quatre heures que je ne l'ai vu, ce cher Ami-! Et elle embraſſa Antoinette, qui lui dit : —Hâ ! que vous êtes digne d'être aimée-! Iſmenie ſortit-.

Mad. Autran dit en riant à ſa Fille : —S'il ne faut que ſe taire, pour paraître aimable à tes yeux, laiſſe-moi faire, je te chercherai un Muet pour mari. Vous n'avez donc pas dit un ſeul mot, pendant mon abſence ? —Pardonnez-moi, Maman, —Hé ! qu'avez-vous donc dit-? Antoinette rendit l'entretien mot pour mot. Sa Mère ne pouvait revenir de ſon étonnement : mais elle parut ſatiſfaite.

Le lendemain, Iſmenie arriva, comme on ſortait de dîner. Mad. Autran, qui voulait que ſa Fille fût libre dans ſa confidence, laiſſa les deux Amies ſeules. —Eſt-ce pour aujourdhui ? (dit Iſmenie). —Je le veux bien (repondit Antoinette) : Pour être aimée de vous ſolidement, il faut

que je vous ouvre mon cœur, & je ne ſaurais trop tôt commencer.

» Tout ce qui étonne les Autres en moi, mon ſerieux, mon ſilence, mon éloignement de la ſociété, mon antipatie pour les ris & les amuſemens joyeux, eſt un effet de mon caractère, & non de chagrins ſecrets. Je me ſuis connue d'aſſés bonne-heure, & j'ai ſenti, que ce qu'on nomme le comique, ne pouvant jamais m'amuſer, je devais ennuyer les Autres. C'eſt un triſte rôle, que celui d'Ennuyante ! & j'ai preferé celui de Sauvage. Mais comme j'étais ſouvent forcée de me trouver en compagnie, je penſai, que ſi je ne pouvais pas rire, je devais aux Autres, de n'avoir pas un air mecontent & desapprobatif : Je m'étudiai à donner à mon air une nuance moins repouſſante que la triſteſſe ; ce fut celle d'une douce melancolie. J'ai ſouvent entendu dire, que je reüſſiſſais par-là : mais je n'avais pas encore trouvé de Femme, qui eût ce qu'il falait pour m'attacher : Vous êtes la première, parce-que votre caractère, ſans être le mien, y reſſemble par le fond.

» Je ſais, depuis longtemps, quelle eſt l'Amie, quel eſt l'Amant qu'il me faut ; & voici comment j'ai fait cette decouverte : On m'a menée quelquefois au ſpectacle :

mes Parens croyaient faire miracle, de ne me conduire qu'à nos Comedies les plûs gaies : Je m'y ennuyais à-mourir, & j'en revenais toujours plûs trifte. Mais un-jour, on changea la Pièce qui était fur l'affiche, & l'on donna, fans que mes Parens f'y attendiffent, une representation d'*Eugenie*. Je fus delicieusement émue ! je verfai des larmes; mon cœur trouva enfin un plaisir qui lui était analogue, & il en jouit, avec toute l'énergie dont il eft capable. Ma Mère, en me voyant pleurer, voulut fortir deux fois: Je la priai fi inftamment de refter, qu'elle n'eut pas le courage de m'obliger à quitter le fpectacle: mais depuis, elle fut attentive à éviter ce qui pouvait m'affecter, f'informant avec foin, fi l'on donnait la Pièce affichée. J'attrappai cependant la *Gouvernante*, comme j'avais eu *Eugenie*: Voila les deux feules fois que j'aye eu du plaisir à la Comedie; & une fois aux Italiens, au *Bon-menage*, du Chevalier de *Florian*.

J'ai conclu de-là, qu'il me falait une Femme folide, comme vous, pour être mon amie; une Femme qui n'aimât pas à rire, à folâtrer; qui fe plût à paffer tranquilement, avec une Amie, des demi-journées, fans autre diffipation, que celle de fe voir & d'être enfemble.

Antoinette se tut. —Mon aimable Fille! (lui dit Ismenie) : oui, je suis l'amie que votre cœur attendait, & je crois connaître l'Epoux qu'il vous faut : c'est mon Oncle.... Mais, que ce titre ne vous effraie pas! il a tout-au-plûs trente ans, & il est très-aimable. C'est un Homme sensé, raisonnable, n'ayant que des goûts solides : il a fui le mariage, jusqu'à ce moment, quoiqu'il ait l'âme très-sensible, parce-qu'il n'a rencontré dans le monde, que des Femmes dissipées, folles par caractère, ou par affectation : lui dire, qu'il existe une Fille telle que vous, c'est le determiner au mariage-.

Antoinette baissa les yeux, & ne repondit rien : mais sa Mère étant entrée, comme Ismenie prononçait le dernier mot, Mad. Autran demanda quelques details, qu'Ismenie donna. La Mère d'Antoinette permit que le Chevalier *De-Belfond* lui fût presenté. —Auparavant (dit Ismenie), je vous demande la permission de faire lire à mon Amie le plan de conduite que se propose de tenir mon Oncle dans le mariage : il me l'a remis; c'est lui qui l'a communiqué à l'Auteur du livre que voici. Je vous prie, Madame, de le faire lire à ma Jeune-amie, après que vous l'aurez examiné-? Mad. Autran prit l'Ou-

vrage, & le lut dans la ſoirée, mais avec ſa Fille; car dès la troisiéme page, elle ſ'était aperçue qu'il lui conviendrait (*).

Lorſqu'Iſmenie parut le lendemain avec ſon Oncle, Mad. Autran leur dit, avant que d'appeler ſa Fille: —Je connais l'interieur de l'Homme aimable que je vois en ce moment; car je ne doute pas qu'il ne ſoit ſincère. Vous alez voir ma Fille, Monſieur: Avant de me quitter, & ſans vous être decouvert, dites-moi ſincèrement ce que vous en penſez-? Elle fit avertir Antoinette, à quî l'on ne dit pas que c'était l'Homme dont ſon Amie lui avait parlé; M. De-Belfond. & Antoinette ne ſ'en plurent pas moins. L'Oncle d'Iſmenie fut enchanté de l'Amie de ſa Nièce, & l'exprima de la manière la plûs vive, en ſortant.

(*) On doit trouver ce morceau dans la VII *Seance*: le IV.me Diſcours, qui la termine, eſt intitulé, *Manière dont une Femme doit aimer ſon Mari*: Mais on y detaille egalement la *Manière dont un Mari doit aimer ſon Epouse*. Je dois encore renvoyer au *Modèle* du *Nouvel-Abeillard*, intitulé *La Philosophie des Maris*, ainſi qu'au VI, dont le titre eſt: L'*Amour muet*: On y trouvera le tableau touchant de la conduite de deux bons Maris avec leurs Epouses.

Sûre de l'Amant de sa Fille, Mad. Autran fit relire à cette Dernière le Plan de conduite, tel qu'il est imprimé dans le I Volume du *Nouvel-Abeillard*. Antoinette, seule, en fut plûs touchée de sa lecture : —Un cœur sensible, dit-elle en finissant, est tout ce que je demande-. Elle était peu curieuse de Livres, parcequ'on ne lui avait donné que des Romans comiques : Elle parcourut celui qu'elle tenait, & se proposa de le lire en entier. Sa Mère, qui rentra, lui declara qu'elle venait de voir l'Auteur du Plan de conduite, & elle lui avoua qu'elle en était tendrement aimée. L'âme d'Antoinette s'ouvrit à l'amour, pour la première & la dernière fois. Elle épousa M. De-Belfond, fut heureuse deux ans, perdit son Mari par la guerre, & ne put lui survivre, quoiqu'elle en eût deux Enfans, que leur Grand'mère élève aujourdhui.

Le Lycée-des-Mœurs applaudit à la verité du *Caractère* que Mad. Deaubonne venait d'exposer : on en loua les details & la concision. Ensuite on jeta les yeux sur les trois Dames qui devaient lire leurs Anecdotes : Ce fut Mad. *De-Valbel*, qui se presenta la première.

II Caractère.

La Fille-Gaie, & la Rieuse.

Bannir la gaîté de la Société, serait en bannir la vertu : Je crois qu'une gaîté franche est toujours la marque d'une belle âme, & qu'on ne doit condamner que la joie mechante, le rire satyrique & persiffleur. Aussi voyons-nous que les Femmes gaies ont la plûs grande pureté de mœurs : on les desire partout ; dès qu'elles entrent dans une maison, tous les cœurs s'épanouissent..... Je pers le temps à prouver une verité aussi *triviale*, & je commence mon histoire.

Balsamie-Belmont, aulieu de pleurer, éclata de rire, en voyant le jour : dumoins, à l'entendre, & à voir sa petite mine éveillée, ce fut l'idée qu'on eut de son premier cri. Elle était née de Parens peu favorisés de la fortune : mais sa Mère, bonne rejouie, était une vraie sans-soucis : Ce caractère ne lui fut cependant pas avantageux, & la bonne Batilde, rieuse éternelle, ne donnait pas plûs d'importance à ses affaires qu'à ses chagrins. Quant

à la petite Balsamie, ce fut la plûs aimable Enfant qu'on eût jamais vue : Elle ſourit au berceau, & dès qu'elle put donner un ſigne de ſentiment, ce fut de la gaîté qu'elle exprima : A trois ou quatre ans, elle enchantait tout le monde, par ſon agreable humeur. Elle était, à neuf & dix ans, les delices de ſes Maîtreſſes & de ſes petites Compagnes. A quinze ans, ſa gaîté franche devint plûs reservée : Balsamie ne rit plus aux éclats ; mais un charmant ſourire remplaça le rire bruyant : Elle était d'une humeur enjouée & toujours égale. Elle joignait de l'eſprit à ſa gaîté, de-ſorte qu'elle ne fit jamais de ces incartades, qui font rire les Sots, & qui bleſſent les Perſonnes delicates.

Un-jour, on felicitait la Mère ſur le caractère heureux de ſa Fille. La Bonne-femme ſe prit à rire comme une Folle, en disant, —Je ris, & je n'en ai pourtant pas envie ! c'eſt que mon envie de rire m'a fait bien du mal, depuis que je ſuis au monde ! Je vais vous conter ça, & ſi ma Balsamie eſt plûs ſage que moi, mon hiſtoire pourra lui ſervir :

La Rieuse.

» Dans mon enfance, je riais de tout : J'eus un-jour le fouet à l'école ; car ma Mère, d'auſſi bonne-humeur que moi, ne me frap-

pa jamais. Une de mes petites Compagnes, qui m'aimait beaucoup, pleurait de mon malheur : Elle était à genoux dans un coin, les regards au ciel, les larmes coulant le long de ſes joues, dans une attitude ſi bonne, que l'ayant aperçue au dernier coup de l'execution, je partis d'un éclat-de-rire très-ſcandaleux : On me demanda ce que j'avais. Je riais ſi fort, que je ne pouvais repondre ! On alait recommencer à me donner la correction ; ce qui me modera, & je montrai ma Bonne-amie. Son amitié pour moi toucha ma Maîtreſſe, qui me fit grâce de la *reprise*, ſurtout quand elle vit avec quelle ardeur j'embraſſais ma compâtiſſante Camarade.

» Je reſtai orfeline de bonne heure. A la mort de mon Père, j'étais reellement touchée : ma pauvre Mère, auſſi affligée qu'elle pouvait l'être, était à-genoux devant ſon lit, & elle ſoupirait : Dans les mouvemens qu'elle fesait, un bout de ruban qu'elle avait ſur la tête, remuait ſingulièrement ; je m'en aperçus, & je me mis à éclater de rire. Ma Mère n'était pas Femme à pouvoir entendre rire, ſans rire auſſi ; elle rit comme moi, au grand ſcandale de tous les Aſſiſtans. J'en fus punie ; car ma Mère, honteuse d'avoir ri ſans en avoir envie, me donna un bon

ſoufflet, en me disant : — Finis, Rieuse! on ne ſaurait pleurer tranquilement avec cette maudite Enfant-là, même dans la plûs grande affliction-! Je verſai deux larmes, qui ſechèrent auſſitôt.

» Je perdis ma Mère à l'âge de quinze ans. Hô! pour le coup, j'étais bien triſte! par mille raisons. Je me mis à genoux devant ſon lit, comme elle avait fait devant celui de mon Père, bien resolue de pleurer; car j'en avais la plûs grande envie. Je me recueillais, quand ma penſée ala ſe porter ſur le paſſé : je me representai ma pauvre Mère à-genoux, & le maudit bout de ruban alant ſur ſa tête; j'éclatai de rire, comme une Folle. Heureusement j'étais ſeule, & Perſonne ne m'entendait : ce fut ce qui me conſola; car j'étais bien chagrine, de rire ainſi, au comble de l'affliction! Je me calmais enfin, par la conſideration de mon triſte ſort, à mon âge, quand une vieille Tante maternelle, fort riche, qui devait me prendre chés elle, entra dans la chambre. Elle était fagotée de la manière la plûs risible, la tête lui branlait, & les bouts de ſa coîfe noire ſautillaient precisement comme le bout de ruban de ma pauvre Mère. A cette vue, je ne fus plus maîtreſſe de moi : je fis l'éclat de rire le plûs

bruyant, & je continuai, d'une manière ſi peu moderée, que je ne pus repondre un mot à tout ce qu'on me disait. Ma vieille Tante fut très-ſcandalisée! Elle dit que j'étais une Sans-âme, & qu'elle ne voulait plus de moi. Ces terribles mots calmèrent mes ris, & je tâchai de paraître ſerieuse. Ma vieille Tante pleurait ma Mère, & je ſentis deux larmes mouiller mes paupières. J'en étais au comble de la joie, quand ma Tante, ayant voulu hasarder quelques remontrances, fit alors remuer ſi comiquement les deux petits bouts noués de ſa coîfe noire, que je recommençai mes ris. Elle n'y put tenir, & ſortit très-courroucée.

» J'appris deux jours après, qu'on alait me conduire dans une penſion fort meſquine, où j'apprendrais à travailler, comme une Fille du commun: J'y alai, & je me trouvai chés une Femme ſi ſevère, que je n'eus pas envie de rire dabord: On me crut corrigée; comme ſi on pouvait changer le caractère! Ma Tante, ſur le bon temoignage de ma Maîtreſſe, vint me voir: Elle n'avait pas les deux petits bouts de ſa coîfe rattachés; ils étaient noués pardeſſous le menton, & je n'eus pas envie de rire: notre converſation fut fort raisonnable. Je repondis à ma

Tante comme elle le desirait, & la tendresse revenait dans son cœur, pour son infortunée Nièce, lorsqu'en gesticulant, un jeune Chat qu'élevait ma Maîtresse, s'avisa de jouer avec sa manchette : Je fis signe à Une de mes Compagnes de le chasser : mais aulieu d'avoir pour moi cette complaisance, elle sourit des espiègleries du petit Chat. Il n'en falait pas tant, pour me faire partir ; & mon rire fut d'autant plûs long & plûs immoderé, que j'avais reüssi à le contraindre pendant quelque temps. Ce fut une faute irreparable ! Ma Tante se leva indignée, jura de ne jamais me revoir, & tint parole : car elle mourut six mois après, sans me rien laisser, qu'une bagatelle de vingt à trente-mille francs, qui m'a servi de dot.

» J'avais seize ans, quand je perdis ma Tante & ma Tutrice : j'alai demeurer chés un Oncle maternel, mon plus proche Parent, grand rieur, infatigable biberon, & par-consequent peu riche. Ma Belle-tante, son épouse, avait un caractère très-serieux : elle me fesait de frequentes remontrances, sur l'indecence de mon caractère : Je l'écoutais le mieux que je pouvais ; mais une mouche volante, une paille en-croix, un mot naïf d'un Enfant, ou d'une Servante, je partais, &

ne

ne pouvais plus me retenir. Ma Belle-tante me dit un-jour : —Votre Tante *Argant* a donné à votre defaut plûs d'importance qu'il ne falait ; car vous avez le cœur excellent : mais, ma chère Nièce, prenez-garde ! votre caractère vous coûte deja la fortune, prenez-garde qu'il ne vous coûte aussi le bonheur-! Il semblait que cette Femme prudente me predît ce qui devait m'arriver.

» Je fus demandée en mariage par M. Belmont, à l'âge de dix-huit ans. C'était un Parti avantageux ; mon Oncle & ma Belletante furent charmés de me procurer cet établissement. Je fus mariée.

» Mad. *Lingua*, tante de mon Mari, avait beaucoup du caractère de ma Tante Argant : elle était riche comme elle, & c'était cette Tante, qui mariait son Neveu. Son Mari, qui vivait encore, avait aussi un Neveu, que les deux Epoux se proposaient d'établir : c'étaient leurs heritiers naturels & de choix tout-ensemble : Rien de plûs juste & de mieux pensé. Il arriva même une chose, qui semblait devoir rendre la fortune de mon Mari plûs assurée ; M. Lingua mourut le premier. Nous l'aimions beaucoup, à cause de son bon-cœur & de sa justice ; ainsi, nous fumes également sensibles à sa mort, & à

la douleur de sa Veuve. Il y avait longtemps que je n'avais fait d'extravagances, & je me corrigeais de mon intemperance de rire, surtout depuis la naissance de ma Fille. Nous alames voir notre Tante. Elle était dans les larmes : je tâchai de la consoler par mes caresses, & par les assurances de mon attachement. Il faut dire que le Neveu Lingua était fort laid: il arriva, tandis que je consolais sa Tante, en larmes dans mes bras : il s'arrêta vers la porte, la bouche beante, l'air si tristement sot, & si sotement triste, que je ne pus le voir, sans envie de rire. Je sentis le danger. —Approchez donc, Monsieur-! (lui criai-je). Il s'approcha, s'embarrassa dans le tapis de pied, & vint tomber sur un petit Chien qui le mordit. Sa laide grimace, son air gauche, causèrent mon malheur : j'éclatai de rire. Ma Tante fut fort étonnée! mais comme je ne finissais pas, l'indignation s'en mêla ; elle ne vit plus en moi qu'une âme insensible, dure, autant que superficielle. Je perdis ses bonnes-grâces. Quelque temps après, le Neveu Lingua épousa une Jeunepersonne très-jolie & très-rusée, qui captiva entierement & l'esprit & le cœur de notre Tante ; la bonne Dame lui donna presque tout son

bien : mon Mari n'eut que le quart de ſa fortune, ſubſtituée à ſes Enfans.

» Ce terrible coup me rendit odieuse à M. Belmont : je n'eus plus que des humeurs à eſſuyer de ſa part, juſqu'à ſa mort, qui m'a laiſſée peu à mon aise, parce-que je n'ai la diſpoſition de rien ; la tutelle de ma Fille ayant été adjugée à un Oncle : c'était une des clauses du teſtament de Mad. Lingua.

» Voila ce qui m'eſt arrivé : puiſſe ma Fille ſentir, par mon exemple, qu'il ne ſuffit pas d'être de bonne-humeur, pour plaire ; il faut l'être à-propos » !

Balsamie ne perdit pas un mot de ce recit, qui lui donna beaucoup à penſer ! mais comme, malgré ſa gaîté, elle avait de la ſolidité dans l'eſprit, & qu'elle avait deja commencé à travailler ſur ſon caractère, elle eſpera que l'exemple de ſa Mère ne lui ſerait qu'avantageux.

La Jeune-Belmont était jolie, & plûs agreable encore que jolie : Elle était bien apparentée, quoiqu'elle eût peu de fortune : ſes Parens, tous fort éloignés, l'avaient dabord negligée, la croyant du même caractère que ſa Mère : mais après differentes épreuves, on prit confiance en elle, & on lui chercha une Protection auſſi honorable que

puiſſante, en la plaçant auprès d'une Princeſſe. On ne pouvait ſaiſir une circonſtance plûs favorable : Le rang le plûs élevé, cache ſouvent les plûs grandes peines ! La Princeſſe *Amelie* en éprouvait de cruelles, depuis quelque temps ! Lorſqu'on lui presenta Balsamie, la figure heureuse & rejouiſſante de cette aimable Fille, parut faire une impreſſion agreable : la Princeſſe l'accueillit ; & Mademoiselle Belmont, enchantée, parut encore plûs aimable ; elle prit parfaitement : Aubout de quelques jours, la Princeſſe Amelie ne pouvait plus ſe paſſer d'elle.

Les choses en étaient-là, quand un de ces incidens cruels, faits pour empoisonner la plûs belle vie, accâbla la Protectrice de la jeune Belmont. Amelie ſ'enferma ; elle ne voulait voir Perſonne. Balsamie ſe tint à ſa porte, pendant plûs de douze heures : enfin, elle ſ'ouvrit : La Jeune-perſonne ſe precipite auſſitôt dans l'appartement, & ſe jetant aux genoux de la Princeſſe, elle lui dit : —Je ne vous quitterai plus ! Je connaîtrai vos peines, & je veux les partager : J'ai une âme franche, droite, pure, delicate, ſenſible ; c'eſt autant de droits que j'ai ſur vous, que voila de qualités que je me connais. Je ne vous parle pas de ma gaîté ; ce n'eſt pas ici le moment :

dailleurs, il y a douze heures, que je ne la ſens plus; mais elle renaîtra, dès-que ma Princeſſe ſera mieux, ou je mourrai de triſteſſe.... Mais non! contez-moi vos peines: Verſez-les dans une âme attachée à la vôtre, qui l'adore; qui ſait combien la belle âme de ſa Protectrice eſt pure & vertueuse! Oui, dites vos peines à votre Balsamie, & elle vous trouvera des motifs de conſolation; mais de bons motifs, bien fondés! Elle fera plûs; elle calmera la furie de Celui qui cause votre douleur; elle le ramenera doux, repentant, tendre, à vos genoux-! Ces derniers mots fixèrent l'attention d'Amelie. —Tu promets plûs que tu ne peux tenir! (dit-elle en ſanglotant). —Non, non, Madame! (reprit Balsamie): Eſſayez-en, & vous verrez-! Ses careſſes (car elle osait en faire, d'un air charmant)! ſes diſcours, ſon air raſſurant firent impreſſion: La Princeſſe l'écouta. —Vous êtes triſte, continua-t-elle.... —Hâ! je ſuis au deseſpoir! —Mais vous êtes injuſtement accusée? —Oui! oui, ma Fille! tu le ſais. —C'eſt parce-que vous ne le ſavez pas ſeule, que la conſcience de votre innocence eſt plûs conſolante. Voulez-vous me croire, Madame? ne ſongez qu'à votre innocence, non à l'injuſtice

d'une accusation injurieuse, & vous ſerez gaie. Vous ſavez, Madame, & tout le dit, que je ſuis d'un caractère enjoué; je tiens de ma Mère, qui riait toujours. Je me ſouviens qu'un-jour, la voyant triſte d'être ſi gaie, je lui dis, —Maman? pourquoi donc que nous ſommes gaies, nous, pendant que Madem. Antoinette Autran eſt toujours triſte? —Je n'en ſais rien, me repondit-elle: c'eſt que nous ſommes faites pour être malheureuses. —Je ne vois pas cela, lui dis-je: Qui rit, ne pleure pas. —C'eſt vrai! (reprit ma Mère, en riant), & tu viens de dire-là un mot de bon-ſens, ma Fille-! Comme elle parlait encore, il entra chés nous un Savant, qu'on appelait M. De-Querlon, l'air ours, ſa perruque de travers, & ſi risible, ſi risible, que ma Mère & moi nous ne pumes nous empêcher de lui rire au néz. —Toujours gaie, Madame Belmont! ſ'écria-t-il): que vous êtes heureuse! & que Ceux qui vivent avec vous paſſent une vie douce! —Croyez-vous que je ſois heureuse, Monſieur? —Sans-doute, je le crois. —Je m'en-veux, pourtant, d'être ſi portée à rire! Pourriez-vous me dire, pourquoi je ris d'un rien? pourquoi je ris toujours? —C'eſt que c'eſt votre caractère: mais cela eſt trop vague; votre ca-

ractère a une cause physique. —Qu'eſt-ce qu'une cause phyſique, Monſieur? —C'eſt une cause naturelle & prochaine, qui vient non-ſeulement de votre conſtitution, mais de votre manière de voir & de ſentir. Vous alez me comprendre, par le detail où je vais entrer. Vous, par exemple, Madame, vous êtes rieuse, parce-que dans tous les objets, comme dans toutes les circonſtances, vous n'apercevez que le côté agreable ou ridicule: Vous ne voyez que cela; tout le reſte vous échappe. Par-exemple, quand je ſuis entré, qu'avez-vous vu en moi? Eſt-ce un Ami de feu votre digne Epoux? ou un Savant ridicule, mal-coîfé, ours, ſans grâces, *une maſſe indigeſte*? —En-verité, Monſieur (dit ma Mère en éclatant de rire), c'eſt ce que vous venez de dire-là, que je vois encore: on ne ſaurait être plûs risible que vous ne l'êtes. —Mais ſi vous m'aviez conſideré comme un Homme-de-lettres eſtimé; comme bon Père-de-famille, bon Mari, bon Citoyen, auriez-vous ri? —Non, Monſieur. —Pour vous deshabituer de vos ris, ſouvent ridicules, accoutumez-vous, quand vous verrez les Objets, à les conſiderer du bon côté. J'examine votre Fille, depuis quelque temps (c'eſt moi); je m'aperçois qu'elle

tient de vous pour la gaîté ; mais qu'elle l'aura d'un meilleur genre : Les Objets ne vous frappent que par le côté ridicule ; ils la frappent par le beau côté ; vous êtes rieuse ; elle sera gaie. —O Monsieur ! (s'écria ma Mère attendrie), plût-à dieu que vous dîssiez la verité, & que ma Fille un-jour vaille mieux que moi-!

Je n'ai jamais oublié cette conversation de ma Mère, avec un Homme d'un aussi bon esprit que M. De-Querlon, & j'ai tâché d'en profiter : Ma Princesse, vous avez un excellent esprit, envisagez les choses du côté consolant : Representez-vous le Prince desabusé, comme cela ne peut manquer ; vous rendant justice, vous dedommageant de tout ce que vous avez souffert ? —Elle est encourageante ! (dit la Princesse). Je m'abandonne à toi, autant que je le puis, ma chère Balsamie : tâche de me communiquer quelque-chose de ton caractère-.

Depuis ce moment, Mademoiselle Belmont prit un empire absolu sur l'esprit d'Amelie : son air enjoué, sa bouche riante, ses yeux, dont les regards semblaient toujours les porteurs d'une heureuse nouvelle, calmèrent insensiblement des chagrins dechirans. Amelie fit plûs ; elle tâcha d'employer la recette de sa Cameriste, & elle

y parvint, du-moins en partie. Elle fit un effort ſur elle-même, pour envisager ſes malheurs ſous le point-de-vue touchant de l'innocence reconnue; & rien n'était plûs aisé: Souvent elle appelait Balsamie, & lui disait: —Je ſens aujourdhui, ma Fille, que le chagrin me gâgne! conte-moi, à ta manière, comment tout-ceci finira? —Le voici, Madame; & je ſuis ſure de ce que je dis: Voyez, dans ce Tableau, comme le *Temps* decouvre la *Verité!* c'eſt ſon effet immanquable: Le Temps vole toujours; il emporte avec lui, comme il fait tomber les feuilles des arbres, les inventions, les calomnies, les impoſtures qui couvraient les Innocens, & à-l'inſtant où eux-mêmes ſ'y attendent le moins, ils brillent nus & purs: leurs Ennemis les voient; la *Honte* les couvre de ſa main fletriſſante, tandis que les Ames-honnêtes triomphent rayonnantes de gloire. C'eſt le ſort qui vous attend, Madame, peutêtre... dès demain: car je le ſens aujourdhui plûs vivement que jamais-.

Amelie conſolée, embraſſait Balsamie, quand le Prince parut: Il venait de reconnaître l'innocence de ſon Épouse: Il lui demanda pardon des peines qu'il lui avait causées: La Princeſſe lui dit, en lui montrant Balsamie: —Voila mon Medecin: c'eſt à cette Jeune-perſonne, que je dois une philosophie qui fera notre bonheur: elle m'a donné la

c'est de son heureux caractère, & je suis parvenue à reformer le mien, d'après ce modèle-.

Ce discours de la Princesse fit un honneur infini à Balsamie : Un Seigneur fort riche & fort triste, qui était present à la reconciliation, l'examina, & la trouva très-aimable : Il observa pendant quelque temps son caractère, qui ne se dementit jamais : Balsamie s'était encore perfectionnée, par les conseils qu'elle avait donnés à la Princesse, & par l'attention qu'elle avait eue à soutenir ses discours par l'exemple. Le Comte de *Balni* la mit à differentes épreuves ; il parut maussade, colère, persifleur ; il affecta d'avoir d'autres defauts, & jamais il ne put exciter d'humeur dans Balsamie. Il la demanda enfin à la Princesse, qui, pleine de joie, se hâta d'en parler à sa Favorite. —Je ne veux pas de M. le Comte de-Balni (repondit Balsamie). —Pourquoi cela, ma Fille? —Il n'a pas la vertu que j'aime, & il a les defauts que je hais. —C'est une forte raison! mais il assure que tu l'as toujours bien reçu? —Il est vrai: je lui avais une secrette obligation, de me devoiler, dans Un de ses Semblables, des defauts qui m'eussent rendue malheureuse-. La Princesse fit appeler le Comte.

—Justifiez-vous (lui dit-elle) ; ma Balsamie vous croit ce que vous avez voulu paraître. —Si j'avais les defauts que j'ai

affectés, pour admirer davantage votre divin caractère (dit-il à Balsamie), je me garderais bien d'oser pretendre à vous! je commettrais un sacrilège. Je suis connu de la Princesse. —Oui (dit la vertueuse Amelie), je te repons du Comte; il a toutes les vertus que tu aimes. —Hâ! que je suis soulagée (dit Balsamie avec un aimable sourire), de pouvoir aimer un Homme, que je ne pouvais haïr-!

Ce mariage s'est fait, & le Comte est le plûs heureux des Maris: Il n'a pas encore éprouvé, de la part de son Epouse, depuis dix ans, le plûs leger accès d'humeur-.

—Le sujet que vient de traiter Mad. de Valbel est très-heureux! dit Mad. Dargentré: mais comme il faut varier les recits, pardonnez, si j'en vais traiter un absolument opposé! c'est que je regarde la colère, comme une des passions les plûs condamnables dans notre sexe. L'Heroïne de mon Anecdote avait cependant des qualités pour compenser ce defaut: mais en est-il qui puissent aneantir les effets d'un vice contraire à la nature? La Femme doit être, par sa douceur, l'asile de Ceux qui fuient la fureur de son Mari; & si elle est furieuse elle-même, où sera le refuge de ses Enfans & de ses Domestiques?

III Caractère:

La Fille-Colère.

Celine-Courtives, était née de la plûs mechante des Mères, & du Père le plûs brutal: Elle tint de tous les deux. Elle les eut pour Instituteurs, & leur éducation ne corrigea pas son caractère: La petite Celine, dès le berceau, se mettait dans des fureurs, qui exposèrent souvent sa vie. Elle parvint, à l'âge de neuf ans, à travers les perils que son emportement semait sous ses pas.

A cette époque, elle causa la mort à sa Grand'mère: Dans un violent accès de colère, Celine la poussa si rudement, qu'elle la fit tomber dans le feu; la Bonne-femme s'ouvrit la tête sur un chenet, s'évanouit, & brûla presqu'à moitié, tandis que la petite Celine, desolée, s'efforçait de la retirer. L'Enfant était au desespoir; car au fond, elle avait un bon cœur; & lorsqu'on vint au secours de sa Grand'-mère, loin de cacher sa faute, Celine l'avouait, avec desolation, & priait qu'on la

punît. Elle ſe mit en fureur contr'elle-même, quand on l'excusa, & voulait ſe caſſer la tête avec un marteau. On ne parvint que difficilement à la calmer.

Ce malheur paraiſſait l'avoir corrigée ; elle fut plûs de ſix mois, ſans avoir d'accès de colère : mais elle était trop jeune encore, pour ſe pouvoir ſurmonter elle-même : ce n'eſt qu'après le developement parfait de la raison, que le courage & la bonne-volonté parviennent à dompter le caractère, à le modifier, à rendre ſes écarts & moins extrêmes, & moins frequens.

A dix ans, Celine, dans un accès de colère, que lui causa une correction de ſa Maîtreſſe, ſœur Miramionne, lui lança une écritoire à la tête, qui bleſſa une de ſes Compagnes : le ſang jaillit avec force, & couvrit la petite Furieuse, qui ſ'évanouit. En revenant à elle-même, la Jeune-Courtives tomba dans un autre accès de douleur & de melancolie : elle ſe mit à la diſcretion de ſa Maîtreſſe, avec l'accent du deseſpoir ; elle demanda, & elle obtint de ne pas quitter ſa Compagne, pendant le traitement : elle ne dormit pas, durant quinze nuits, que la jeune *Eulalie* fut en danger. Enfin, elle tomba épuisée, & fit une maladie très-dangereuse :

on était obligé de la consoler, & d'amoindrir une faute, qu'elle se reprochait, de la manière la plûs forte & la plûs attendrissante. Et cependant, elle ne fut pas corrigée par-là : ce fut à quatorze ans, qu'elle eut, dans l'état de fille, le dernier accès de cette maladie de caractère.

Celine était grande, formée, raisonnable, & il y avait plûs de deux ans, qu'elle ne s'était emportée d'une manière indecente ; on la croyait corrigée : mais ce qui la retenait alors, n'était autre chose que cette timidité modeste, qui s'empare de l'âme des Jeunes-personnes, au sortir de l'enfance : cette pudeur virginale est souvent plûs forte, que le temperament ; mais elle ne change pas le caractère. En-effet, avec ses Compagnes, loin des regards des Hommes, Celine se surprenait elle-même dans de vives impatiences : elle n'était pas guerie ; la maladie de son caractère n'était que suspendue.

Comme elle était dans cette situation, un Homme excessivement emporté vint chés ses Parens, dont il croyait avoir à se plaindre : Il était furieux, dès en entrant : mais sa colère s'enflâmant par quelques reponses qu'on lui fit, il se porta rapidement à de si grands excès, qu'on fut obligé d'appeler au secours : il frappa la Mère de Celine,

après avoir terrassé son Père Les Domestiques, les Voisins accoururent; on s'empara de l'Homme, on le lia : sa colère s'accrut, ou plutôt se renouvela, par ces obstacles; il brisa ses liens, & se porta aux excès les plûs effrayans. Enfin, il crut avoir tué un Homme. Alors ce Furieux épouvanté se calma : il tomba dans un affaissement stupide; il excita la compassion. Celine était presente à tous ces excès, qui l'avaient plûs effrayée que Personne. Elle reflechit : —Voila comme je me suis quelquefois comportée ! O Dieu ! quel effroyable état-! La douleur du Colerique, après son accès, les remords dont il était dechiré, les remontrances qu'il essuya, & le pardon humiliant qui lui fut accordé, tout confirma Celine dans la resolution de se dompter : elle y travailla sans relâche, & parut longtemps y avoir reüssi.

Mais, *si l'on chasse la nature par la porte, elle rentre par la fenêtre*, dit le proverbe. Il ne faut jamais cesser d'être en-garde contre son caractère, contre sa passion favorite, contre un vice de l'enfance, contre un goût peniblement combatu. Celine, jeune, jolie, desirant de plaire, sachant combien la fureur enlaidit, eut assés de force sur elle-même, pour se montrer douce & moderée, tant

qu'elle fut à marier. A dix-huit ans, elle riait la première de ſon ancien defaut, & ne concevait pas commentelle avait pu ſ'y livrer : Elle était plûs douce, plûs polie, plûs prevenante qu'Une-autre : on la citait comme un modèle, & ſes Parens étaient enchantés.

Mademoiselle Courtives fut demandée en mariage à dix-neufans, par un Homme encore aimable, riche, & dont l'état était fait : ce fut un établiſſement de raison, mais qui flatta infiniment M. & Mad. Courtives : Le Magiſtrat qui épousait Celine, avait été particulièrement touché de ſa douceur. Quelques-jours après le mariage, comme il vantait le caractère de ſa nouvelle Epouse, une Parente de Celine lui dit : —Ma Cousine a d'autant plûs de merite, qu'elle ſ'eſt vaincue ellemême : elle était dans ſa jeuneſſe ſi colère, qu'elle a causé par-là plusieurs accidens-. Le Mari ſe mordit les lèvres, & ſe rappela qu'en effet, tous ces Polis extrêmes qu'on rencontre dans la ſociété, ſont ordinairement des Brutaux, que l'éducation retient : Comme ils connaiſſent leur malheureux caractère, ils ont ſoin, lorſqu'ils ſont de belle humeur, de ſe tenir toujours en-deçà du juſte milieu, dans la crainte où ils ſont, de ſe porter au-delà : mais qu'on

leur dise un mot ! l'éclair part, la foudre le ſuit, & l'on voit avec ſurpriſe le Doucereux, ſe livrer à toute ſa ferocité naturelle. M. *Commines*, depuis ce moment, ſe defia du caractère de ſa Femme : Il ne lui parla plus qu'avec une ſorte de retenue, une crainte marquée de la fâcher.

Celine ſ'en aperçut : elle ſ'en plaignit un-jour obligeamment : —Mon Ami, dit-elle à ſon Epoux, vous apportez trop de precautions dans vos manières avec moi! l'on dirait que vous me croyez ſuſceptible? —Non, ma chère Femme (repondit le Magiſtrat), je vous crois douce, d'un très-bon eſprit, d'un excellent caractère : mais vous avez le ſang vif, & il eſt de mon devoir d'éviter ce qui peut exciter votre vivacité : Vous avez ſurmonté votre caractère : je ne dois pas vous rendre cette victoire douloureuse. —On vous a donc inſtruit? —Oui, mon Amie. —Ce ne peut être que ma Mère; elle a eu d'excellens motifs! mais j'aimerais mieux qu'elle ne l'eût pas fait : Je voulais garder mon ſecret, & que jamais mon Mari ne pût ſoupçonner que j'aye été colère. —Ma chère Femme, ce n'eſt pas votre Mère. —En ce cas, reprit vivement Celine, c'eſt une Ennemie, & je-.... Elle ſ'arrêta : l'éclair alait partir : il ſe fondit

en eau, des larmes coulèrent; elle ſe jeta dans les bras de ſon Mari : —Guidez-moi, ſoutenez-moi toujours (lui dit-elle); je viens de m'apercevoir que j'avais encore un defaut, dont je me croyais guerie. Vous êtes mon Guide naturel ; preservez une Epouse qui ne veut que votre bonheur; garantiſſez-la d'éclats fâcheux qui la mettraient au deseſpoir ! —Hâ ! tu m'enchantes, mon Amie (lui repondit l'Honnête-homme) : conſerve ces admirables diſpositions, & fais tout ce que tu voudras, tu ſeras toujours cherie de ton Epoux ! On ne peut avoir toutes les vertus : Je ſuis content de mon lot-.

Depuis cette explication, Celine ſ'eſt quelquefois emportée ; mais la vue de ſon Mari la calmait : Elle alait ſe refugier auprès de lui, & trouvait, dans ſa tendreſſe, un asile contre ſa malheureuse frenesie. Au premier mouvement qu'elle ſentait contr'un Domeſtique, elle jetait les yeux ſur le portrait de M. Commines, qu'elle avait tout-exprès fait placer dans ſon appartement, & cette vue la moderait : elle y tenait ſes regards fixés, tant que durait ſon émotion. C'était la recette de l'abſence ; car lorſque M. Commines était chés lui, elle alait le trouver, en lui disant : —Vous voyez, mon Ami-!

Mais elle le perdit malheureusement! Dans ſon veuvage, aigrie par le chagrin, desolée par des Collateraux, elle ſ'eſt livrée, avec plûs d'excès que jamais, à l'égarement de la colère, & elle eſt morte d'un accès de fureur. —Je portais le poison dans mon ſein- (dit-elle en expirant).

—Cette Anecdote, dit Mad. Deſenne, peut être utile dans ſon but: mais elle n'a pas un certain degré d'interêt: c'eſt dailleurs une paſſion rare, que la colère, & qui n'eſt pas commune dans notre ſexe. —Pas commune! (ſ'écria Madame Le-Prieur: rien n'eſt plûs ordinaire, aujourdhui, que de voir des Femmes colères! ſurtout depuis qu'on ſ'eſt imaginé que l'emportement était une marque de franchiſe: Je voudrais ſeulement, que notre Sœur Mad. Dargentré, ſe fût étendue davantage. Mais, que je ne retarde pas Mad. Deſenne: c'eſt à elle la parole, & je ne pretens pas violer les Statuts-.

—Le Caractère que je vais traiter a deux nuances: Sous un point-de-vue, c'eſt la *Sournoiſe*; ſous l'autre, c'eſt la *Flateuſe*: c'eſt qu'en-effet, la Fille de ce caractère eſt ſournoiſe avec ſes Inferieurs ou ſes Egaux, & baſſement flateuſe avec ſes Superieurs.

IV Caractère.

La Fille Sournoise, ou la Flateuse.

Desirée-Didier, dont je vais raconter l'histoire, prouvera qu'il existe bien plûs de Femmes sournoises, que de Femmes emportées, surtout à la Cour & dans le Grand-monde, où l'on est accoutumé à une politesse qui arrête toute espèce d'emportement. Le defaut qu'eut mon Heroïne, ne produit peutêtre pas des effets aussi grandement tragiques; mais il n'en est que plûs dangereux! il tient tout le monde dans une defiance reciproque, & par-là même, se communique, aulieu de causer de l'éloignement, comme la colère.

Desirée était la cadette de deux Sœurs: elle était née avec de l'esprit, & un caractère liant: mais s'étant aperçue de bonne-heure, que son Père n'avait d'affection que pour son Aînée, elle se concentra, & reflechit sur les moyens de gâgner exclusivement le cœur de sa Mère. Ainsi, avant que d'être *Sournoise*, Desirée commença par être *Flateuse*: Mais ces

deux vices de caractère ſont voiſins, & la Flaterie eſt le beau dehors de la *Sournoiserie.*

La Petite Desirée reüſſit auprès de ſa Mère ; ce qui la garantit du tourment de la jalousie : mais elle n'en fut que plûs ardente à ſe montrer hypocrite auprès de ſon Père. Au moindre mot qu'il lui disait, elle paraîſſait empreſſée ; elle renverſait tout pour lui obeïr ; on voyait, ſur ſon petit minois, la rougeur du contentement & de la gloire : Si par hasard elle était l'objet de quelque reprimande de ſa part, des larmes abondantes, mais artificieusement cachées, étaient l'expreſſion de ſa ſenſibilité.

La conduite de la petite Desirée, à l'égard de ſa Sœur, n'avait pas les mêmes nuances ; elle était, avec ſon Aînée, une ſournoise dangereuse : Elle ne lui disait rien de dur ; mais lorſque l'occasion de lui faire de la peine ſe presentait, ſans qu'elle ſ'exposât, Desirée ſe livrait à ſa petite haîne, & portait ſes coups en-deſſous, avec toute la malignité d'un cœur jaloux. Dans leurs entretiens, & lorſqu'elle était ſure qu'on ne pouvait les entendre, elle lui disait des choses mortifiantes, adroitement envelopées, non comme d'elle-même, mais comme les ayant entendues. Sa Sœur était un-peu emportée ;

elle s'échappait quelquefois, & dans son indignation, elle donnait un soufflet : Desirée, sans paraître la toucher, la pinçait, ou trouvait le secret de la faire tomber, & s'écriait ensuite : —Hâ ! ma Sœur ! que vous m'avez fait mal ! On arrivait à ce cri, & l'Aînée, dont la vivacité n'était que trop visible, recevait toutes les reprimandes, toutes les corrections, tandis que la Sournoise était plainte, choyée par la Mère. Le Père n'en était pas absolument la dupe : mais il avait pour principe, de laisser les Filles à élever aux Mères, & il tâchait de se tranquiliser, d'après la sagesse de cette maxime.

Lorsque les deux Sœurs eurent atteint, l'Aînée, quatorze ans, & la Cadette douze, on les mit au Couvent. Ce fut ici que Desirée eut le champ-libre, & que le vice de son caractère se fortifia ! Les Sœurs aiment une sorte de la flaterie, qu'on n'aurait pas soufferte à la maison paternelle. *Augustine*, l'aînée, par sa franchise emportée, son impatience naturelle, ne fut pas aimée : mais Desirée pliante, toujours empressée, repondant avec les apparences de la bonne-volonté, fut cherie, adorée des Religieuses : L'Abbesse surtout s'en éprit fortement, & persuadée que son bonheur dependait d'avoir à-jamais

la Jeune-Didier dans ſon Couvent, elle tâcha de la gâgner, par toutes ſortes de moyens : Elle en employa un, qui était fait pour reüſſir, avec une Enfant auſſi jeune ; ce fut de lui presenter l'image du bonheur, de la tranquilité parfaite, dans la Communauté. Les Religieuses prevenues, en furent mieux traitées ; l'égalité la plûs parfaite fut établie ; on n'entendait plus que des diſcours affectueux : Les Penſionnaires plûs anciennes ne ſavaient ce que cela voulait dire : La Jeune-Desirée ne manqua pas de repondre aux careſſes qu'on lui fesait, & on la crut abſolument captée ; mais l'on n'osait encore lui lâcher le mot. L'Abbeſſe en chargea une Jeune-Religieuse très-jolie, encore dans l'âge de l'innocence, qui était entrée d'elle-même en religion, par un excès de ferveur. Sœur *Sainte-Theodore* fut ravie de la commiſſion ! Elle ſe lia particulièrement avec Desirée ; & un-jour, que l'Abbeſſe venait de faire beaucoup de petits presens à Celle-ci, Sainte-Theodore ſ'écria : —Hâ ! ma Bonne-amie ! que tu ſerais heureuse, ſi tu le voulais ! Tu vois que le bonheur règne dans cet asile ; que tu es cherie de Mad. l'Abbeſſe, dont tu deviendras la favorite ! Prens le voile de Novice, ne fût-ce que pour lui faire ta

cour-! Pendant ce discours, Desirée fut pensive & serieuse ; ce qui ne lui était encore jamais arrivé, que lorsqu'elle était seule : mais elle se remit bien-vîte. —Quoi! dit-elle, Mad. l'Abbesse voudrait me faire une si grande faveur ! Hâ ! ma Sœur ! j'en suis penetrée de reconnaissance-! Sainte-Theodore fut comblée de l'entendre parler ainsi: mais Desirée modera sa joie: —Je suis tendrement attachée à ma Sœur (reprit-elle); c'est la seule Personne qui me retiendrait : il faut la determiner à prendre l'habit avec moi. Alors, je me ferai Religieuse, avec la plûs grande joie! J'aime cet état ; c'est une anticipation du Paradis. —Votre Sœur marque beaucoup d'éloignement pour le Couvent ! (dit Sainte-Theodore; vous mettez-là une condition, bien difficile, à votre bonheur, en ce monde & en l'autre ! —Je ne changerai jamais cette condition-là (repondit la fine Desirée) : j'ai encore d'autres raisons, qui sont des enfantillages peutêtre; mais j'y tiens : Ma Sœur, dans le monde, & moi ici, ce me serait un supplice insupportable ; il empoisonnerait tout mon bonheur-. Sainte-Theodore, qui ne connaissait pas la finesse de la Rusée, sentit la force de ses raisons, & elle se proposa de tout employer, de-concert avec

Mad.

Mad. l'Abbeſſe, pour determiner Auguſtine. Elle ala ſur-le-champ prevenir la Superieure.

L'Abbeſſe, ne ſe douta pas de la fineſſe de Desirée : Elle embraſſa le plan que Theodore lui preſentait. Dès le même jour, on rechercha Auguſtine ; qui étant d'un excellent caractère, quoique bruſque, n'y fut pas inſenſible. Sainte-Theodore entrevit alors l'apparence d'un ſuccès deseſperé ; elle fit paſſer ſes eſperances à l'Abbeſſe, qui fut enchantée ; Elle redoubla ſes careſſes à Desirée, qu'elle aimait veritablement, & ſ'y attacha davantage. Elle eut auſſi des attentions pour Auguſtine, qui, ſe voyant accueillie, parut aimable, mais non ſeduisante, comme ſa Sœur. On ne ſ'expliqua pas encore avec l'Aînée ; on eut ſoin ſeulement d'écouter les deux Sœurs, lorſqu'elles ſeraient enſemble.

Desirée n'avait dabord ſongé qu'à exiger une condition impoſſible ; elle connaiſſait le caractère & les diſpositions de ſa Sœur : mais quand elle eut compris que Theodore avait des eſperances de la determiner, la Petite-rusée, qui avait tous les defauts qui accompagnent la Sournoiserie & la Flaterie, imagina qu'il ſerait poſſible de precipiter ſa Sœur dans l'abîme qu'elle redoutait le plûs, & de ſ'échapper enſuite,

pour être ſeule mariée. Desirée n'avait que quatorze ans, lorſqu'elle forma ce projet, & qu'elle ſut le combiner aſſés bien, pour parvenir à ſon execution.

A la première visite que Mad. Didier rendit à ſes Filles, la Cadette, ſa favorite, lui dit, ſous le ſceau du ſecret : —Maman, je crois que les Religieuses veulent m'avoir ; je le presume à leurs careſſes, à leurs propos mielleux, dont je ne ſuis pas la dupe : car j'ai une invincible repugnance pour le Couvent. Elles ne veulent que moi, & n'aiment pas ma Sœur : Si par hasard elles vous parlent, diſſimulez ; je les berce d'eſperances, pour m'amuser, & afin que nous en ſoyions-mieux traitées, ma Sœur & moi. Ainſi, vous pouvez leur dire, que vous ne vous opposerez pas à ma vocation, ni à celle de ma Sœur, pourvu qu'elle ſoit bien decidée. Je ſaurai m'en debarraſſer, quand il ſera temps-. La Mère admira l'eſprit de ſa Fille-cadette, & rit beaucoup de ſa fineſſe, pour être choyée des Religieuses ; elle l'aſſura, que ſon intention n'étant pas de condamner au cloître aucune de ſes deux Filles, elle pouvait ſ'amuser ſans crainte, tant qu'elle voudrait. Ayant ainſi carte-blanche, la Sournoise ſ'occupa de ſon projet favori. Elle continua d'engager les Religieuses

à decider la vocation de sa Sœur, les assurant que c'était decider la sienne. On y travailla. La franche Augustine, prevenue par des attentions multipliées, caressée en apparence, suivit les mouvemens de son cœur, & quoiqu'elle n'aimât pas le Couvent, elle aima les Religieuses. Celles-ci, regardant la profession d'Augustine, comme un moyen d'avoir Desirée, la captivèrent d'autant plûs facilement, que la droiture de son caractère lui fesait croire les Autres sincères comme elle: Cette Jeune-personne avait essuyé des desagremens dans la maison-paternelle, quoiqu'elle y fût aimée; elle trouvait plûs de douceur dans les cajoleries des Sœurs, dans l'affection que l'Abbesse lui temoignait, dans le credit trompeur dont on la fesait jouir; car on feignait de lui accorder des grâces, pour des fautes que les Sœurs n'avaient pas commises, & l'on interessait ainsi la bonté de son cœur; elle paraissait la Preferée, tandis que Desirée, l'était reellement. Ce fut alors, que la pauvre Augustine demanda le Couvent à ses Parens. Ils en furent mortifiés; mais les instances furent si vives, de la part de leur Aînée, que l'idée qu'ils avaient que son caractère l'empêcherait d'être heureuse dans le monde, les decida: Desirée

prit l'habit de Novice avec sa Sœur.

Cette conduite alarma les Parens ; ils craignirent de perdre leurs deux Filles. Cependant Augustine, seduite plûs que jamais, aurait voulu pouvoir abreger son noviciat : mais ses prières furent inutiles ; ses Parens ne voulurent pas s'y prêter. Desirée devait faire profession avec son Aînée : vers la fin du temps, & le dernier mois, elle avertit, qu'elle ne s'engagerait que six mois après sa Sœur. Ce retard donna des doutes, & l'Abbesse, femme-d'esprit, commença de soupçonner le caractère & les motifs de Mademoiselle Didier la cadette : elle s'étonna, d'avoir été la dupe d'une Fille de quinze ans ! Cependant, elle dissimula : elle mit auprès d'elle une Religieuse rusée, qui joua le rôle de mecontente au naturel, car elle l'était. Desirée se defia dabord, & ne s'ouvrit pas : Mais enfin, la veille de la profession de sa Sœur, la verité lui échappa. Cette decouverte fut sur-le-champ portée à l'Abbesse, qui prit Desirée en haîne, autant & plûs qu'elle ne l'avait aimée. Mais elle resolut de la punir, en tâchant de la faire tomber dans ses filets.

Cependant les Parens d'Augustine ne consentaient qu'avec repugnance, à la profession de cette Jeune-personne. Mad. Didier,

le matin même, vint annoncer à la Superieure, qu'elle voulait que sa Fille-aînée differât de six mois, comme la Cadette. Cette nouvelle fut un coup-de-foudre pour la Sournoise: Elle ne put cacher son mecontentement; elle s'en ouvrit à la Religieuse qu'on lui avait donnée pour confidente; & par un coup du sort, ou peut-être par un effet de l'antipatie qu'avait la Religieuse pour son état, Augustine avertie, entendit les details de la trame ourdie contr'elle par sa Sœur: Elle fut instruite, par les discours que la Religieuse tenait à Desirée, de la veritable façon-de-penser à son égard dans la Maison, & du reste du complot. Elle fremit, demanda un entretien avec sa Mère, lui revela tout, & declara, qu'elle ne voulait pas rester une minute au Couvent. On la retira volontiers: mais on y laissa Desirée, comme dans un sejour qui n'était pas dangereux pour elle, & on lui declara qu'elle n'en sortirait que par le mariage de sa Sœur.

Desirée, sans interêt à garder l'habit de novice, l'aurait quitté le même jour: mais elle feignit d'être au desespoir de se voir soupçonnée par sa Mère, & declara, qu'elle voulait tout-de-bon prononcer ses vœux. Sa Mère lui dit: —Non, vous ne les prononcerez, qu'après vingt-cinq-ans, si vous

persistez : le Couvent serait un enfer pour vous, & pour Celles qui auraient le malheur d'y vivre avec vous : Vous ferez beaucoup de mal dans le monde, peut-être ; mais je ne vois pas que votre mauvais caractère soit de ceux qui sont directement contraires à la tranquilité d'un Mari : Ainsi, nous vous destinons au mariage : Corrigez-vous, ma Fille, de votre defaut principal, qui est la fausseté. Votre Sœur desormais sera la mieux-aimée, mais nous n'oublierons pas que vous êtes notre fille ; nous haïrons votre vice, & nous cherirons votre Personne-. Desirée sanglotait pendant ce discours : Elle supplia sa Mère de la mettre dans un autre Couvent : mais Mad. Didier lui repondit : —Vous êtes connue ici ; c'est l'endroit le plûs propre à vous corriger-.

En-effet, depuis ce moment, la Flateuse reconnue pour telle, ne vit dans tous les regards, que du mepris : elle vegeta deux ans, presque seule, ou n'ayant pour compagnie que de vieilles Religieuses, qui la gourmandaient, l'Abbesse ne lui fesant plus l'honneur de l'admettre auprès d'elle.

A cette époque, Augustine étant prête à se marier, on reprit Desirée à la maison : Mais elle eut le chagrin de voir

que ses Parens lui marquaient la plûs grande defiance. Son amour-propre, cruellement blessé, lui donna le desir de la vengeance: Elle était jolie; elle se composa de son mieux, se mit à son avantage, parut charmante; & fit si-bien son compte, qu'elle seduisit son futur Beaufrère: (car on avait eu la prudence de ne pas divulguer son caractère)! Ce Jeunehomme employa de grands detours, pour annoncer aux Parens, qu'il attendrait leur Cadette: Il fit plûs, il chercha un Parti avantageux pour Augustine, & le trouva dans Un de ses Parens, plûs riche & plûs bel homme que lui. Desirée, qui n'aimait pas, & qui n'avait que l'envie de se faire preferer, ne vit pas sans jalousie, que sa Sœur alait être mieux partagée qu'elle: Comme elle ne s'était pas encore expliquée, elle refusa le premier Amant de sa Sœur, & joua la generosité si naturellement, qu'elle persuada sa Mère elle-même. En-consequence, Mad. Didier permit que Desirée vît le nouveau Parti: Elle le seduisit comme l'Autre, feignit de l'aimer, & conseilla au Pretendu de son Ainée, de retourner à elle. Ce fut un trait de lumière pour ce Jeune-homme! il vit l'abominable caractère de Desirée, & suivit avec plaisir le conseil qu'elle lui

donnait : —Vous me preservez d'un repentir-! (lui dit-il). La franche Augustine pardonna, & reçut la foi d'un Amant, plûs solidement fidel qu'il ne l'était auparavant. Mais la nouvelle fourberie de la Cadette fut devoilée : Ses Parens furent indignés! ils voulurent remercier l'honnête Jeune-homme qu'elle avait seduit en second. Il l'aimait. —A quî la donnerez-vous ? (leur dit-il) ; sinon à un Homme qui l'adore, même avec ses defauts connus? Je tacherai de l'en corriger; l'amour fait de belles cures, vous le savez-? Les Parens qui n'aimaient que trop tendrement leur Fille, se rendirent à ces raisons, en prodiguant au Jeune-homme les louanges que meritait sa generosité. Il ne faut pas les en blâmer ; la tendresse paternelle est la premiére des vertus.

Il épousa Desirée : Par ses soins assidus, & par le secours que les Parens lui prêtèrent, quelques années s'écoulèrent dans la tranquilité : mais M. & Mad. Didier étant morts, Desirée n'eut plus de frein : elle brava son Mari, en multipliant les noirceurs.

Le premier de ses torts, & celui qui sansdoute est le plûs affreux, ce fut de chercher à enlever à un Père le cœur de ses Enfans encore en bas-âge : Elle portait la

perfidie jusqu'à s'efforcer de le leur rendre odieux, comme d'autres Femmes leur font peur de la Bête & du Loup. Elle y parvint dabord dans le secret: Son Mari, en rentrant, voyait d'innocentes Creatures fuir devant lui, d'un air effrayé. Il ne savait ce que cela voulait dire: Desirée lui fesait-entendre qu'ils étaient sauvages: Mais une Femme-de-chambre qui avait desapprouvé la conduite de sa Maîtresse, & que Celle-ci avait chassée, instruisit enfin de son malheur un Père trahi. Cet Honnête-homme, indigné, en fut reduit à vivre dans une defiance continuelle, avec la Mère de ses Enfans! il se vit forcé de porter ses precautions desesperantes, jusqu'à leur montrer leur propre Mère, comme un exemple à fuir.... Il les fait élever aujourdhui par leur Tante Augustine.

Resumé des Caractères :

☞ La *Melancolique* n'a qu'une tristesse douce, interessante: elle est d'une amabilité couverte, mais puissante & qui va au cœur.

☞ La *Gaie* est d'une amabilité saillante, qui plaît dabord; mais qui n'enchante ni ne charme: La *Rieuse* peut plaire ou impatienter: la Gaie plaît toujours.

☞ La *Fille-Colère* est toujours violente, & c'est un Caractère necessairement à reprimer, parcequ'il n'a rien d'aimable.

☞ La *Sournoise*, la *Flateuse*, montre une fausse douceur, une fausse gaîté, une fausse complaisance: Après avoir capté, elle finit par revolter.

Sujet de l'Estampe de la *Troisième Seance*.

Six Caractères differens se presentent ici:

5 La Fille portée pour le mariage,
6 La Fille haïssant le mariage,
7 La Fille timide,
8 La Fille hardie, (l'Effrontée);
9 La Fille hautaine,
10 La Fille modeste, (la Capone).

» La Fille modeste est celle que je prefererais».


5
6
7
8
9
10
6

III SEANCE.

Les FILLES *à marier.*

On devait remplir cette Seance par un *Preambule*, des Entretiens, & le Point-de-morale-pratique: Mais les Dames qui avaient à parler, ayant leurs Anecdotes de Caractères prêtes depuis quelque temps, on prefera d'en entendre la ſuite ſans interruption, en avertiſſant que l'ordre ne ſerait interverti que cette fois ſeulement, & par une raison particulière: c'eſt que le *Point-de-morale* était lié avec le dernier *Caractère*: Il était donc indiſpenſable de faire ſuivre ce qui, dans la règle, aurait dû preceder, afin de ne pas detruire une relation neceſſaire. Mad. Delorme occupa la chaire à ſon tour, par la lecture du V *Caractère*. Elle commença par en juſtifier le choix, en ces termes:

—Entre tous les Caractères, ſi j'étais Homme à marier, la Fille modeſte, qui ne peut cacher ſon goût pour le mariage, quoiqu'elle faſſe tous ſes efforts pour le voîler, eſt Celle que je prefererais: on remplit toujours bien les devoirs qu'on aime. Hé! quels devoirs plûs ſacrés, plûs utiles au monde, que ceux du mariage!

V Caractère.

La Fille portée pour le Mariage.

*Felicité-Fauchereau-De-F****, jolie brune, vive, legère, mais bonne, ſenſible, avait été dans ſon enfance, une grande *Amateuse* des petits menages : Elle feſait la mère, & elle n'exerçait ſon autorité factice ſur ſes Compagnes, que par ſes bontés : Vingt-fois, l'orgueil & l'ambition, auſſi naturels à ſept & huit ans qu'à trente & trente-cinq, la deplacèrent, & vingt fois on lui remit l'autorité maternelle, comme à la meilleure Maman-pour-jouer, qu'il fût poſſible d'avoir. Dans ces occasions, Felicité fesait à ſes Compagnes, ſur leur ingratitude, un petit diſcours plein de ſenſibilité, qui eût touché le cœur des Grandes-perſonnes.

Lorſqu'elle eut quitté les jeux de l'enfance, elle devint posée, modeſte, retenue : mais elle careſſait les petits Enfans avec tranſport. Un bon Mari lui paraiſſait un Etre ſi reſpectable, que dans la ſociété, malgré l'usage, elle marquait un profond

respect aux Hommes de ce caractère. On l'en raillait quelquefois : Felicité rougissait, & ne repondait pas : mais on ne pouvait la mal-interpreter ; elle donnait les mêmes marques de consideration à tous les bons Maris. Cependant, comme cette conduite paraissait très-extraordinaire à des Parisiennes, un-jour qu'elle était à dîner avec sa Mère, chés un riche Celibataire, appelé M. *D'Œilbœuf*, on lui demanda, au sortir de table, pourquoi elle avait marqué les plûs grands égards à MM. *Tel*, *Tel* & *Tel*, tandis qu'elle n'avait montré que la plûs grande froideur pour toutes les prevenances du Maître de la maison? Elle voulut esquiver la reponse ; mais sa Mère lui ayant ordonné de decouvrir ses motifs, elle se recueillit, & repondit modestement : —J'honore dans les respectables Convives que vous venez de nommer, l'image de mon Père ; c'est à-dire, des Hommes vertueux, qui rendent une Femme heureuse; des bons Pères, qui ont donné la vie à des Enfans aimables, que j'aime, comme s'ils étaient mes Frères & mes Sœurs : Mon estime pour ces Pères est sans bornes ; quant à mon respect, il égale celui que j'ai pour mon propre Père ; ils sont pour d'Autres, ce-qu'est pour moi M. Fauchereau-. Elle se tut. —Ainsi,

(lui dit l'Epouse de l'Un des bons Maris). Vous eſtimez peu M. D'Œilbœuf? —Hô! ſi j'osais être ſincère ! (repondit avec feu la jeune Felicité). —Oui, vous pouvez l'être (lui dit ſa Mère), ſi M. d'Œilbœuf le permet. —De toute mon âme! Je n'aurai jamais entendu verité qui m'ait plu davantage, quelle qu'elle ſoit, que celle dont la jolie bouche de la Felicité va m'adoucir l'amertume. —Vous le voulez? (reprit en ſouriant Felicité). —Je vous en ſupplie, Mademoiselle ! —Vous me faites horreur! Je vois en vous un Homme d'un mauvais exemple pour les Autres, un mauvais Citoyen en lui-même; un Egoïſte, dont le cœur denaturé n'eſt pas ſenſible à l'amour des petits Enfans..... Felicité avait fait une ſorte d'effort ſur elle-même, pour donner paſſage à ces mots, qui exprimaient une indignation longtemps ſentie; elle ſe trouva-mal: On fut obligé de la delacer. Cependant M. D'Œilbœuf était à ſes genoux. —Rendez-moi un Homme eſtimable! lui dit-il, dès qu'elle put l'entendre)! je ſuis prêt à le devenir; mais avec vous-ſeule, & pour vous-ſeule: Une Epouse qui a vos ſentimens, me fera cherir le mariage, parceque je ſens qu'elle en remplira bien tous les premiers devoirs. —Non! non! (repon-

dit Felicité avec une ſorte d'emportement); vous n'auriez pas le goût naturel de vos devoirs; vous n'aimeriez peut-être jamais... vous n'aimeriez pas... les *vôtres-!* (La pudeur l'empêcha de dire, *vos Enfans*). —Sortis de vous, je les cherirai-. Felicité ne put ſoutenir ce langage trop clair: elle voulut ſortir, & comme la voiture de ſa Mère n'était pas-là, dans le moment, on la renvoya dans celle de M. D'Œilbœuf. Pour Mad. Fauchereau, elle était charmée de l'excellent Parti qui ſe presentait pour ſa Fille, & elle ſe promettait de ne pas negliger les moyens d'amener cette affaire à une heureuse conclusion.

Les jours ſuivans, Felicité parut triſte: M. D'Œilbœuf étant venu, elle refusa de le voir. Sa Mère ne ſ'inquieta pas de cette eſpèce de honte, qui n'était autre chose que de la pudeur, excitée par la manière vive dont elle ſ'était expliquée. Ce motif y entrait bien pour quelque chose; mais le veritable était, que la Jeune-perſonne, qui avait toujours mis toute l'eſperance de ſon bonheur dans le mariage, craignait de ſ'y engager, avec un Homme qu'elle n'avait jamais eſtimé: D'un autre côté neanmoins, ſon jeune cœur était flaté de l'idée de convertir un riche Celibataire: ce qu'il avait dit, *Avec*

vous-ſeule, *& pour vous-ſeule*, la feſait balancer, ſi elle ſurmonterait ſon éloignement, pour un Homme dans lequel jamais elle n'avait rien trouvé d'aimable. Voila pourquoi elle ne voulut pas voir M. D'Œilbœuf; elle ne pouvait encore lui repondre. Mais avec un Homme de ce caractère, qui mepriſait toutes les Femmes, parce-qu'il pretendait n'en avoir jamais trouvé d'eſtimables, la conduite de Felicité ſe trouvait preciſement celle qu'il falait tenir, pour augmenter la force de ſon attachement: Il offrit des avantages aux Parens, pour leur Fille, durant cette même viſite où elle ne voulait pas le voir, & ils lui promirent leur appui.

Le lendemain Felicité, preſſée par eux, conſentit à voir M. D'Œilbœuf. —Je viens, lui dit-il, Mademoiſelle, vous apporter mon hommage, & un cœur que je tâche d'épurer aſſés, pour le rendre digne de vous. —Je ſuis bien-loin d'être determinée à l'accepter, Monſieur (repondit Madem. Fauchereau): mais comme vous êtes preſenté par mes chers Parens, je leur dois, ainſi qu'à vous, l'expoſition de mes motifs. Il faut que je ſois heureuſe dans le mariage, ou, de moi-même j'y renonce à-jamais: Pour y être heureuſe, il me faut bien des choſes, dont

la première eſt de cherir, honorer & reſpecter mon Mari; d'avoir confiance dans ſes principes, dans ſes mœurs, dans ſa religion, dans ſa probité, dans ſa fermeté, dans ſa fidelité, dans ſa conſtance, dans la nobleſſe & la dignité de ſes ſentimens: Je n'épouserai jamais qu'un Homme dans quî je trouverai à placer tout-cela. J'ai l'âme ſenſible.... je ne ſaurais vous dire à quel point! J'en mourrais de douleur, ſi j'étais mal-mariée: Dites-moi, Monſieur, vous trouvez-vous aſſés d'aſſurance en vous-même, pour être perſuadé que vous ne m'exposerez pas à mourir de douleur? —Hâ ciel! ſ'écria M. D'Œilbœuf, je vous adore, & votre bonheur ſera ma ſeule étude! —Je veux croire que vous le penſez en ce moment-ci: mais je connais votre caractère, par ce qu'on m'en a dit depuis mon enfance: Vous ne vous êtes pas marié, parce que vous êtes trop inconſtant: on m'a dit à ce ſujet des choses... —Hé! que vous a-t-on dit? —Il faut me ſurmonter moi-même, & vous les decouvrir.... On m'a dit, que ſans caractère, ſans probité, ſans religion, vous n'aviez jamais cherché qu'à tromper, ou que du-moins, vous osiez faire des épreuves, auxquelles vous étiez preſque ſûr que l'on ſuccomberait. Alors, vous

vous degoûtiez, & vous vous éloigniez de Celle, que vous aviez rendue ... moins estimable. Je ne crains pas ce malheur! mais, devenue votre épouse, l'inconstance qui vous est naturelle peut vous reprendre; vous pouvez donner dans des écarts qui exciteraient mon mepris : & alors, que deviendrais-je, en meprisant l'Homme.... —Hâ! Mademoiselle! soyez sûre que vous ne verrez jamais en moi un inconstant! ces charmes touchans vous en repondent! —Quel faible garant vous me donnez-là! je n'y crois pas, Monsieur! donnez-moi la religion, la vraie philosophie, l'honnêteté, la probité; voila les garans qu'il me faut; & non pas une fragile beauté! Telle que la fleur journalière, elle brille le matin, le soir elle est flêtrie. —Vous êtes la raison même, belle Felicité! vous me forcez au respect, à l'estime & à la confiance : vous me rendrez tout ce que vous voudrez que je sois, même devôt. —Et toujours, c'est moi, que vous me donnez pour caution à moi-même! Vous dites que je vous rendraï tout ce que je voudrai que vous soyiez : mais alors, je serai donc votre guide? Et une Femme sensée, prend un Mari, pour être le sien! A quoi donc servira que les Hommes soient instruits, qu'on les inicie dans la connais-

ſance des loix, de la morale & de toutes les ſciences, ſ'ils doivent enſuite ſe laiſſer conduire par une Jeune-étourdie, qui ne pourra que ſ'égarer, & les perdre avec elle ! Vous me demandez pour femme, & vous ne me connaiſſez pas, Monſieur ! Quelle folie vous feriez, ſi je vous prenais au mot, & que je reſſemblaſſe à tant de Filles que je connais ? comme je vous prepare-rais des repentirs ! . . . Sachez que vous n'avez qu'un ſeul moyen de m'obtenir ; c'eſt de prouver, par vos ſentimens & par votre conduite, que vous êtes en état de me diriger, de m'inſpirer cette confiance que je demande. Je vous l'avouerai, j'ai du goût pour le mariage ; tout ce qui l'accompagne, un Mari, des. . . . Enfans, eſt un charme pour moi. Il m'importe donc bien plûs qu'à Une-autre, d'avoir un bon Mari ; rien ne me dedommagerait d'en avoir un mechant-.

M. D'Œilbœuf eût écouté longtemps Felicité, ſans l'interrompre. Il ne repondit pas, quand elle ceſſa de parler ; il était ravi d'admiration : ſes yeux étaient humides, ſon cœur ſe gonflait. Il était aux genoux de Felicité, tenant une des mains de cette belle Fille, qu'il preſſait legèrement. —Je ne ſuis pas digne de vous ! (lui dit-il), mais vous êtes la ſeule Femme

qui ſoyiez faite pour moi ! Quoi ! il exiſte dans votre ſexe des Femmes comme vous ! Hô ! où donc étaient-elles ! que je ne les ai pas rencontrées-!... Des larmes d'attendriſſement coulaient de ſes yeux. Felicité fut touchée : —On vous a calomnié en un point (lui dit-elle), puiſque vous êtes ſenſible. —Non, l'on ne m'avait pas calomnié ; je ne le ſuis que par vous. —O Monſieur ! ne dites pas cela ! car je voudrais que vous le fuſſiez naturellement. —Oui, je le ſuis naturellement ; mais ſans vous, je ne me ſerais jamais ſenti cette faculté naturelle : me voila ſenſible, pour tout le reſte de ma vie ; vous avez develop é en moi cette faculté precieuse..... Eprouvez-moi : je ſuis perſuadé, convaincu par ce que vous m'avez dit : Eprouvez-moi, ô vous, la Femme faite pour moi ! N'exposez ni votre bonheur, ni le mien : Si je ne me trouve pas digne de vous, je ne vous épouserai pas ; mais je vous doterai : ne pouvant être votre Epoux, je ſerai votre ſecond Père. Voila ma resolution ſtable & ferme, que je vais dire à M. & Mad. Fauchereau-.

Il quitta Felicité. —Monſieur & Madame, dit-il aux Parens de la Jeuneperſonne, je viens de voir, d'entendre le Chefd'œuvre de la nature ! mais quî l'a

donc formée ainſi ? —La nature (repondit la Mère) : C'eſt un caractère heureux, un eſprit juſte, qui n'a jamais eu que des goûts naturels & raisonnables : Elle a ſenti, dès l'enfance, qu'elle était deſtinée à être mère, bonne mère, épouse & bonne épouse ; elle ne parlait que de cela. —Si vous ſaviez ce qu'elle vient de me dire ! avec quelle ſageſſe elle ſ'eſt exprimée ! —Vous pouvez imaginer que nous avons tout entendu : c'eſt notre Fille, & la prudence l'exigeait. Nous croyons que vous ſerez heureux, ſi vous voulez l'être, avec elle & par elle. —Je le crois auſſi : mais je ſuis honnête-homme : je m'examinerai ; & ſi je ne ſuis pas digne d'elle, vous ſavez ma resolution. Mad. Fauchereau ſourit, en disant : —En-verité, Monſieur, ce que je vois & ce que j'entens aujourdhui, me donne pour vous la plûs haute eſtime-.

On regarda, dans la maison, le mariage comme certain. Felicité avait paru touchée de l'attendriſſement de M. D'Œilbœuf, & Celui-ci paraiſſait penetré. Ce fut dans cette circonſtance, qu'un Jeune-homme aimable & ſans fortune, fut introduit dans la maison de M. Fauchereau, par un ancien Ami commun. En voyant, Felicité, une ſympatie puiſſante agit éga-

lement ſur tous-deux ! La Jeuneperſonne ſentit, qu'elle avait rencontré l'Homme qui devait la rendre heureuse : leurs âmes ſ'unirent, preſque dès la première entre-vue. Le Jeune *Farencour* ne tarda pas à parler à ſa Maîtreſſe, qui ne put lui cacher ſes diſpositions. Il la fit demander par l'Ami commun. Cet incident fut un coup-de-foudre pour M. & Mad. Fauchereau ! Ils appelèrent Felicité, qui ne deguisarien. L'embarras redoubla. L'Ami commun fut fâché de ſ'être chargé d'une commiſſion qui causait tant de trouble : Ce fut ainſi qu'il ſ'en expliqua au Jeune-homme. Celui-ci accourut. —J'ignorais (dit-il), le Parti avantageux qui ſe presentait pour Mademoiselle ; j'aurais évité ſes regards, j'aurais empêché un ſentiment immortel de naître dans mon cœur : mais il n'eſt plus temps ! Ecoutez-moi, je vous en conjure, Monſieur & Madame ! J'adore votre Fille : je me ſens du courage ; je ne ſuis pas ſans merite, ſans talens, ſans Protecteurs : Tranquile ſur le bonheur, je ne ſongerai qu'à la fortune : Donnez-moi Celle que j'adore, & laiſſez-moi le ſoin du reſte : Je vous jure de vous contenter-! Le Jeune Farencour ſ'exprimait avec un air d'aſſurance, qui fit quelqu'impreſſion ; Felicité

parla pour l'amour, avec une éloquence encore plûs efficace: —J'ai ſenti mon cœur ! (dit-elle à ſes Parens); il ne ſ'eſt rendu qu'au vrai merite : Donnez-moi le bonheur ; la fortune viendra ſi elle veut ; mais vous aurez penetré votre Fille de reconnaiſſance- : Elle a l'âme fière ; la fortune toute-faite qu'on lui offrait, l'humiliait un-peu ; elle veut que ſes Enfans doivent quelque chose à ſa bonne conduite, à la tendreſſe qu'elle eut pour leur Père : Laiſſez-nous commencer comme l'eſſaim de l'induſtrieuse Abeille, & faire nous mêmes notre ſort-. Ellepresenta ces raisons ſous un jour ſi frappant, le Jeune-homme était ſi aimable, ſi reſpectueux envers eux, ſi tendre pour leur Fille, qu'ils ſe determinèrent. Le mariage ſe fit, ſans conſulter M. D'Œilbœuf, qui ne l'apprit qu'après la celebration. Il en parut au deſeſpoir. Mais il ſ'en conſola bientôt, & l'on eut occasion de voir, par la legereté de ſes diſpositions pour Felicité, qu'elle n'aurait pas été longtemps heureuse avec lui.

Mariée à l'Homme qu'elle aimait & qu'elle eſtimait également, l'aimable Felicité trouva un bonheur complet, parce-qu'il resultait de ſes devoirs remplis. Farencour, plein de reconnaiſſance de la

preference desintereſſée qu'il avait obtenue ; employa tous les moyens qu'il tenait de la nature & des circonſtances, pour travailler à ſon avancement : Rien ne troublait ſon plan-de-conduite : Dans ſes foyers regnaient la confiance, l'économie & toutes les vertus ; il trouvait chés lui l'amour le plûs tendre, & tous les plaisirs : En peu d'années il eut des Enfans aimables, qui ſemblaient ne rien ôter aux charmes de leur Mère ; elle n'en paraiſſait que plûs intereſſante ; une ſatiſſaction conſtante l'embelliſſait. Farencour a fait une brillante fortune, due, en partie, à la bonne conduite de ſa vertueuse Epouse. M. & Mad. Fauchereau le voient, ils ſont les temoins du bonheur de leur Fille, & ils ont la preuve de cette belle verité : —Mieux vaut pour Gendre, capacité d'amaſſer, avec un merite perſonnel, que fortune faite avec demerite. M. D'Œilbœuf eſt aujourdhui moins riche, que Celle dont il pretendait faite la fortune. On va quelquefois chés lui, & il mange chés M. Farencour ; il eſt vieux, laid ; le Mari eſt encore jeune, & ſa vieilleſſe même ſera belle : on juge de-là, combien Felicité doit être heureuse-.

—Voila un Caractère charmant (dit

Mad.

Mad. Le-prieur, dès que Mad. Delorme eut cessé de parler): mais je m'attendais que Felicité alait épouser M. D'Œilbœuf; vous lui aviez donné une vertu qui semblait l'annoncer. —C'était moins une vertu qu'une émotion passagère (repondit Mad. Delorme). —Hé! n'était-ce pas assés! (s'écria Mad. Desenne): Le Celibataire était changé, si Felicité s'était donnée à lui, elle affermissait son ouvrage, elle avait assés de merite pour cela. Ce pauvre D'Œilbœuf a tout perdu, en la perdant! A-la-verité, Farencour avait plûs de merite: mais la vertu de la plûpartdes Hommes est un effet de l'occasion, comme celle de M. D'Œilbœuf-. Mad. Deaubonne observa, d'un air froid, à Mad. Desenne, que le *Lycée* était institué pour l'instruction des Femmes, & non pour la critique des Hommes: Et s'adressant à Celle qui devait parler ensuite, elle la pria de commencer.

—Pour moi (dit Mad. Le-Prieur), je vais vous presenter un Caractère tout-opposé à celui de Mad. Farencour: Passez-m'en les details; s'ils ne sont pas agreables, ils sont également necessaires pour l'instruction de notre Sexe.

☞ Aimer le mariage & ses suites, c'est avoir une bonne constitution morale.

VI Caractère.

La Fille ennemie du mariage.

La Femme eſt la plûs exposée aux peines & aux dangers dans le mariage; & cependant il eſt très-ordinaire que les Filles le desirent : Le contraire eſt une exception aſſés rare, & qui marque, ſoit un defaut dans le caractère, ſoit un vice dans le cœur.

Elise-Ermangart était la troisième fille d'une Veuve riche, & pour ſe ſervir d'une expreſſion vulgaire, ſon bâton-de-vieilleſſe. Elle en était choyée, comme on ſait que le ſont les derniers Enfans par de vieux Parens, qu'ils ſemblent rajeunir. Les deux Sœurs aînées d'Elise, & ſes deux Frères, étaient mariés: Des deux Premières, l'Une aimable, charmante, n'avait cependant pas été heureuse: l'Autre, aſſés laide, avait épousé un Nigaud, ſans capacité, & elle ſ'était vue reduite à le faire interdire. Quant aux Frères, M. *Ermangart* DeCheradame, l'aîné, avait épousé une ſorte

de Pigrièche radoucie, qui le menait comme un Enfant, en l'appelant son *Fils*, son *Bon-ami* ; mais elle prenait le premier de ces deux mots à-la-lettre. Le pauvre Ermangart, pour avoir la paix, obeïssait aux ordres de sa Femme, qui le recompensait de sa soumission, en lui permettant de la tenir dans ses bras, ou de soupirer à ses genoux. C'était surtout devant le monde, qu'elle exerçait son pouvoir sur son *Fils* : Elle ordonnait assés lestement, & d'un ton qui marquait qu'elle ne s'attendait pas à la moindre contrariété. Le Cadet Ermangard était un brutal, qui battait sa Femme. Elise, temoin journalière des peines de ces quatre Menages, prit le mariage en horreur, & declara qu'elle ne se marierait pas.

Il paraît que plusieurs causes se reünissaient pour lui donner sa manière de penser, & que, gâtée par sa Mère, accoutumée aux douceurs d'une vie libre & caressée, l'habitude fortifiait son degoût pour la gêne conjugale : Elle n'aimait pas les Enfans ; mais ce pouvait être un effet de la jalousie qu'elle avait eue contre ses Nièces, dans son enfance, parcequ'elles partageaient l'affection de sa Mère : cependant, cet éloignement pour les Enfans, était general ; Elise ne pouvait les

ſouffrir : lorſqu'ils venaient jouer auprès d'elle , on la voyait les repouſſer durement, d'un ton d'impatience & de degoût.

Cependant, Elise était devenue grande ; elle atteignait ving-un an : ſa Mère était caſſée , & desirait de l'établir. On ſavait que c'était un Parti avantageux. Un Jeunehomme ſenſé, d'un état convenable, vit Elise, la trouva jolie, & la demanda en mariage. Il ne deplut pas à la belle Ermangard ; mais par un effet de ſon habitude, elle rejeta bien-loin la proposition. Il eſt à presumer qu'elle eſperait qu'il ne ſe decouragerait pas. Le Jeunehomme penſa differemment : le refus d'Elise avait été abſolu ; il ſentait qu'il alait ſ'attacher ; il lui eut interieurement obligation de le garantir de ce malheur ; il chercha enſuite à ſe garantir d'un goût par un autre : Une Jeune-&-jolie-perſonne du voisinage fut moins difficile qu'Elise, & il l'épousa. —Vous voyez (dit à ſa Mère Mademoiselle Ermangard piquée), que ce Fat n'avait aucun attachement pour moi ! Tous les Hommes ſont des Monſtres , que je ne puis ſouffrir ; ne me preſſez pas d'en prendre un ; j'en refuserai autant qu'il ſ'en presentera-. Sa Mère tâchait de l'adoucir ; Elise n'en paraiſſait que plûs entêtée.

Un Parti encore plûs avantageux que le Premier, vint ſe presenter. —Ma Fille, (dit Mad. Ermangard), il ne faut pas que le caprice nous domine: voici un Mari, comme tu n'en trouveras plus: j'ai de l'experience; une auſſi bonne occasion ne ſe presente pas deux fois: C'eſt un Homme aimable, generalement eſtimé, dans la faveur, & qui fera ſon chemin rapidement. Il t'adorera; je ſais ce qu'il m'a dit: j'ai donné mon conſentement: je t'en prie, mon Enfant, reçois-le bien-! Elise garda le ſilence: Elle était outrée, de ce qu'elle regardait comme un manque d'égards, de la part de ſon nouvel Amant. La Mère penſa que, ne voulant pas ſe dementir ſi-vîte de bouche, elle ne conſentait que par ſon ſilence; elle accueillit l'Honnête-homme, & lui permit un entretien avec ſa Fille.

Seule avec lui, Elise ſe promit bien de ſe venger de tous les Hommes: Au premier mot de tendreſſe qu'il lui dit, elle l'arrêta: —Monſieur, épargnez-vous des proteſtations inutiles! je deteſte tous les Hommes, j'abhorre le mariage! Quî moi! j'irais m'exposer à tout ce que je vois! Quand une brute de Mari vous a rendue malade, que vous êtes pâle, defigurée, il vous meprise, il rit de vos ſouffrances:

J'en ai vu, oui, Monſieur, j'en ai vu Un, à quî l'on vint demander la vie d'une Malheureuse en travail : —On ne peut ſauver que la Mère, ou l'Enfant ? —Sauvez mon Fils ! qui ſait ſi j'en aurai Un-autre ? Il nous reſtera des Femmes-. L'Infortunée ! je crois la voir encore : elle était..... dans une ſituation à fendre le cœur le plûs dur ! & celui de ſon Mari ne fut point touché ; elle fut inhumainement ſacrifiée ; on lui ouvrit le côté.... L'Enfant fut tiré, conſervé ; c'était un Fils ! Son barbare Père nâgeait dans la joie, tandis que la Mère rendait le dernier ſoupir ! Je l'ai vu depuis, le Bourreau, menant en triomphe ſon Fils par la main.... Oui, tous les Hommes ſont des Monſtres ; vous comme les Autres ; qu'on ne m'en parle plus-! Etourdi de cette apoſtrophe violente, l'Honnête-homme ne ſut que repondre : mais le caractère âcre d'Elise venait de l'épouvanter ; il fit une reverence, & ſortit. Mad. Ermangart ne le revit plus.

Elle fut au-deseſpoir, de voir que ſa Fille eût manqué ce Parti ! mais il n'y avait plus de remède ; elle prit patience. Une année ſ'écoula : Elise en accompliſſait vingt-deux, elle était dans tout l'éclat de ſa beauté ; car c'était une Brune char-

mante, & ſa Mère, qui ſavait comme la beauté paſſe, aurait voulu ſaiſir le moment favorable, pour en tirer l'avantage le plûs ſolide & le plûs honnête. Elle fit elle-même des demarches auprès du Parti qu'avait éconduit ſa Fille, & elle le ramena. Mais Elise, qui ne ſe doutait pas des demarches de ſa Mère, ſe montra froide & fière, comptant par-là faire ſi bien ſes conditions, qu'elle pût ſe marier avec tout le dedain poſſible. Elle ſe trompa: l'Honnête-hômme ſe crut joué; dans ſon depit, il fit comme ſon Predeceſſeur, & ſe maria aubout de quinze jours.

On presenta pour-lors à la Mère d'Elise un Jeune-homme à-peine ſorti de l'enfance. C'était une machine delicate, unique appui d'une Famille dont il était le dernier mâle. On voulait le marier de bonne-heure, avec une Fille-faite & jolie, par plusieurs raisons: Dabord, pour avoir plutôt des Enfans; enſuite, comme c'était un orfelin de Père & de Mère, pour le mettre chés lui tout-d'un-coup, & lui donner un guide naturel, qui le preservât de la corruption. Mad. Ermangart goûta ce projet; elle le fit envisager à ſa Fille, ſous le point-de-vue le plûs avantageux, en lui representant qu'elle

ſerait la maîtreſſe. —Moi ! (ſ'écria Elise), je ſerais une Femme comme ma Belleſœur Ermaugart-De-Cheradame ! Fi donc ! jamais-! Sa Mère redoubla ſes inſtances ; elle lui fit une nouvelle exposition de ſes motifs. Elise fut tentée : elle conſentit à voir le Jeune-homme. Dès le lendemain, on lui amena un grand fluet d'Ecolier, fort ſot, fort vain, très-poliçon, qui lui dit, que quand il ſerait ſon maître, il voulait ſe bien divertir, & ſe dedommager des privations qu'on lui imposait depuis ſi longtemps. Elise voulut lui faire des remontrances. —Baſt! j'aimerais-bien, qu'une Femme fît la raisonneuse avec moi. —Oui-da ! vous le prenez ainſi ! (lui dit Elise piquée) ; hébien, nous verrons! je ſais ce que vos Parens ont promis à Maman ! nous verrons ! —Vous me menacez ! je ne veux pas de vous ! dailleurs, vous êtes trop âgée pour moi. —Je vous materai, mon petit Monſieur ! Pardi ! je veux me marier avec vous, pour vous montrer comme je me moque des Hommes-!

Ce ne fut cependant pas leur première converſation ; mais on aſſure que dès la troisième, ils ſ'étaient dit toutes ces douceurs-là. Elise declara enfin à ſa Mère, qu'elle conſentait à ſe marier : Son unique

motif était de faire enrager ſon Mari, de mener une vie guerroyante avec lui ; enfin, d'exercer la haîne, & non la tendreſſe: Mais elle ne decouvrit pas ce motif à ſa Mère. Les Parens du Jeune-homme furent enchantés de l'acquieſcement d'Elise à leurs vues. On precipita les preparatifs, & avant qu'elle ſe fût reconnue, elle ſe trouva mariée, malgré le refus du Jeune-homme, qui proteſta juſqu'au dernier moment, & qui ne prononça le *Oui* conjugal, qu'intimidé par un Parent du premier rang.

Auſſitôt après la ceremonie, les deux Nouveaux-époux ne firent pas myſtère de l'antipathie qu'ils avaient l'un pour l'Autre. Elise prit un ton de Maîtreſſe imperieuse ; *Danglesei*, celui d'un Enfant boudeur : Ils ne ſe dirent pas quatre mots dans la journée. Perſonne n'y fit attention : Mais le ſoir, à l'heure de reünir les deux Epoux, on inſtruisit Elise de ce qu'elle avait à faire. Sa Mère ſe joignit à la Famille de ſon Mari, pour lui donner des conſeils prudens : Ce ne fut qu'à ſa Mère, qu'elle decouvrit ſa penſée. —Comment! ils ont cru, que je me ſacrifiais, pour leur donner bien-vîte un Heritier ; après quoi, ils me *regarderont comme un paquet de linge-ſale !* Hô!

que non, Maman! laiſſez-moi faire : je veux un-peu ranger ce petit Drôle-là-! Mad. Ermangart fut très-affligée; mais elle cacha ſa douleur à la Famille du Jeune-époux.

Elise fut fidelle en ſon plan. Danglesei, inſtruit de ſon côté, par ſes Parens, entra dans la chambre de ſa Femme, & conformement à ſes inſtructions, il tâcha de ſe montrer poli. Elise n'en fut que plûs aigre & plûs acariâtre. Le Jeune-homme patienta le plûs qu'il put; mais enfin, comme il était un fort mauvais ſujet, laſſé de la resiſtance de ſa Femme, il ſe jeta ſur elle. Elise ſe debarraſſa, & lui donna un ſoufflet, auquel il repondit par un coup-de-pied. Elle le ſaiſit à la gorge, & ils ſe battirent pendant long-temps. A-la-fin, Elise épuisée, & recevant des coups redoublés, fut obligée d'appeler à ſon ſecours; on trouva les deux Epoux enſanglantés. Elise, furieuse & toute meurtrie, voulut ſortir : On fut obligé de la laiſſer aler chés ſa Mère, où elle ſe mit au lit pour plûs d'un mois.

Retablie de ſes contusions, elle refusa de retourner avec ſon Mari. Les Parens deseſperés, eurent recours au moyen de la caſſation, qui fut admis : Les Magiſtrats eurent la ſageſſe de la prononcer.

Mademoiselle Ermangart ſe retrouva fille. Sa Mère en fut ſi accâblée de douleur, qu'elle en mourut : Elise demeura ſa maîtreſſe à vingt-trois ans. Son Frère-aîné, (ou plutôt ſa Belleſœur Cheradame), fut ſon tuteur. La pauvre Elise ſouffrit, ſous cette cruelle Regente, tout ce qu'on peut imaginer, pendant ſix mois, c'eſt-à-dire, juſqu'à ſon émancipation. Ce qu'il y eut de plûs malheureux pour elle, c'eſt qu'abandonnée de tout le monde, elle ne parvint à cette émancipation desirée, qu'en épousant ſon Notaire.

C'était un Homme dur, qui ne fut pas plutôt le maître de la perſonne & de la fortune d'Elise, qu'il la reduisit dans l'eſclavage le plûs aviliſſant : Il l'obligea de ſe paſſer de Femme-de-chambre, & même de Cuisinière : Il avait un Domeſtique, mais pour lui ſeul. Enfin Elise devint mère; elle fut nourrice; elle avait tout l'embarras, toute la peine qu'elle avait tant redoutée, parce-que ſon Mari la connaiſſait, & qu'il la voulait mortifier. Il était dans ſon ſexe, ce qu'Elise était dans le ſien. On aſſure qu'il exiſte à Paris deux Notaires, qui tiennent cette conduite avec leurs Femmes : le Second eſt un Homme, qui a épousé la Cuisinière legataire univerſelle d'un vieux Celibataire :

—Vous étiez Servante d'Un-autre, lui dit-il ; vous pouvez l'être de votre Mari : c'était votre destination, pourquoi vous y soustrairiez-vous-? Revenons à Elise.

Le malheur de cette Fille, à quî la nature avait refusé le sentiment le plûs legitime & le plûs doux, fut entier, dès qu'elle fut devenue femme ; parce-que ses Enfans, trop rudement menés, prirent l'habitude de pleurer & d'être mechans : elle avait tous les desagremens des Mères, sans goûter aucunes des douceurs de ce titre souvent delicieux. Elle ne put y resister, & quitta son Mari, sa maison, pour se retirer dans une Communauté, où on voulut bien la laisser, en lui payant une pension de cent pistoles. Elle y vegète encore.

—Il faut convenir que cette Anecdote est moins agreable que l'autre (dit Mad. Destival) : Je vais dire la mienne, où j'espère vous presenter, Mesdames, un Caractère plûs heureux.

☞ Haïr le mariage, c'est être, au moral, ce que sont, au physique, une Manchote, une Bossue, ou pis encore.

VII Caractère.

La Fille-Timide.

En general, la Timidité annonce un bon caractère : elle met à l'aise, dans les Hommes, & c'est une vertu, dans les Femmes.

Gabrielle-Garancier, lorsqu'elle parut pour la première fois dans le monde, en sortant de chés une Grand'mère de province, qui l'avait élevée, n'osait lever les yeux : Sa Mère, ses Tantes (elle en avait deux), toutes leurs Amies, lui en firent la guerre : mais Gabrielle n'en paraissait que plûs timide. Un-jour sa Mère lui dit : —Je ne conçois pas, ma Fille, comment une aussi jolie Personne que vous l'êtes (car il faut vous le dire), se laisse dominer par une timidité niaise, qui la fait paraître sote ! Qu'avez-vous à craindre ? vous n'avez rien fait dont vous deviez rougir, & vous êtes belle. Levez hardîment ces yeux, qui porteront la joie dans l'âme de Ceux qu'ils fixeront : Pre-

nez de l'assurance : Voyez Mademoiselle *Hero* ? Elle est jolie, elle a de l'esprit, elle le sait ; cela lui donne une aisance qui lui soumet tous les cœurs & tous les esprits ; car on l'écoute comme un Oracle : un pareil sort n'est-il pas agreable? Voulez-vous passer pour une idiote ? . . . Vous ne me dites rien ? —Maman, je n'osais vous interrompre. —J'ai fini, repondez-moi ? J'ai remarqué qu'au nom seul de Madem. Hero, vous avez presque fremi ? seriez-vous jalouse de ses succès ? —Hâ! ma chère Maman ! que me dites-vous? Toutes les fois que je la vois parler, avec autant d'assurance, & dire des choses, qui . . . souvent ne sont pas trop justes, je meurs de honte . . . —Comment ? & qu'est-ce que cela vous fait ? —Je me mets à sa place, & je sens . . . que je ne saurais où me cacher. —Hâ! vous avez de la honte pour elle ! vous êtes bien bonne, Mademoiselle-! Gabrielle rougit de ce ton que prenait sa Mère, & parut toute decontenancée. —Comme la Mère de mon Mari a élevé cette Enfant ! —O ma chère Maman, n'en dites pas de mal! Elle me fut trop chère, & j'en mourrais de douleur-!

Pendant cette conversation, il était entré un Homme-de-merite, ami de la mai-

son : La Mère l'avait aperçu, & lui avait fait signe de ne rien dire ; ainsi Gabrielle ne se doutait pas qu'elle fût entendue. —Alons, ma Fille, je ne dirai rien de votre Grand'mère (reprit Mad. Garancier) : mais vous alez me conter comment elle vous a élevée, afin que je voye si votre timidité ridicule est son ouvrage, ou l'effet de votre caractère : je ne puis savoir cela, que par un recit bien-circonstancié, autant que sincère. —Je le ferai, ma chère Maman ; je ne voudrais pas mentir ; le mensonge est un vice trop bas, & je ne saurais plus que devenir, si j'en étais convaincue dans la plûs petite chose. —Cela est excellent, ma Fille ! & sans y penser, vous venez de me donner de grandes lumières ! Voyons à-present par votre recit, quelle est la source que j'entrevois ?

—Ma chère Maman ! (reprit Gabrielle en rougissant), je ne sais trop comment vous raconter cela ! Ma Bonne-maman ne me disait presque rien ; elle ne me fesait que des caresses : Elle me repetait, comme vous, que j'étais timide ; mais elle m'en louait : elle disait que toutes les Filles étaient autrefois comme ça : mais elle ne voulait pas que je fusse sauvage. —Qu'entendait-elle par-là ? —Elle ne voulait pas que je m'enfuïsse, quand il venait du

monde ; mais que je me tînsse modestement à ma place. Elle approuvait que je ne levasse pas les yeux, & que je restasse appliquée à mon ouvrage. Un-jour, qu'un Monsieur, qu'on nommait M. *Gaillard*, du-moins, à ce que j'entendis, tint beaucoup de propos devant moi à ma Bonne-maman, & aux Dames, je ne levai pas une seule fois la tête ; je ne souris pas, je ne fis pas le moindre mouvement : Quand on fut parti, ma Bonne-maman vint m'embrasser, en me disant : —Ma chère Gabrielle ! tu as fait l'admiration de toutes ces Dames : Ce beau Plaisant que voila qui sort, ne disait tout cela qu'à cause de toi, & il a été bien attiappé ! Je suis sûre que tu ne l'as pas entendu ! —Pardonnez-moi, ma Bonne-maman : mais je le trouvais bête, & je n'étais point-du-tout honteuse de lui ; parce-que je le meprisais : je ne suis honteuse qu'avec les Gens à quî je trouve plûs de merite qu'à moi-. Ma Bonne-maman joignit les mains, elle m'embrassa plusieurs fois, & quand les mêmes Dames revinrent, elle leur dit : —Imagineriez-vous bien ce que m'a dit Fillette, de ce Gaillard de l'autre-jour ? Elles repondirent toutes, que non : Et ma Grand'mère leur dit : : : Je m'en vais vous le dire... Et elle leur raconta notre

converſation, qui parut leur faire à toutes leur plûs grand plaisir ; car elle m'attira beaucoup de louanges & de complimens. Les Dames ſe plurent enſuite à m'interroger, pour ſavoir, ſi j'étais honteuse & timide avec Quelques-unes d'elles, & pas avec les Autres. Or, il y avait-là une Dame toute jeune, qui avait l'air dedaigneux & fier, au-point qu'elle m'intimidait beaucoup ! & une autre Dame d'environ trente-cinq ans, qui avait l'air d'une ſi grande bonté, qu'on ne pouvait la regarder, ſans l'aimer. Après que j'eus repondu à ma Grand'mère pour chacune des autres Dames (car je n'aurais jamais osé leur dire mon ſentiment à elles-mêmes), j'en vins à la Jeune-dedaigneuse, & je dis à ma Bonne-maman, que je ſerais bien honteuse avec Celle-là ; qu'elle m'intimidait au point, que je ſouffrais beaucoup d'être obligée de reſter. Quand la Dame dedaigneuse ſut cela, elle parut contente ! car elle disait : : C'eſt qu'elle ſ'embarraſſe plûs de moi que des Autres, à-cause que je ſuis jeune & jolie... Et toutes les Dames étaient un-peu piquées, à ce que je ſus enſuite : mais cela ne fut pas long ! car voila que ma Bonne-maman vint à parler de la Bonne, qui avait un air ſi agreable ! —Hô ! ma Bonne-maman,

pour Celle-ci, je ne ſuis pas plûs timide avec elle qu'avec vous. —Hé! pourquoi cela, mon Enfant? —C'eſt qu'elle eſt ſi bonne, que je ne rougirais pas d'être imparfaite à ſes yeux : Elle ferait comme vous, ma Bonne-maman ; elle me donnerait ſes avis, & je me corrigerais. —Mais, tu as dit que tu n'étais pas timide, avec Ceux que tu meprisais? —Hô! c'eſt que je n'avais pas tout dit, ma Bonne-maman! je ne le ſuis pas avec deux ſortes de Perſonnes ; avec Celles-là que j'ai dit, & avec Celles que je ſens que j'aimerais beaucoup, & qui ſont les plûs rares, comme Mad. *De-Brinon*. —Hé! que penſes-tu donc de la Dame avec quî tu es ſi honteuse? —Je ne ſais trop! mais je la crains ; je crois toujours qu'elle va ſe moquer de moi, & tourner mes defauts en ridicule. —Tu crains donc ſon opinion? —Oui, ma Bonne-maman, comme-tout! —Ainſi, tu ne la meprises pas! —Mondieu non, mais je ne l'aime guère. —Va, tu l'aimerais, ſi elle le voulait; car elle n'aurait qu'à paraître bonne. —Mais vous voyez bien qu'elle ne ſe ſoucie guère de moi ; car elle ne veut pas le paraître-? Ma Bonne-maman ſe mit à rire, & elle ala tout conter aux Dames. La Bonne vint m'embraſſer, & ne me quitta plus :

Je me ſentais forte auprès d'elle, & je craignais moins la Dedaigneuse, parce-que je me disais en moi-même: En voici une, qui me defendra dans l'eſprit des Autres, ſi cette Belle dit du mal de moi-.

—Mais, ma Fille (interrompit Mad. Garancier), d'où vous vient cet interêt ſi grand, que vous prenez à l'opinion que les Autres peuvent avoir de vous? —Je ne ſais pas, ma chère Maman. —Je ſuis fort contente de votre recit, & je ne vous tiens pas quitte du reſte. Votre timidité vous eſt naturelle; ce n'eſt pas l'éducation de votre Grand'mère, qui vous l'a donnée; au-contraire, elle ſ'y prenait très-bien, pour vous enhardir. Tiens, ma chère Fille, voila un Homme du plûs grand merite, qui vient de t'entendre... (Gabrielle fut preſqu'effrayée); ſi tu le permets, car j'agis en amie, & non en mère, je lui ferai la queſtion à laquelle tu n'as pu me repondre: D'où vient, Monſieur, cette extrême importance, que ma Fille donne à l'opinion d'Autrui? car je vois que c'eſt la cause de ſa timidité?

—Madame (repondit l'Homme-de-merite), votre queſtion eſt très-importante, & elle demande une grande connaiſſance du cœur humain! Je vais commencer

par vous donner les causes de la timidité morale, differente de la timidité physique, qui eſt la peur, & la ſeule dont les Animaux ſoient ſuſceptibles : j'en viendrai enſuite à la timidité particulière de Mademoiselle, dont, comme vous, j'entrevoîs les causes : Elles lui ſont très-honorables ! Cependant, peut-être y verrons-nous auſſi quelque chose qui tient à l'orgueil, ſentiment condamnable, par le mal qu'il peut faire : car ſi la magnanimité eſt toujours une vertu, l'orgueil eſt toujours un vice, même ce noble orgueil, dont parlent les Tragedies.

La timidité physique, qui n'eſt pas encore la peur, ſon extrême, eſt occasionnée par le ſentiment de ſa propre faibleſſe; c'eſt une qualité conſervative, qui tient à la prudence : La timidité morale a pour base, le même ſentiment de ſa faibleſſe & de ſon inferiorité; c'eſt une qualité, qui tient à la modeſtie & à la prudence. Toutes les fois que la Perſonne timide ne connaît pas, elle éprouve de la timidité : La connaiſſance de l'Etre qui l'intimide, peut augmenter, ou diminuer la timidité, par deux causes : ou le grand merite, uni à une grande ſeverité; ou la mechanceté, la redoublent; ou la plûs grande bonté, qui excite la con-

fiance, ou le plus grand demerite, qui excite au mepris, la diminuent. Examinons à-present les causes de la timidité, dans Mademoiselle. C'eſt elle-même qui vient de nous les indiquer, par ſon recit naïf & charmant.

Mademoiselle eſt timide au moral, avec tout ce qui lui paraît excellent, ou très-éclairé, en-un-mot, avec tous Ceux qu'elle penſe qui la ſurpaſſent : la base de cette timidité n'eſt pas ſeulement la crainte de l'humiliation, ou l'orgueil; c'eſt un ſecret desir de poſſeder toutes ces qualités, toutes ces vertus : car on n'a point honte de manquer de ce qu'on ne desire pas avoir. Sous ce point-de-vue, qui eſt le veritable, la timidité marque toujours un excellent caractère à-venir ; elle marque dans l'âme un puiſſant reſſort, pour l'élever, & la porter au ſublime. Cette opinion, que je vous expose ſur la timidité des Jeunes-gens, eſt ſi vraie, que vous voyez-bien que Mademoiselle n'eſt pas timide avec ce qu'elle meprise : elle a un ſentiment bien different pour ces Perſonnes-là ! c'eſt ou la honte, ou la pitié : Mademoiselle n'eſt pas non-plûs timide avec les Perſonnes qu'elle eſtime infiniment; elle ſent bien qu'elle ne les égale pas ; mais elle n'eſt pas timide, elle eſt confiante avec

elles ; & ceci prouve que la base de sa timidité n'est pas l'orgueil : car si telle en était la source, la honte existerait avec toutes les Personnes-de-merite : aulieu qu'ayant pour cause l'envie de devenir parfaite, cette timidité se change en une confiance obligeante dans les Personnes qui peuvent accelerer l'accomplissement de ce vœu secret de son cœur. Mais il ne faut pas imaginer, que cela soit clairement senti par Mademoiselle ; je devine mieux ses mouvemens & leur cause, qu'elle ne les devine elle-même. Felicitez-vous donc, Madame, de la timidité extrême de Mademoiselle ; c'est une qualité, ou si vous voulez, le germe de mille qualités, qui ne tarderont pas à se developer avec avantage-.

—Madame Garancier fut très-contente de ce qu'elle venait d'entendre : car elle avait eu de l'inquietude pour sa Fille, qu'elle avait été tentée de regarder comme une sote, suivant le prejugé trop commun, de considerer la hardiesse & la resolution, dans les Enfans, comme une marque de penetration & d'esprit.

Gabrielle, de son côté, fut moins peinée d'un sentiment toujours desagreable, & elle travailla de tout son cœur, à se donner le merite qui la pouvait enhardir.

Mais ce n'était pas l'affaire d'un jour. Il falut dabord acquerir les talens agreables : Elle s'y appliqua : la musique, la danse & les instrumens l'occupèrent toute-entière ; elle excella.

Un-jour elle se trouva dans une maison, où elle eut occasion d'étaler ce qu'elle savait. Les Dames y brillèrent, soit par le chant, & la beauté de la voix, soit au clavessin, ou en pinçant une harpe, soit en montrant une legereté grâcieuse & savante dans l'art de Terpsicore. Gabrielle se tenait timidement à l'écart, temoin de tout : Si Quelqu'un l'abordait, elle repondait en rougissant : Elle en était plûs charmante aux yeux des Hommes ; mais les Femmes la regardaient comme une idiote, & Gabrielle n'était alors sensible qu'à l'opinion des Femmes. Lorsque toutes eurent brillé, jusqu'à un Enfant de dix ans, fille d'un Homme celèbre, & chefd'œuvre ellemême de grâces & de talens, un Homme s'avisa de dire, en montrant Gabrielle : —Et cette belle Agnès ne sait-elle donc rien-? *Eugenie* (c'est le nom de la miraculeuse Enfant qui venait de charmer tout le monde) courut à elle : —O Mademoiselle Garancier ! je sais que vous avez des talens superieurs ; mais vous êtes si modeste, que vous les cachez ! Venez, je

vous en prie, me donner un leçon-! Cette manière obligeante de la ſpirituelle Eugenie, d'engager Gabrielle à montrer ſes talens, ſurprit beaucoup! On crut qu'elle badinait, & l'on était ſurpris que l'excellence de ſon cœur & de ſon eſprit ne la preservât pas du perſifflage! Gabrielle ſe laiſſa conduire au claveſſin, par l'aimable Enfant, qui lui demanda un air, dont elle n'avait pu ſe rappeler. Gabrielle preluda: Elle chanta enſuite, en ſ'accompagnant, avec cette ſuperiorité d'execution, que doit avoir une Perſonne timide, qui craint toujours, en apprenant, de ne pas ſavoir aſſés bien. Elle enchanta, par la beauté, la douceur & la ſoupleſſe de ſa voix, autant que par la juſteſſe & la precision de ſon accompagnement. Tout le monde paraiſſait dans le plûs grand étonnement, à l'exception de la Mère de Gabrielle, qui dit en ſouriant: —Faites-la danſer-. Eugenie, qui excellait dans cet art, prit auſſitôt la main de Mademoiselle Garancier, & lui proposa d'executer un pas-de-deux charmant, dans un Opera nouveau. Eugenie prit le rôle de *Veſtris*, & Gabrielle fut *Guimard*: elle ſurpaſſa la charmante Actrice... Au-milieu des applaudiſſemens qu'elle excitait, une Voix fit entendre ces

ces mots, pris de l'Hiſtorien *Salluſte*, en parlant de *Sempronia* : —Elle danſe mieux, qu'il ne convient à une Jeune-perſonne d'une condition honnête-. A ces mots, Gabrielle rougit, & ſ'arrête. Eugenie voulait la retenir: —Non! (dit tout-bas Gabrielle): cet Homme a raison-. Elle avait ſenti, dans ſon cœur, un mouvement de hardieſſe; il fut reprimé par ces mots, qui lui rendirent toute ſa timidité. Elle ſe convainquit alors, que pour prendre une honnête aſſurance, les talens agreables ne ſuffisent pas; qu'il faut des qualités plûs ſolides, & des vertus. Cette leçon, dont on ne put decouvrir l'Auteur, lui fut donc extrêmement utile: Gabrielle negligea tout ce qui lui avait tant coûté de peines, & elle ne donna plus ſon attention, qu'à devenir entendue, appliquée, laborieuse, ſolide enfin.

Elle fit ſagement; car elle en eut besoin: Un malheur imprevu priva ſon Père de ſa liberté; ſa Mère, ſaisie de douleur, à ce coup terrible, qui renverſait ſa fortune, ne put ſurvivre à ſon malheur: Gabrielle ſe trouva ſeule, chargée d'une maison en desordre, & de deux Frères, encore en bas-âge. Quelle ſituation pour une Jeune-perſonne, qui ne pouvait prendre ſur elle d'aler ſolliciter, importuner les Gens-

en-place, autant par modeſtie, que par timidité! . . . Elle ſut neanmoins, que le ſort de ſon Père dependait d'un Homme puiſſant, qu'il falait éclairer. C'en fut aſſés; elle prit ſa resolution, & ſe trouva le courage de faire cette demarche, ſans differer. Elle prepara ce qu'elle avait à dire, ſe munit des papiers neceſſaires, & ſortit en habit de deuil. Lorſqu'elle parut dans la ſalle d'audience, ſa beauté, qu'augmentait ſa rougeur; ſes yeux pleins de larmes, qu'elle ſ'efforçait de retenir, intereſſerent tout le monde: on ſe demandait, Quî était cette jeune & belle Perſonne? Elle était parfaitement inconnue. Enfin, l'Homme-en-place paraît: Frappé lui-même de l'éclat de cette Jeune-beauté, il laiſſe tout le monde, & vient à elle la première: Gabrielle confondue, ne put ſoutenir les regards fixés ſur elle; ſa timidité native, & ſa cruelle douleur, la firent tomber évanouie, aux pieds de Celui qui ſ'empreſſait de lui demander ce qu'elle desirait? Il ſ'informa de ſon nom? Perſonne ne le ſavait. Cependant, on ſecourait Gabrielle; les Dames avaient toutes donné leurs flacons: Elle revint à elle-même. On l'obligea de reſter dans un fauteuil: L'Homme-en-place ſe mit à côté d'elle, & du ton le plûs doux, le

plûs obligeant, lui demanda, —Que voulez-vous de moi, Madame? Remettez-vous, je vous en prie? Parlez hardiment-?.. Gabrielle prit enfin assés sur elle-même, pour articuler ces mots: —Je suis une malheureuse Orfeline..... J'ai perdu ma Mère depuis trois semaines; ... & mon Père, injustement accusé, languit dans les fers... —Comment se nomme votre Père? —M. Garancier-. A ce mot, l'Homme-en-place fit un mouvement d'indignation. Mais se remettant aussitôt: —Injustement accusé! —Je vous en repons sur ma vie, Monseigneur: je suis sûre de son innocence; & quoique mon Père, je n'aurais jamais osé prononcer ce mot d'*innocence*, s'il était coupable...! Daignez m'entendre! —Parlez: on ne peut rien vous refuser-. Alors, la timide Gabrielle detailla la defense de son Père, telle que sa Mère la lui avait expliquée, les premiers jours de son malheur, avec tant de clarté, de force & de modestie tout-à-la-fois, qu'elle persuada. Elle montra ensuite les preuves écrites. L'Homme-en-place desirait d'être persuadé, par l'interêt que lui inspirait Gabrielle, & il le fut parfaitement. Il donna un ordre tout-bas à son Secretaire, & continua d'interroger Gabrielle. Il se trouva là un

Homme qui la connaissait : on assure que c'était Celui qui lui avait dit le mot de Salluste ; cet Homme était-bien avec l'Homme-en-place ; il vanta le merite de Gabrielle ; parla de son caractère aimable & timide ; en-un-mot, il fit son éloge, en le terminant par ce mot : —Monseigneur, c'est cette Jeune-personne, aux talens parfaits, dont je vous racontai le trait que vous admirates-. A ce nouvel éclaircissement, qui redoublait l'interêt, un second ordre fut donné ; sans-doute il était plûs pressant encore & plûs-favorable que le premier : L'Homme-en-place dit à Gabrielle : —D'où-vient n'auriez-vous pas osé me parler pour votre Père, si vous l'aviez su coupable ? —C'est que le crime est à mes yeux une honte si grande, Monseigneur, que je prefererais la mort, pour mon Père, mes Frères, mes Sœurs & moi, à nous en voir couverts. —Pourquoi cette rigidité? —Vivre après la perte de l'honneur, & celle de la tête, paraît également impossible aux Ames delicates, pour quî le mepris est un poignard-.

Pendant cet entretien, on entendit la porte s'ouvrir : c'était un Homme en desordre, la barbe longue, qu'on amenait : c'était M. Garancier. Gabrielle, à cette vue, s'élance vers son Père, & le

ſerre dans ſes bras. —Vous êtes juſtifié! lui dit ſon Liberateur. —Hâ! Monſieur! quel Ange-celeſte a pris ma defenſe, —Le voila : c'eſt votre Fille : elle n'a employé ni la faveur, ni les protections; elle a parlé, elle a prouvé. Une Fille de ſon caractère ne peut jamais mentir. Repondez ſeulement à deux queſtions, que je vais vous faire, en ſa presence, dans mon cabinet-. Il y conduisit M. Garancier & Gabrielle. Apparemment que les reponſes à ces deux queſtions, confirmèrent la juſtification du Prisonnier; car il lui fut permis de ſ'en retourner avec ſa Fille.

Le lendemain, l'Homme qui avait parlé d'elle à l'Homme-en-place, la fit demander en mariage : Gabrielle avait un trop bon cœur, pour éconduire un Amant, qui lui avait donné un bon conſeil, & qui avait contribué à la juſtification de ſon Père : elle l'accepta.

On aſſure, que depuis ſon mariage, elle eſt encore timide, quoiqu'elle ait acquis tout ce qui pouvait lui donner de l'aſſurance. Son Mari l'adore, & il dit à ſon Beaupère & à ſes Amis : —Je reconnais mon Epouse, aux tendres ſoins qu'elle me prodigue; mais dans tout le reſte, je vois une Fille timide, que je connais à-peine: c'eſt toujours une Fille honteuse,

mais de la manière la plus aimable, que ma Femme; & je ne ſuis pas encore accoutumé au mariage, depuis ſix ans. Eſt-ce un art? Non, c'eſt la nature; mais ſi c'était un art, mon Epouse ſerait la plûs habile de toutes les Femmes-.

Mad. De-Monhu (la huitième des Presidentes, & la dernière à parler, dans la Seance), dit à Mad. Deſtival: —Je m'attendais à plûs de traits de timidité! —Non pas moi! (dit Mad. Le-Prieur): La timidité n'a qu'une nuance, & ce que vous attendiez, étaient des traits de modeſtie: Nous verrons quand on traitera ce caractère. —Je ne critique plus (reprit Madame De Monhu): Je vais peindre le Caractère opposé à celui de l'aimable Gabrielle.

☞ La timidité eſt un reſſort puiſſant: Une belle comparaison, eſt celle du cadran pour l'avance & le retard des montres: La Fille-timide eſt au premier point: la Fille-hardie eſt au dernier: On n'a plus de reſſource avec la Hardie, lorſqu'on a encore tout le cadran pour la Timide.

VIII Caractère :
La Fille Hardie, & l'Effrontée.

Si la timidité est une preuve de l'excellence des dispositions, la hardiesse doit annoncer de la sotise, ou de la mechanceté, qui est elle-même une sorte de sotise : Mais est-il vrai que la hardiesse dans les Enfans, & sur-tout dans les Filles, soit toujours l'annonce de defauts essenciels ? Le double recit que je vais vous faire, Mesdames, prouvera mon sentiment, que je ne vons indique pas encore.

Henriette-Hennegui n'avait jamais su ce que c'était que la timidité, la honte, la modestie, la pudeur : ce n'était pas un vice de son âme, c'était l'effet de son caractère : elle ne sentait pas qu'on dût rougir de quelque chose, ou craindre de paraître devant quelque Personne que ce ce fût. A la prendre sous un certain point-de-vue, cette façon de sentir est absolument dans la nature, & les plûs habiles Philosophes, ne sont parvenus à l'a-

voir, qu'à-force d'études & de soins. Pourquoi rougir devant son Semblable? C'est lui accorder gratuitenent une supériorité que la nature ne lui a pas donnée. La hardiesse dailleurs, lorsqu'elle est franche, & qu'elle ne degenère pas en effronterie, marque la naïveté : Je me presente; me voila : me voulez-vous? —Oui. —Tant-mieux ! —Non. —Tant-pis- ! je me retire. C'est reellement un caractère aimable; mais qui ne marque jamais que des lumières courtes, peu de combinaisons, un manque d'apercevance, en-un-mot, un esprit borné. L'effronterie, l'intrepidité, sont autre chose : Pour être effrontée, il faut avoir l'esprit faux, mais fort : pour être intrepide, si l'intrepidité n'est pas aveugle, il faut de la force, de la justesse, de grandes lumières, & une noblesse de pensée, qui nous élève audessus de tous les autres Etres. Ne confondons pas ces trois nuances. Henriette était donc aimable, quoique hardie : mais la hardiesse n'est pas un caractère avantageux aux Filles, & Madem. Hennegui fut la victime du sien.

Elle avait eu le malheur de faire connaissance avec une Jeune-personne, qui était la moins faite pour être son amie. *Hortense-Hamelet* était effrontée : Or,

l'effronterie eſt l'excès de la hardieſſe, & tout excès, eſt condamnable. Henriette ſe presentait franchement ; elle parlait ſans honte, elle riait ſans gêne ; mais ſon regard était doux, toutes ſes actions avaient une certaine decence, quoiqu'elle ne rougît de rien. Hortenſe avait un ſourire perçant ; ſon rire n'était que d'un ſeul éclat, mais que rien ne temperait ; ſon regard penetrant & indecemment curieux, accompagnait un diſcours ſans retenue : Si l'on reprimait l'excès de ſon audace, elle repondait par une audace plûs grande ; & ſa fâcherie, quand elle ſ'y livrait, était l'excès de l'impudence.

De ſages Parens auraient empêché Henriette, de ſe lier avec Hortenſe ; mais la Mère de Madem. Hennegui goûtait le caractère de l'Amie de ſa Fille, & regardait Madem. Hamelet, comme le chefd'œuvre de ſon ſexe. Les deux Jeunes-perſonnes furent habituellement enſemble, & ſouvent la franchiſe d'Henriette ſauva quelques deſagremens à Hortenſe ; on interpretait une Amie par l'Autre : mais enfin, il arriva une funeſte cataſtrophe.

Partout Hortenſe montrait de l'effronterie, aux ſpectacles, aux promenades : partout on la prenait pour une de ces Crea-

tures ſcandaleuses, qui affichent le desordre : Henriette paraiſſait du même acabit, mais ſeulement d'un meilleur caractère. Souvent, au *Waux-Haal*, à la *Redoute*, au *Pantheon*, on avait inſulté les deux Amies, quoiqu'elles fuſſent avec leurs Mères ; parce que Celles-ci riaient de l'intrepidité d'Hortenſe, & qu'on les jugeait d'après cette imprudente conduite. Si l'on était aux *Tuileries*, au *Palais-royal*, ſur le *Boulevard*, ou même dans le dernier asile laiſſé à la Bourgeoisie, au *Luxembourg*, Hortenſe disait à ſon Amie: —Tiens, Henriette, vois-tu bien là-bas ces Faquins, qui ſe tiennent ſous le bras, d'une manière effeminée ? je veux les deconcerter, les aneantir: Obſerve-moi-. Elle prenait un air perſifleur ; elle montait ſon visage de façon, que l'Impudence elle-même n'aurait pas eu d'autres traits, un autre air: Elle ſ'avançait majeſtueusement : elle était jolie: Parvenue à cinq pas des Effeminés, elle leur lançait un regard. Il n'en fut jamais de plûs expreſſif; car il était de mepris, d'indignation, de pitié ſurtout; il était de nargue & d'ironie; il exprimait à-la-fois tous les ſentimens desobligeans; il disait, —Vous êtes des inſectes par la faibleſſe, des ridicules par la toilette, de

meprisables par l'air de votre criminel attachement; vous êtes la boue que je crains de fouler, depeur qu'elle ne me ſouille-. Ce regard était un coup-de-foudre, qui ne manquait jamais ſon effet : Les Effeminés, à l'approche de deux Jeunes-perſonnes charmantes, avaient pris leur air goguenardement étonné: mais avant qu'ils puſſent ſ'aſſurer, le coup-d'œil d'Hortenſe les foudroyait; ils étaient atterrés, leur bouche reſtait beante, & ils demeuraient ſotement immobiles. Sûre de ſon triomphe, Hortenſe paſſait fièrement, tandis qu'Henriette tournant à-demi la tête, ſouriait aux Petrifiés, avec une phisionomie franche & mignarde. Mais les Petitsmaîtres ne reſtaient pas ſans vengeance! A-peine étaient-ils delivrés du regard électrique d'Hortenſe, que rendus à toute leur fatuité, ils ſ'écriaient: —Quelle eſt donc cette Coquine? on n'en vit jamais de plûs effrontée! Où loge-t-elle? L'Autre eſt charmante! mais je voudrais-bien humilier cette Inſolente-là. —Bon! l'Autre était encore plûs dangereuse-. Tels étaient les propos hautement tenus, qu'occasionnait la conduite d'Hortenſe.

C'était la même chose dans les rues, quand les deux Belles alaient à-pied, pendant les beaux jours : car c'était le goût

d'Hortenſe; & ſi on avait voulu la croire; jamais on ne ſerait ſorti en voiture : Elle disait, qu'il valait autant reſter dans ſa chambre, que de ſ'échauffer à quatre dans un carroſſe, où l'on ne voyait, ni n'était vue; que les pieds étaient faits pour marcher, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre. Elle n'avait pas tort en cela; mais ſes motifs n'étaient guère eſtimables! Lors donc qu'on était en route, les deux Jeunes-perſonnes, qui alaient toujours enſemble, precedaient de quelques pas: Hortenſe regardait avec audace : lorſque de loin, elle decouvrait quelqu'Honnête-homme timide, elle disait à ſon Amie ? —Henriette, que veux-tu que je faſſe de cet Homme, qui vient à nous? veux-tu que je le glorifie, ou que je l'aneantiſſe? Oui, je veux le glorifier; il a l'air bon-homme-. Elle prenait alors un air agaçant, obligeant, mais ſi encourageant, que l'Homme ſurpris ſ'arrêtait, ne ſachant ce qu'il devait oser. Les Mères ſ'en apercevaient, & elles ſ'approchaient: —Qu'eſt-ce donc, Mesdemoiselles-? Alors Hortenſe, ſelon que la tête la pouſſait, repondait, tantôt: —Je croyais conaître ce Monſieur qui paſſe; je l'ai pris, à ſon air noble & modeſte, pour M...... (elle citait un de nos plûs Grands-hommes, & le

Pieton ſ'en-alait comblé) : tantôt! —Il faudrait, pour ſortir en ſûreté dans les rues de Paris, être laide, à faire peur! dès qu'on porte la figure humaine, tout le monde ſ'arrête-. Enfin, lorſqu'elle voulait mortifier, —On dirait que Paris n'eſt peuplé que d'Inſolens & de Sots, auſſi platement tournés, que ridiculement hardis-! Son air & ſon regard en disaient encore davantage. D'autres-fois, elle ſ'occupait, pendant toute une ſortie, à faire baiſſer les yeux les premiers à tous les Hommes qu'elle rencontrait: jeunes, vieux, riches, pauvres, modeſtes, faquins, perſonne n'était excepté; l'Impudente trouvait à ce manége un plaisir infini, & bien digne d'elle. . . .

Lorſqu'on alait au ſpectacle, ce qui arrivait ſouvent, car Hortenſe aimait ſi paſſionnement le theatre, qu'on l'entendit plusieurs fois regreter d'être née dans une condition honnête, qui l'empêchait de ſe livrer à ſon goût : Lorſqu'on alait au ſpectacle, Hortenſe ſ'y comportait comme un Petitmaître : on l'entendait rire à la tragedie, critiquer à la comedie, contrefaire, à l'opera les Actrices, ou les Acteurs qui chantaient mal, aſſés haut pour couvrir leur voix. Elle parlait ou riait dans les entr'actes, au-point de ſe faire remar-

quer de toute la salle : On la vit même faire tomber une Pièce nouvelle, en donnant le signal de la desapprobation. La Sentinelle fut deux-fois obligée de la faire taire, à l'unique representation de la Tragedie de *S-g*. Elle ne s'en tint pas au rôle de spectatrice ; à-force d'importunités, elle obtint de ses Parens la permission de jouer des rôles de *Soubrette*, sur un theatre bourgeois : Henriette fit les rôles d'*Amoureuse* : mais Hortense trouvait, dans le Personnage souvent effronté de nos *Soubrettes*, des sentimens & des expressions dignes de son caractère : c'était surtout le rôle de *Lisette* dans la *Metromanie*, qu'elle aimait à jouer : elle fesait admirablement la *Statue*, dans l'Acte de *Pygmalion*, de *J.-J.-R.*, de ce Detracteur des spectacles, dont il peint, avec autant de force que de verité, les dangers pour les mœurs, quoiqu'il ait donné deux petites Pièces, les plûs seduisantes de toutes ; son *Devin-de-village*, par la naïveté, le charme, la verité des sentimens ; son *Pygmalion*, par la volupté de l'attitude, assaisonnée de la violence des sentimens amoureux, qui remplissent toute l'âme des Spectateurs. Hortense était admirable, dans ce rôle muet, que la beauté de sa forme rendait le plûs voluptueux

des rôles. Elle danſait admirablement : c'eſt ce qui la determina auſſi à faire la Statue, dans l'acte d'Opera qui porte également le titre de *Pygmalion*, rôle que la naïve Guimard a creé, que la jolie *Dervieux* rendait peut-être d'une manière moins lechée, mais avec une ſi aimable ſimplicité, qu'elle atteignait la perfection de *Guimard* : Hortenſe n'imitait ni l'Une ni l'Autre; elle ſortait de la verité, mais elle éblouiſſait; ſon air, ſa danſe, le ſon de ſa voix annonçaient aux Spectateurs que c'était une Deeſſe, & non une Mortelle, que les Dieux venaient d'animer, dans la Satue de l'amoureux Phenicien.

Ces amusemens ſont dangereux; ils tirent les Filles de la modeſtie, de la ſimplicité; ils les rendent hardies, ſpadaſſines, comme Hortenſe va ſe le montrer. Mais il eſt temps d'en venir à la cataſtrophe annoncée.

Hortenſe & Henriette étaient deshonorées dans le Public, qui ne les connaiſſait pas, & ce deshonneur était très-étendu, parce-qu'elles ſortaient ſouvent. On fit un-jour une partie-de-famille au Bois-de-Boulogne : les deux Mères, les deux Pères y étaient : Un Frère d'Hortenſe, diſtingué dans la robe; un Oncle d'Henriette, en-

core jeune, homme de finance: telle était la compagnie: On ne pouvait être en société plûs decente: mais l'air de l'Effrontée, sa conduite, dont on riait, aurait mis de l'inconvenance dans la decence même. Après un dîner fort gai, on sortit, pour aler faire un tour de promenade dans le bois: Hortense & Henriette alaient devant, & folâtraient: elles parvinrent ainsi, en precedant leur Compagnie, dans un endroit decouvert, où deux Jeunes-gens de la première-qualité s'étaient donné rendezvous, pour se battre au pistolet. En les apercevant, Hortense fit signe d'avancer avec precaution: Elle prend Henriette par la main, & voyant le champ mesuré, les Combattans s'éloigner, & aler l'un sur l'autre, elle s'avance majestueusement avec son Amie: —Que faites-vous? (s'écrie-t-elle), & que signifie ce combat ridicule, d'un Français contre un Français: Je veux savoir le sujet de votre querelle-? Hortense, ce jour-là surtout, était la plûs belle fille qu'on pût voir; c'était Pallas, ou Junon. Henriette, moins belle, mais plûs jolie, était une des Grâces. Les deux Jeunes-gens s'arrêtent surpris, & les considèrent: —Belles! (dit enfin l'Un d'eux), voila mon Rival: je veux mourir, ou me delivrer

de ſa concurrence. —Elle eſt donc adorable! cette Beauté! (dit dedaigneusement Hortenſe). —Elle n'eſt pas plûs belle que vous, Deeſſe; mais elle a plûs de douceur dans les yeux-. . . Puis regardant Henriette: Voila ſon image. —Quî eſt-elle? (reprit Hortenſe). —C'eſt la belle *Iſſé*, actrice de l'Opera-. Hortenſe éclata de rire: —Voila un plaisant ſujet de querelle! Je ſuis-fâchée de vous avoir interrompus; vous êtes deux Fous, qui ne meritiez pas que je m'intereſſaſſe à votre conſervation! —Hâ! ſi! mon Amie! (dit Henriette): ce ſerait dommage qu'ils perîſſent pour une ſi pauvre cause! —Qu'ils ſe battent (reprit Hortenſe); & le Vainqueur aura affaire à moi-! Les deux Jeunes-gens étaient plûs ſurpris encore du courage de ces deux Belles, que de leur apparition: Ils leur demandèrent Quî elles étaient? Hortenſe repondit: —Quand vous meriterez de le ſavoir, je vous le dirai-. Cette reponſe imposait: mais comme les deux Jeunes-gens étaient nombreusement accompagnés, tant par leurs Amis, que de leurs Gens, il ſe trouva un des Premiers qui avait vu Hortenſe au ſpectacle, où il l'avait prise pour une *Entretenue*, à cause de ſon effronterie. Le Comte *De-Lilas* communiqua cette

idée, qui changea l'étonnement en une autre passion. Hortense fut trouvée piquante ; Henriette très-aimable : on imagina, qu'il serait plaisant de les emmener toutes-deux, & de reduire la fière Pallas, en la tenant enfermée. Cette idée fermenta en un instant dans de Jeunes têtes : Les ordres furent donnés par un signe, & les deux Belles furent portées dans deux chaises separées : L'effronterie d'Hortense ne lui servit de rien : les cris de sa Famille, qui s'avança, ne furent pas écoutés ; on prit les deux Jeunes-hommes pour des Galans, & on regarda la compagnie, comme une partie-carrée.

La fureur d'Hortense la porta aux plûs grands excès, lorsqu'elle fut arrivée dans la maison : l'effet de cette conduite, fut qu'on s'entêta davantage à la soumettre : Car Henriette fut traitée avec les plûs grands menagemens. Ce fut elle qui fut écoutée, qui se fit connaître, ainsi que sa Cousine. On ne pouvait concevoir, d'après les preuves qu'elle donna, comment une Jeune-personne élevée chés ses Parens, était capable de la hardiesse qu'elle avait montrée : on eut d'elle une opinion desavantageuse : On la fit venir dans la pièce où était son Amie : là, on lui tint ce discours : —Mademoiselle, vous

êtes très-coupable ! Vous l'êtes des outrages que vous avez reçus, parce-qu'on n'a pu ſe perſuader, à votre hardieſſe exceſſive, à l'abſence de la timidité neceſſaire à votre ſexe, que vous meritaſſiez des égards : Ceux qui vous ont manqué, ſont au deseſpoir de vous avoir rencontrée : ils ne vous doivent point d'excuses : ce n'eſt pas l'Honnête-fille de M. Hamelet, qu'ils ont inſultée, mais l'Effrontée, dont elle a le caractère. Vous êtes connue depuis longtemps, & telle a été votre conduite, que tout le monde vous a prise pour une Jeuneperſonne peu-honnête : Obſervez-vous davantage, à l'avenir, ſi vous ne voulez paſſer bientôt pour une de ces odieuses Harpies, qu'on regarde avec raison comme des Monſtres ; puiſqu'elles n'ont de leur ſexe que les defauts, ſans aucune des vertus qui le rendent aimable-. Hortenſe écouta cette remontrance, d'un air outré : —Il vous ſiéd-bien (ſ'écria-t-elle) de faire des remontrances à une Femme que vous avez outragée ! Je vous declare que je me vengerai moi-même ; je n'ai besoin de Perſonne pour cela ! jamais je ne vivrai couverte d'opprobre, que l'Auteur n'en ſoit puni ! Peu m'importe quî vous ſoyiez-! . . . On la fit ſortir, à ces mots ; on renvoya Hen-

riette chés ses Parens, & Hortense fut mise dans un Monastère, où elle est encore detenue. On ne saurait exprimer à quelles fureurs elle s'y est portée, tant qu'elle a cru pouvoir effrayer: Il a falu la separer de tout le monde: Son caractère, audessus de toute crainte, paraissait lui faire bannir aussi toute pudeur. De fortes raisons étaient necessaires, pour continuer à la detenir: elle en a fourni, par son audace extraordinaire, effrayante, par ses menaces forcenées. On a fait un Memoire de toute sa conduite, depuis son enfance: Elle est regardée comme une Femme dangereuse & d'un mauvais exemple; comme une Fille capable de deshonorer notre Nation, aux yeux des Etrangers: Telles sont les raisons qui la font detenir dans un Couvent. Elles ne sont pas les seules: l'excès de son audace fait voir qu'elle est audessus de toute crainte, & qu'elle aurait pu se rendre coupable d'un crime, qui est le comble de l'égarement dans les Femmes.

Un Homme de merite, à quî l'on parlait d'Hortense, observa que toutes ces Guerrières si vantées, sont du même caractère, & que c'est le comble du ridicule & de la demence, que de les louer; qu'on devrait honnir l'Auteur dramatique assés depourvu de sens, pour introduire dans ses

Pièces des Filles casquées, qui ont sauvé la vie à un General, &c. Que le seul cas où une Femme vaillante soit excusable, c'est lorsqu'elle sauve son Fils, sa Patrie ou son Mari ; encore, dans ces deux derniers cas, doit-elle être toujours femme ; c'est dans le premier seulement, que la Nature a permis qu'elle fût une Lionne. Je pense de la même manière.

Henriette profita des remontrances faites à son Amie, & conçut, par le traitement qu'on fesait éprouver à Hortense, combien l'effronterie est un vice odieux dans le sexe de la douceur & de la timidité. Elle ne devint pas timide, parce-que son caractère s'y opposait ; mais elle s'imposa une retenue sevère, qui lui en tint lieu. L'affaire d'Hortense est restée secrette, par beaucoup de raisons : Henriette n'eut point à en rougir : mais elle ne trouva cependant à se marier, qu'après avoir reçu de nouvelles instructions, par la connaissance qu'elle fit de deux nouvelles Amies, qui remplacèrent Hortense, & dont je vais vous faire l'histoire, avant de terminer celle de mes deux premières Heroïnes.

☞ Dire qu'une Femme est hardie, c'est annoncer qu'elle n'est pas femme : Dire qu'elle est effrontée, c'est annoncer un Monstre avec tous les vices.

IX Caractère.

La Fille-Hautaine.

Une Fille Hautaine n'est pas aimable; mais elle n'est pas odieuse, de la même manière qu'une Effrontée, & elle est plûs decente qu'une Hardie, quoiqu'elle tienne un-peu de ces deux caractères:

Hero-D'Hauteroche était d'une Famille ancienne du Poitou, & se flatait de descendre des anciens Comtes, par les Femmes. Mais comme elle n'était pas riche, sa hauteur la rendait souvent ridicule, & quoique jolie, elle ne fut pas recherchée en mariage. Elle avait vingt-six ans, lorsqu'elle fit à Paris, où elle était venue chés des Parens éloignés, la connaissance d'Henriette. Madem. Hauteroche avait entendu parler confusement de l'avanture d'Hortense, qu'elle approuvait beaucoup; elle rechercha Henriette, pour en savoir les particularités.

A leur première entrevue, chés M. le Vicomte *De-Stable*, le Parent de Hero,

il ſe trouva un jeune Officier fort riche, recemment arrivé d'Amerique. Le Marin parut obſerver avec beaucoup d'attention les deux aimables Perſonnes: Henriette était plûs jeune, plûs mignone ; elle fit dabord impreſſion, & crut obtenir la preference: mais aubout d'un quart-d'heure, le Comte *De-Guébeau* la trouva trop decidée; Madem. Hauteroche le fixa ; il ſ'occupa d'elle abſolument, & lui montra les attentions les plûs flateuses. La Hautaine en fut comblée, ſans le temoigner ; car elle avait beaucoup ſouffert de la preference qu'Henriette avait eue dabord. Après le dîner, comme on ne jouait pas dans cette maison, on ſe mit en cercle devant le feu, & l'on causa. Le Comte, qui n'était pas Homme à ſ'en rapporter abſolument à l'exterieur, voulut connaître le caractère des deux Belles qui l'avaient intereſſé : C'eſt à quoi il ſ'appliqua pendant la converſation, qu'il mit ſur le mariage, ſur la façon dont le Mari & la Femme devaient ſ'y conduire : C'était, non ſa manière de voir, qu'il voulait exposer, mais celle des Jeunesperſonnes qu'il voulait avoir.

Henriette eut occasion de ſ'expliquer la première: elle était un-peu corrigée par la cataſtrophe de ſon Amie Hortenſe; mais

elle avait conſervé le fond de ſon caractère. —Puiſque Monſieur desire de ſavoir mon ſentiment, le voici : Les deux Epoux ſont égaux : Il devrait être d'usage que les Filles demandaſſent en mariage, comme les Hommes, l'Amant qui leur convient. Je voudrais que tout fût arrangé de façon qu'il n'y eût ni Maître, ni Maîtreſſe, & que tout ſe fît d'un bon accord : Je voudrais que tout le Domeſtique, bien perſuadé de cette harmonie, executât avec reſpect les ordres donnés, n'importe par quî des deux, & que jamais ils ne puſſent être revoqués, ni contredits : Il faut que la Femme ait une entière liberté dans ſa conduite ; c'eſt le moyen de la rendre honnête par goût : Lorſque notre honneur depend de nous, c'eſt notre bien, & nous le defendons de tout notre courage : lorſqu'il depend d'un Mari, c'eſt le bien d'un Etranger, & nous le prodiguons, ou le defendons mal. Je ſerais charmée, qu'on établît l'usage qu'à la guerre, une Femme accompagnerait ſon Mari, veillerait ſur ſes jours, le defendrait, preserverait ſes mœurs ; Toutes les Femmes d'Officier, reünies, formeraient une ſocieté convenable dans le camp : lorſqu'on ſerait en garniſon, ces Femmes preſerveraient du

desordre

desordre les Femmes de la Ville, que les Officiers sont obligés de seduire. J'aimerais la chasse, & tous les plaisirs où l'on prend beaucoup d'exercice : je voudrais qu'on donnât aux Femmes les connaissances & les escrimes des Hommes ; cela fortifierait les deux sexes. (Elle tenait d'Hortense une partie de cette doctrine heroïque).

Le Comte l'interrompit, pour lui demander, —Mademoiselle, Je vois bien tout ce que vous feriez, comme Amazone ; mais quand seriez-vous Epouse-? Henriette fut un-peu deconcertée.

—Vous me faites pitié ! lui dit Madem. Hero : M. le Comte a raison : tout cela n'est que de la folie, de l'enfantillage : Une Femme doit être femme ; le rôle est assés beau, pour l'aimer-. Ici le Comte satisfait, se tourna du côté de Madem. D'Hauteroche, bien persuadé qu'il alait entendre sortir de sa belle bouche les maximes les plûs saines, sur les devoirs des Epouses.

—La Femme est l'Etre le plûs noble qui soit dans la nature ; c'est le plûs precieux, le plûs utile, le plûs beau, le plûs respectable : Elle est mère de l'Homme ; & l'Homme par-consequent lui est soumis, & doit la respecter : C'est par elle

que l'Homme revit dans ſes Enfans, & à ce titre, le Mari doit à l'Epouse la plûs haute conſideration. C'eſt d'elle que depend ſon bonheur, ſon honneur, ſa gloire, la prolongation de ſon exiſtance: La Femme eſt pour lui une Divinité; c'eſt à lui de la rendre bienfesante, par un culte qui lui convienne. Depuis que j'exiſte, je n'ai pas encore trouvé un Homme qui ſentît, qui connût ſeulement ces belles & grandes verités: Je n'ai vu que des Brutes, M. le Comte excepté, dignes de tout mon mepris; des Automates, qui n'ont aucune idée ſaine. Lorſqu'un Homme prend une Femme, il la choisit, & cela doit être; puiſqu'il doit vivre pour elle, la ſervir, l'adorer, la rendre heureuse enfin. Ce ſerait une tyrannie inſupportable, que de faire prendre à un Mari une Epouse qu'il ne pourrait aimer; ſon ſort deviendrait alors pire que celui des Eſclaves-noirs de l'Amerique. Si jamais il m'arrivait d'agreer les vœux d'un Homme, je ne le tromperais pas; je lui exposerais mes pretentions; je lui montrerais que je ſuis parfaitement inſtruite des prerogatives que mon ſexe tient de la nature & de la civilisation. Mais je lui laiſſerais envisager, combien je ſerais diſposée à être indul-

gente, ſ'il parvenait à gâgner mon cœur. Voici la règle que j'établirais dans ma maison, pour la conduite habituelle.

J'aurais, comme la decence le demande, un appartement, qui ſerait un asile inabordable & ſacré : je ſerais ſouveraine dans toute la maison, même dans l'appartement de Monſieur : je fixerais les jours & les heures, où Monſieur pourrait penetrer juſqu'à moi : Ce n'eſt que par la retenue, la rareté, la non-communication, qu'une Femme peut conſerver ce precieux & cette veneration neceſſaires à ſon bonheur & à celui de ſon Mari. Elle doit être maîtreſſe abſolue de l'éducation des Enfans : Elle en eſt la mère : elle les a portés dans ſon ſein, nourris de ſon lait ; ce ſont d'Autres elle-même, qui n'ont pas une goutte de ſang dans les veines, un atome de la chair qui les compose, qu'ils ne tiennent d'elle. Les droits des Mères ſont infiniment plûs ſacrés que ceux des Pères : Ceux-ci n'ont ſongé qu'à eux-mêmes, à une volupté momentanée ; la Mère a ſouffert ; elle a donné la ſubſtance, elle a prodigué les ſoins les plûs tendres, les plûs fatiguans ; y a-t-il de la comparaison ? Toute Jeuneperſonne, qui, en ſe mariant, ne prevoit pas d'être reine, doit reſter fille, & refuser

à des Hommes indignes d'elle, sa personne, ses charmes, & le bonheur qu'ils doivent procurer-.

Hero se tut, se rengorgea, jeta autour d'elle un regard satisfait. Pour le Comte, il était encore étourdi de ce qu'il venait d'entendre. Il prit enfin la parole : —Mademoiselle, dit-il à Hero, il y a quelques verités dans les sophismes que vous venez de debiter ; mais ces verités le sont en elles-mêmes ; car dans votre manière de voir, ce sont des absurdités-. Madem. D'Hauteroche fit un mouvement sur sa chaise : —Je vous croyais aumoins poli ! Monsieur ! (dit-elle au Comte). —Je le suis, Mademoiselle ; mais je ne saurais être faux. Comment est-il possible, qu'une tête bien organisée conçoive des idées aussi folles, que celles que vous venez d'exposer ! —Monsieur ! vous sortez des bornes ! —Il est vrai, Mademoiselle : mais vous en êtes sortie avant moi : car en-verité, il n'est pas possible de pousser aussi loin l'extravagance, que vous venez de le faire ! —Monsieur ! vous êtes un extravagant vous-même, & je vous ferai voir... —Il est vrai que je suis sans interêt à vous faire changer de sentiment : Les Hommes sages, qui cherchent une Epouse sensée, doivent fuir

les Filles comme vous. —Vos expreſſions, mon petit Monſieur, ne ſont pas tolerables! —Vous les tolererez pourtant, ſ'il vous plaît, Mademoiselle-. Le Maître & la Maîtreſſe de la maison ſ'employèrent alors, pour adoucir l'humeur, portée trop loin. Interieurement Hero était fâchée d'avoir manqué ſon effet ſur le Comte, dont elle avait entendu dire beaucoup de bien. On ſe calma. Hero, pour excuser ſa vivacité, parla de ſa naiſſance, de l'élevation de ſes ſentimens, de la manière dont ſa Mère l'avait élevée; elle fit même ſa genealogie. Le Comte, de ſon côté, recapitula tout ce qu'elle avait dit, & loua ce qu'il pouvait louer: Il aſſura Madem. D'Hauteroche, qu'il ſerait à-propos que les Hommes penſaſſent ce qu'elle avait mis dans la bouche des Femmes, & que Celles-ci euſſent une idée toute-opposée. —J'arrive d'Amerique (ajouta-t-il); il y a quinze ans que j'avais quitté la France; j'en comptais aumoins ſeize à dix-ſept à mon depart. A mon arrivée dans cette Capitale, je n'y connaiſſais plus perſonne: J'y ai cependant des Parens éloignés, entr'autres, une Cousine, plûs jeune que moi de quelques années, qui promettait d'être trèsjolie: mais elle doit être mariée à-present.

—Comment ſe nommait-elle? (demanda Mad. De-Stable). —Madem. *D'Hauterive*. —Je la connais! Oui, elle eſt mariée à un M. *De-l'Hermitage*, qui eſt fort riche. —Eſt-il de condition? —C'eſt un Homme de fortune, dont le Père ou le Grandpère fut ennobli: Je crois qu'il demeure aux environs du quartier *Saint-Honoré*, mais j'ignore le nom de la rue: M. De-Stable vous le dira dès demain, ſi vous le voulez; il ſ'en informera. —C'eſt un ſot mariage, que celui qui fait deſcendre une Fille du rang de ſes Ancêtres! (dit Hero): j'aimerais mieux reſter fille toute ma vie. —Mad. D'Hauterive a un très-honnête Mari, & elle eſt parfaitement heureuse! (repondit Mad. De-Stable). —Hô! pour moi (dit Henriette), cela me ferait égal, pourvu que ce fût un galant Homme. —C'eſt dommage, Mademoiselle, dit le Comte, qu'avec ces ſentimens, vous en ayiez d'autres, qui ne me conviennent pas! car je ſuis ſincère. —Eſt-ce que vous n'êtes pas gentilhomme? —Supposez que je ne ſois qu'un Homme enrichi aux *Antilles*. —Vous n'en ſeriez pas moins aimable. —Mademoiselle n'y penſe pas! (ſ'écria Hero): on voit bien que Monſieur eſt d'une naiſſance diſtinguée! l'on ne ſaurait ſ'y tromper. Mais, ſi, par impoſſi-

bilité, il n'était qu'un Parvenu, je m'applaudirais, d'avoir montré des ſentimens qui lui deplaisent. —Hé-bien, Mademoiselle, applaudiſſez-vous; car je ſuis roturier! Et, ce qui eſt pis encore, j'ai eu des Gens-de-lettres dans ma Famille. —Hâ-Dieu! hé! comment, Monſieur, osez-vous... —Mademoiselle voudrait-elle me permettre de lui faire ma genealogie, comme elle m'a fait la ſienne. —Eſt-ce que des Gens ignobles ont une genealogie? on ne conſerve que les choses qui meritent de l'être: Qu'importe à un Homme obſcur, d'être né de tel & tel Inconnu. Lorſqu'on n'a rien qui diſtingue de la foule, on doit y reſter confondu. —Mais, Mademoiselle, vous n'avez jamais entendu que de nobles genealogies; la mienne aura du-moins le merite de la nouveauté. —Il eſt vrai que les noms d'une ſuite de *Jacques* ou de *Claudes*, doivent offrir des choses intereſſantes! —Mondieu peut-être! (dit Henriette): Voyons, voyons, Monſieur, quels drôles de noms avaient vos Ancêtres? —Le premier auquel je veux remonter, était un Soldat, qui fut élu empereur des Romains, à l'âge de ſoixante-ſept ans, l'an 193 de notre ère, & 946 de Rome. —Un Empereur des Romains (ſ'écria Hero). —Oui,

Mademoiselle. Je vais, si vous le permettez, vous lire ma genealogie, telle qu'elle a été écrite par mon Grandpère, bon roturier, quoique je porte le titre de Comte.

La Genealogie.

Grands, qui vous enorgueillissez de votre rang, de votre naissance, du sang qui coule dans vos veines, lisez la genealogie d'un pauvre Diable, que vous regardez avec cette morgue insolente, que le Noble montre toujours au Roturier!

On l'a soigneusement conservée dans sa Famille; & ç'y fut toujours une loi, que chaque Descendant écrivît son nom sur un antique rouleau de velin, renfermé dans un étui de bois de noyer.

Mon Grandpère se nommait *Pierre-Pertinax*, & descendait de l'Empereur *Pertinax*, successeur de *Commode*, & auquel succeda *Didius-Julianus*, élu empereur, parce-qu'il se trouvait assés riche, pour payer l'enchère à laquelle les Soldats avaient mis le souverain Pouvoir.

On lit dans le rouleau genealogique, que l'Empereur *Pertinax* avait un Fils, nommé *Helvius-Pertinax*, dont *Caracalla* ordonna la mort, uniquement parce-

qu'il était fils d'un Empereur. Mais Un des Affranchis d'Helvius, surnommé du nom de son Maître, s'offrit genereusement aux Assassins, qu'il trompa, & mourut pour son Patron; trait precieux, dont l'Histoire du temps avait sans-doute fait mention, mais qui n'est parvenu jusqu'à nous, que par la genealogie de *Pierre Pertinax*.

Echappé à la mort, Helvius-Pertinax se sauva dans les Appennins, où il vecut dans l'obscurité.

Un-jour, qu'il se promenait dans les detours de sa retraite sauvage, il aperçut une Jeune-esclave, qui chassait devant elle quelques Chèvres, & les fesait entrer dans une caverne. Il la suivit, sans en être aperçu, & penetra sur ses pas, jusqu'au fond de l'antre. Mais, quelle fut sa surprise, lorsqu'il entendit une autre Femme parler à l'Esclave, & qu'il reconnut la voix de *Didia-Juliana*, fille du Successeur de son Père, proscrite comme lui, & que toute la Ville de Rome croyait massacrée! Il se decouvrit avec precaution, de-peur de l'effrayer, & les deux illustres Infortunés, charmés de se retrouver, entrevirent qu'ils pouvaient adoucir mutuellement leur sort.

Helvius avait une cabane plûs commode que l'antre: il y conduisit *Didia*, lui donna

des habits convenables; car ceux qu'elle portait étaient en lambeaux, & l'épousa.

Leurs noms sont à la tête de la Genealogie, de la manière suivante:

Nous, *Helvius-Pertinax* & *Didia-Juliana*, fils & fille d'Empereurs, nous
estant unis par mariage, avec l'as & la ba-
lance, avons inscript nos noms sur ce velin,
pour servir de commencement à une nou-
velle Famille patricienne: Nostre Ascen-
dance est assés connue dans tout l'Uni-
vers; il est inutile de la rappeler: mais
nostre Descendance devant estre cachée,
nous voulons que nos Enfans, pour l'ex-
citer à la vertu, sçachent qu'ils proviennent
des Maistres d'un Peuple, roi du monde:
nous escrivons ici nos noms; & nous
ordonnons, par notre auctorité saincte &
paternelle, à chaqu'un de nos Descen-
dans, d'escrire les leurs à la suite, tant que
le nom Romain sera cognu dans le monde.
Ainsi, nous commençons à escrire, de
nostre main:

Helvius-Pertinax, engendra, de Didia-Juliana, Cæsario-H.-Pertinax,
qui passa dans les Gaules, & fut errant:

Lequel engendra, de Lucia-Vera, exilée, Octavius-H.-Pertinax,
qui acheta quelques terres:

Lequel engendra Claudius-H.-Pertinax,
qui fut Laboureur:

Lequel engendra Titus-H.-Pertinax, qui fut depouillé de ſes terres, par un Proconſul, auquel il avait resiſté :

Lequel engendra Maximus-H.-Pertinax, qui fut Porcher :

Lequel engendra Auguſtulus-H.-Pertinax, qui fut Berger.

Lequel engendra Julianus-H.-Pertinax, qui fut comme ſon Père :

Lequel engendra Conſtans-H.-Pertinax, qui fut comme ſon Père :

Lequel engendra Carus-H.-Pertinax, qui fut Muletier :

Lequel engendra Tacitus-H.-Pertinax, qui fut comme ſon Père :

Lequel engendra Decius-H.-Pertinax, qui fut Maquignon :

Lequel engendra Honorius-H.-Pertinax, dont le Roi Chilperic I.er convoita la Femme :

Honorius & Chilperic engendrèrent Olibrius (*) Pertinax, qui fut écuyer du Roi Clovis.

Lequel engendra Meroveus - Pertinax ; qui fut *Cuſtos-Venatorum*, ou Grand-garde des chaſſes :

Lequel engendra Charibertus-Pertinax, qui fut Comte d'Aucerre :

(*) Ici ceſſe le prenom romain *Helvius.*

Lequel engendra Chlodoveus-Pertinax, qui se fit tondre, lui, sa Femme & ses Enfans, fesser & cloîtrer, par les mains de Saint Benigne, de Dijon, dont il se declara serf, lui & toute sa posterité, pour le salut de son âme, & de tous les Siens :

Chlodoveus-Pertinax, échappé à la *tondure*, s'enfuit, avec le rouleau genealogique, pour tout heritage, & se maria dans la ville des *Bituriges*, c'est-à-dire, Bourges, assez singulièrement : Il passait dans la place-publique, très-mal-vêtu, comme on poursuivait un Meurtrier, qui venait de s'échapper du gibet, à l'aide de sa Famille, qui était puissante & nombreuse : On le prit pour le Coupable : Les Parens de Celui-ci, pour sauver leur Consanguin, jurèrent devant le Juge, que c'était bien l'Homme qu'on lui presentait, qui était *Yvo-Teutobocus*, leur cousin : Le Juge n'en était pourtant pas trop sûr : mais comme c'était un Inconnu, sans protection, il resolut de le laisser pendre, pour faire exemple, & pour que les preparatifs d'un aussi beau spectacle ne fussent pas perdus ; ce qui eût mortifié les Bourgeois : Il alait donc être accroché, lorsqu'une Fille-publique,

touchée de sa bonne-mine, quoique sous des hâillons, & surtout de sa jeunesse, usa en faveur du Patient, du privilége que les Prostituées avaient alors à Bourges, de sauver un Homme de l'échaffaud, en offrant de l'épouser sur-le-champ, à condition de mener une vie honnête : Ce qui fut agreé des Berruchons, qui penserent que ce mariage les amuserait presqu'autant qu'une execution, & qu'ainsi, leur curiosité n'y perdrait rien : Il n'y eut que les Devotes & les Confrèries, qui, ayant deja quêté pour ensevelir le Mort, & lui faire dire des messes, auraient bien desiré ne rien changer à leurs sages dispositions :

De ce mariage issit Chlotarius-Pertinax, qui fut Galopin toute sa vie.

Lequel engendra Dagobertus-Pertinax, qui fut Marmiton, puis Maître-d'hôtel chés un Comte de Poitiers !

Lequel engendra Eginhardus-I-Pertinax, qui fut favori d'Emma, fille de Charlemagne : de laquelle

Il engendra le bâtard Carlomannus-Pertin. qui prit (dit-on), de grandes privautés avec Judith, seconde femme de Louis-le-debonnaire.

Lequel engendra Eginhardus-II-Pertinax, qui fit une chronologie de nos Rois,

Lequel engendra Alcuinus - Pertinax ; qui fut Poète, puis Evêque de Reims :
Lequel avait engendré Theodorus-Pertin., qui fut imbecile, & cependant écrivit les *Anecdotes du Règne de Charles-le-ſimple*, avant qu'il eût regné :
Lequel engendra Ricardus - Pertinax, qui fut fou, & fit un livre de ſes faits & geſtes, intitulé, *Les mille & une Folies.*
Lequel engendra Gontramnus-Pertinax, qui fut Ramoneur de cheminée :
Lequel engendra Rodericus - Pertinax, qui fesait pour les Hommes, ce qu'Hercule fit pour les chevaux d'Augias :
Lequel engendra Gondemarus-Pertinax, qui fut Bourreau de Paris :
Lequel engendra Ordonius - Pertinax ; qui fut comme ſon Père.
Lequel engendra Ramirus - Pertinax ; qui fut comme ſon Pere :
Lequel engendra Froïla - Pertinax, qui fut comme ſon Père :
Lequel engendra Gregorius - Pertinax ; qui étant trop jeune, fut ſupplanté par le Mari de ſa Sœur, & ſe fit Boucher :
Lequel engendra Garſias - Pertinax, qui fut Marchand-de-Bœufs :
Lequel engendra Convallus - Pertinax, qui fut Vivandier de l'Armée & de la la Cour, ſous le règne du Roi Henri I ;

Lequel engendra Remundus-Pertinax, qui fut Capitaine d'Infanterie :

Lequel engendra Indulphus-Pertinax, qui fut Colonel de Cavalerie, & brigand, comme c'était alors l'usage :

Lequel engendra Edwinus - Pertinax, qui fut General d'armée :

Lequel engendra Edgarus - Pertinax; qui fut Comte de Mets :

Lequel engendra Aroldus - Pertinax, qui fut maſſacré à Tongres, dans une émeute :

Lequel engendra Calenus - Pertinax, que la Comteſſe ſa mère ſauva du maſſacre, deguisée en mendiante :

Lequel engendra Diffus - Pertinax, d'une Gourgandide qu'il épousa, après la mort de la Comteſſe ſa Mère; qui fut vagabond :

Diffus engendra Uraca - Pertinax, de la Fille du Chef d'une Troupe de Bohemiens; qui fut un vaurien :

Uraca engendra Grimus - Pertinax, qui fut comme ſon Père & ſon Ayeul :

Lequel engendra Edmundus-Pertinax, qui naquit en priſon, huit jours après que ſon Père eût été pendu, & trois ſemaines avant qu'on pendît ſa Mère :

Lequel engendra Hugo - Pertinax, qui fut Gâgnepetit :

Lequel engendra Guido-Pertinax ; qui fut Garſon-de-magazin d'un Marchand-de-drap :

Lequel engendra Baldwinus-Pertinax, de la Fille du Marchand qui ſ'enmouracha de lui, parce-qu'il était beau-garſon, qui fit très-bien ſes affaires, par l'aunage en zigzag :

Lequel engendra Foulques-Pertinax, qui negocia en Guinée, & qui en rapporta la *Syphillis*, à Dieppe, ſa Patrie :

Lequel avait engendré Marcel-Pertinax, Prevôt-des-Marchands à Paris, qui fut maſſacré, ſous Charles V :

Lequel avait engendré Baltazard-Pertinax, qui reſta orfelin, ſous la tutelle de ſon Oncle, Conſeiller au Parlement :

Lequel engendra Jean-Pierre-Pertinax, qui fut Conſeiller d'Etat :

Lequel engendra Hierome-Pertinax, qui ſ'attacha au premier Prince de Condé, & fut banni par les Guiſes :

Lequel engendra Alexand.-Cesar-Pertinax, qui ſe fit Huguenot, & perdit la charge de ſon Grand-oncle :

Lequel engendra Abraham-Isaac-Pertinax, qui fut maſſacré à la Saint-Barthelemi au faubourg Saint-Germain :

Lequel avait engendré Daniel-Habacuc-Pertinax, qui fut Maître-d'école à Aucerre, & perdit ſa place :

Lequel engendra Charles-David-Pertinax, qui fut à Noyèrs, comme ſon Père à Aucerre, & perdit ſa place, qui ne lui rapportait rien :

Lequel engendra Benigne-Machabée-Pertinax, qui ſe fit Commiſſaire de vins, gâgna du bien, acheta le territoire de Villiers-la-Grange, & y fit bâtir des maisons :

Lequel engendra Éſdras-Nehemie-Pertinax, dit l'*Homme-juſte*, qui vecut paiſiblement dans ſon bien :

Lequel engendra Uri-Eleazar-Pertinax, ſurnommé *Tintamarre*, qui abandonna la terre de Villiers-la-Grange, & ſ'enfuit, depeur d'être pendu, parcequ'il était Miniſtre :

Lequel engendra Elie-Elisée-Pertinax, ſurnommé le *Dolent*, qui ſe convertit, à la ſollicitation des Dragonades :

Lequel engendra Pierre-Pertinax, dit le *Fier*, d'Anne De-Courtenai-la-Loge (*) :

Pierre engendra Edme-Pertinax, dit l'*Honnête-homme*, de Marguerite-Simon-de-Cœur-de-roi :

(*) Cette Branche eſt bâtarde, & deſcend de Maribert-Courtenai, fils-naturel d'un Courtenai, Comte d'Aucerre, & Grandpère de l'Empereur de Conſtantinople Courtenai.

Edme engendra *Nicolas-Edme* Pertinax, qui fut Poète, & qui doit, ſuivant ſon horoſcope, mourir de faim, le 4 decembre, un ſamedi au ſoir.

Ainſi perira le dernier des Deſcendans d'un Empereur, de pluſieurs Rois & de pluſieurs Princeſſes des premières maisons de l'Univers.

Il eſt vrai qu'il y a eu dans ſa Famille bien des Perſonnages, dont les emplois ne furent pas relevés; quelques-uns, qui exercèrent des profeſſions infâmes; Un ou Deux qui furent pendus: mais cela eſt bien compenſé par la ſource originelle; par les illuſtrations ſuivantes, telles que celles de deux Comtes, d'un General-d'armée: par celle des alliances, qui juſqu'à l'antepenultième, tiennent à des Maisons-royales. Je doute fort que parmi les plûs Grands-ſeigneurs, ſ'ils nous fourniſſaient leur genealogie depuis *Pertinax*, ou ſeulement Charlemagne, il ſ'en trouvât Un ou Deux, qui puſſent ne pas compter dans leur noble Famille, des Scelerats, des Brigands-militaires, des Pendus, des Maſſolés, des Brûlés, des Noyés avec le ſac, le chat & les vipères, &c. Que de Malheureux, aujourdhui languiſſans dans la honte & la misère, dont les Ancêtres ont porté le ſceptre! Combien, parmi les Paysans,

ſerfs autrefois, vaſſaux aujourdhui de riches Abbayes, ne ſ'en trouve-t-il pas, qui ſont les fils des Seigneurs Francs, leſquels ſe tondirent, & ſe donnèrent pour eſclaves, eux & leurs Familles, aux Moines, qui leur perſuadaient que le monde finirait à l'an 1000, & que c'était un moyen ſûr de gâgner le Ciel, pour eux & pour leur poſterité!

Vous vous glorifiez de votre ſang, Nobles d'un jour! de votre naiſſance! Tous les Hommes ſont d'un ſang égal; l'éducation ſeule met de la difference dans les diſpositions: Croyez-en un Roturier, ô Nobles! laiſſez-là vos Ancêtres, & fondez votre valeur ſur votre propre merite. Ecoutez le conte que voici:

» Un Seigneur allemand avait été mechant dans ſa jeuneſſe; mais les voyages, une excellente éducation, & le plûs Honnête-homme du monde pour Gouverneur, lui firent ſurmonter ſes mauvais panchans; il ſe trouva corrigé, à l'âge de trente-ſix ans. Ce Prince épousa une Jeune-perſonne, dont la fisionomie annonçait beaucoup de douceur: mais ils ne furent pas plutôt mariés, qu'il ſ'aperçut que c'était la mechanceté perſonifiée. Il en fut au deſeſpoir, croyant que les mauvais panchans qu'il avait éprouvés, venaient d'une cer-

taine âcreté de ſang & d'humeurs, occaſionnée depuis longtemps dans les Familles ſouveraines, par l'adulation des Cours, & par l'ambition demeſurée qui avait devoré ſes Ancêtres : il ſ'était promis qu'une Epouse d'un caractère liant adoucirait celui de ſes Enfans. Se trouvant loin de compte, il resolut d'employer d'autres moyens pour corriger ſa Poſterité. Dès qu'il eut un Fils, il le fit ôter de ſous les yeux de ſa Mère, lui donna une Nourrice aimable, choisie vertueuse, & du plûs excellent naturel. Il ne ſ'en tint pas-là : quand il ſ'agit de retirer l'Enfant, il voulut que le Fils de la Nourrice paſſât pour le ſien ; & reciproquement le ſien pour le Fils de la bonne Nourrice. Il expliqua ſes vues à Celleci, ſ'aſſura de ſa diſcretion, & donna enſuite à ſon Fils un Gouverneur, qui ſe deguisa en Paysan.

» Les deux Enfans furent élevés, l'Un à la Cour du Souverain, avec tous les honneurs ; l'Autre à la campagne, dans la modeſtie, obligé de vaincre toutes ſes paſſions, d'être honnête, doux, prevenant, à l'égard de ſes Pareils.

Tout ala dabord aſſés bien, c'eſt-à-dire, tant que les grandes paſſions n'excitèrent pas l'orage terrible qui renverſe

toutes les digues. Le Fils de la Nourrice, élevé à la Cour, comme Fils du Prince, avait l'air noble ; il devint poli, affable, avec dignité. Le Prince l'obſervait ſoigneusement : il ne tarda pas à ſ'apercevoir, quand ce Jeune-homme fut entre quinze & ſeize ans, que le vice inherent à l'éducation des Grands-ſeigneurs, gâtait ſon bon-naturel : que les alimens chauds & ſucculens mettaient le feu dans ſon ſang, & que le vice y entrait de toutes parts. Il eut du ſcrupule de ſacrifier ainſi le Fils d'une bonne Femme, à l'utilité du ſien. De l'autre côté, le jeune Prince, élevé à la campagne, comme Paysan, n'ayant que des exemples de bonté, de modeſtie, de patience ; une nourriture ſimple ; ne recevant de Perſonne l'inſinuation dangereuse, qu'il était audeſſus des autres Hommes, paraiſſait chaque jour perdre de ſa hauteur naturelle, & acquerir le plus excellent caractère. Son Père fut enchanté du moyen qu'il avait trouvé : il n'y avait que le ſort du Jeune-paysan, qui l'inquietât. La Princeſſe ſ'en était emparée, depuis le moment qu'il commençait à entrer dans le monde, & il n'y avait pas de travers & de ridicules, qu'elle ne lui fît prendre. Cependant, le Prince-père ſ'en conſolait, en ſe propo-

sant de donner, dans son pretendu Fils, un exemple à tous les Fats, le jour où il le detromperait ; ce qu'il devait faire avec un éclat & une solemnité capables de produire la plûs forte impression.

» Ce jour arrivé, le Prince manda son veritable Fils, la Nourrice, deux Gentilshommes respectables, anciens Officiers, qui s'étaient distingués au service de l'Empire, temoins de l'échange des Enfans, dont on avait dressé un acte, & six autres Temoins d'un ordre inferieur. Il fit aussi assembler tous les Seigneurs de ses Etats, & forma ainsi une Cour complette. Quand tout fut prêt, il avertit la Princesse, en la priant d'amener son pretendu Fils. Elle entra en le tenant par la main, dans la salle d'assemblée, par une porte, tandis que la Nourrice, le veritable Prince, son Gouverneur, les deux Gentilshommes, & tous les Temoins entraient par l'autre.

» —Messieurs, dit le Prince, je vous ai fait assembler pour l'affaire la plûs importante ; celle de me designer un Successeur qui vous soit agreable, & que ses vertus rendent digne de vous gouverner. Voila deux Sujets (montrant son Fils, sous l'habit de Paysan, & le Paysan sous l'habit de Prince) ; nous alons voir lequel des deux merite d'être mon Fils-.

En même-temps, il ſe mit à interroger le faux Prince, ſur ce qu'il avait appris; ſur les vertus qu'il avait pratiquées, & les bonnes actions qu'il pouvait avoir faites. Le chapitre des connaiſſances fut très-court: celui des vertus plûs court encore. La Princeſſe, temoin de ce que ſouffrait l'orgueil de ſon Fils pretendu, prit ſon parti avec beaucoup d'impatience, & ala juſqu'à dire, Qu'il ne convenait à Perſonne, pas même à un Père, de faire ſouffrir une pareille humiliation à un Prince, devant ceux qui devaient un-jour être ſes Sujets. —Doucement, ſ'il vous plaît, Madame! dit le Souverain; il n'en ſera pas ici à votre volonté, mais à la mienne-. Elle voulut ſe retirer: Son Mari lui ordonna de reſter. Contrainte d'obeir, elle ſuffoquait.

» Le Prince interrogea pourlors le Frère-de-lait du pretendu Prince. Son éducation avait été ſoignée, quoiqu'il eût été aſſujeti à tous les travaux champêtres. Il ſavait le latin, le grec; il était initié dans les profondeurs de la phyſique & de la philoſophie; les mathematiques dans toutes leurs parties lui étaient familières; il ſavait l'arithmetique, l'algèbre, la geometrie, l'aſtronomie: il connaiſſait juſqu'à la chimie: ſes vaſtes connaiſſances

étonnèrent l'Assemblée ! Son Père (le Prince), arrêta le cours des questions, par ces paroles :

—Tout cela est beaucoup : mais ce n'est pas le point essenciel : Un Prince ne doit avoir qu'une science, & laisser toutes les autres pour celle-la ; c'est la science de bien gouverner, fondée sur les bonnes-mœurs, & sur une droiture à toute épreuve : Voyons, Monsieur le Savant, si vous avez des mœurs-?

» On interrogea les Temoins de toutes les actions du pretendu Paysan. Chacun dit ce qu'il savait ; & ce fut un éloge presque complet, qui fesait crever de depit la Princesse & son pretendu Fils. On cita des actions heroïques d'humanité, de generosité, de grandeur-d'âme du faux Paysan.

Alors le Prince prit la parole, & dit gravement : —Messieurs, d'après le double examen qui vient d'être fait devant vous, je crois que Celui de ces deux Jeunes-hommes qui doit vous paraître le plûs digne d'être Prince, c'est le Paysan : je l'adopte pour Fils, & je veux que dès aujourdhui, Celui que, jusqu'à-present, on a regardé comme Prince, descende à sa place.

» —Vous avez bien jugé, Monseigneur, dirent alors les deux Gentilshommes & les six Temoins de l'échange ! car voici

reellement

reellement le Prince votre Fils, & celui qui a passé pour tel, est le Fils de la Nourrice-. Et ils en administrèrent les preuves à toute la Cour.

» —Vous êtes mon Fils, dit le Prince; je m'en felicite : mais je vous declare, que si vous aviez eu des inclinations monstrueuses, comme certains Fils de Souverains, & que *Donalde-Ænnher*, votre Frère-de-lait, eût été tel que je vous ai ai toujours desiré, il occupait à-jamais votre place, & vous la sienne. Alez recevoir les embrassemens de la Princesse votre mère, & songez à ne jamais prendre les vices qui vous auraient exclu du trône-(*).

» Après cette declaration, la Nourrice courut embrasser son veritable Fils, tandis que la Princesse indecise, ne savait à quoi s'en tenir, sur la manière d'agir avec le sien. Elle craignait d'être encore trompée : mais une marque secrette, qu'elle avait observée sur son Fils, lors de sa naissance, lui ayant été montrée par la Nour-

(*) Qu'on ne s'imagine pas que ce morceau ait été fait d'après *Fansan & Colas* : il est paraphé, de la main de M. De-Mairobert, mort il y a sept ans, un mois, neuf jours, ce 8 mai 1786: M. le Vicomte de-Toustain a vu le manuscrit, & j'en appelle à son temoignage.

rice, elle se livra toute-entière à sa tendresse maternelle. D'un autre côté, Donalde était confondu: Sa Mère l'exhortait à prendre courage, & à ne pas se montrer indigne du rang qu'il avait tenu, en se laissant trop abbatre: mais il ne put de si-tôt prendre sur lui-même.* Il quitta la Cour, où tout le monde, jusqu'aux Marmitons, le regardait avec une insultante curiosité, & il se retira dans son village, où le Souverain eut soin de lui, non-seulement en lui procurant une subsistance honnête, mais en lui fesant donner les instructions qui lui manquaient. Son Gouverneur eut ordre de le ramener à la Cour, lorsqu'il en serait digne.

» Il s'écoula deux années entières, avant que l'infortune (car c'en est une bien-grande, de descendre du rang de Fils du Souverain, heritier de ses Etats, à celui de Fils d'une Paysane)! avant que l'infortune & les sages leçons d'un Homme vertueux eussent reparé les ravages que la flaterie, & l'indulgence de la Princesse avaient faits sur l'âme du jeune Donalde. Mais enfin, aubout de ce terme, le Gouverneur crut qu'il pouvait le ramener à la Cour, & le soumettre à la rigueur de l'examen du Prince. Ce fut ce qui arriva dans une Assemblée pareille à la première.

» Il faut dire, que pendant ces deux années, le Souverain avait tout employé, pour conserver son veritable Fils dans les bonnes dispositions que la mediocrité lui avait procurées, & le preserver de la seduction de la grandeur : mais il ne fut pas aussi heureux dans ses soins, que l'avait été le Gouverneur du jeune Donalde, quoiqu'il fût secondé par le Sage qui avait élevé le Prince comme Paysan. Il s'en aperçut avec douleur. —Tel est donc, disait-il souvent à ses Confidens les plûs chers, le malheur de notre condition, que c'est un phenomène, lorsque nous y demeurons vertueux ! & l'on viendra me parler de la noblesse du sang, de l'élevation des sentimens qu'elle donne ! Miserables Adulateurs ! parlez-moi plutôt des vices qu'elle procure, des Monstres qu'elle forme, des heureux naturels qu'elle deprave, des cœurs naïfs & purs qu'elle corrompt ! ... Helas ! falait-il donc laisser mon Fils paysan, pour le conserver raisonnable & vertueux-!

» Les deux Jeunes-gens parurent, comme la première fois, dans la salle d'Assemblée. Le Prince interrogea le Fils de la Nourrice, & les sages reponses de Donalde furent appuyées par le temoignage des Personnes chargées de le surveiller. Ce temoignage

fut très-avantageux ! Ensuite le Souverain adressa la parole à son Fils. Le jeune Prince, qui avait un-peu cru ce qu'on lui avait cent fois repeté, Qu'il était une merveille, trembla de retomber dans l'état d'où il avait été tiré. Il ne vit d'autre moyen d'éviter sa ruine, que de convenir modestement de ses torts, de sa negligence, & de s'engager solemnellement à se conduire à l'avenir avec autant de modestie, d'application au travail & à tous ses devoirs, que s'il n'était que Donalde-Ænnher. Puis, s'adressant à ses Flateurs, il leur reprocha leurs adulations, & pria son Père de les bannir de sa presence. Il s'approcha ensuite de la Princesse sa mère, & lui dit avec force, quoique respectueusement :

» —Madame, je sais trop que c'est la tendresse excessive que vous avez pour votre Fils, qui vous engage à obliger Tous-ceux qui m'approchent, à ne me montrer que de la complaisance : mais, je vous en conjure, au nom de tout ce que le cœur d'une bonne Mère peut sentir de tendre pour un Fils, d'imiter à mon égard la conduite sage & prudente de . . . mon Souverain. Je suis penetré jusqu'au fond du cœur des soins que cet illustre & respectable Père a pris de tout temps, pour m

rendre ſolidement heureux, [& grand par la vertu : Je me devoue à ſes ordres ſuprêmes, & j'eſpère que ſi on fait jamais un nouvel examen & une nouvelle comparaison de Donalde à moi, mon Père & mon Souverain ne me trouvera pas indigne de lui. J'ai une grâce à vous demander, ... dit-il à ſon Père, c'eſt de faire Donalde mon camarade & mon ami (*) : Nous ſerons un livre vivant l'un pour l'autre, & vous verrez, par la manière dont j'agirai avec lui, ce que vous devez attendre de moi-.

Ce dernier trait ſaisit le Souverain d'admiration : il en augura très-bien : il accorda la demande de ſon Fils. Deux ans après, lorſqu'il fut queſtion de marier le jeune Prince, on fit une nouvelle comparaison, qui lui fut ſi avantageuse, qu'elle decida ſon ſort pour-jamais. Il épousa une charmante Princeſſe, dont la Favorite devint la femme de Donalde ».

—Juſte-ciel ! Monſieur ! que venez-vous de nous lire-là ? Eſt-ce votre veritable genealogie ? —Si ce l'était, Mademoi-

(*) Mais nous obſervons, qu'il était aſſés adroit de faire reſter Donalde à la Cour, pour n'en pas être ſurpaſſé !

selle, que diriez-vous? —Mais, que cela est bien extraordinaire! —Pas tant! si nous remontions à l'origine de toutes les grandes Familles à la même époque, nous trouverions des choses également extraordinaires, également propres, soyez-en sûre, à nous preserver de la vanité: Il est même à presumer, que la première origine de beaucoup de grandes Maisons, éteintes dans l'antiquité la plûs reculée, remontait à un Scelerat: l'Homme paisible, bon, vertueux, reste dans l'obscurité: il ne se fait pas remarquer, il ne se fait pas un nom; il vit dans l'égalité parfaite qu'il cherit. Mais l'Audacieux, le Turbulent, l'Injuste, l'Oppresseur sortent de la condition commune; ils s'élèvent hardiment audessus des autres Hommes; ils les vexent, ils les soumettent; peut-être ensuite leurs Descendans font-ils quelques biens legers, pour legitimer leur usurpation; mais l'origine de l'élevation, l'origine, Mademoiselle, ce fut toujours l'oppression la plûs odieuse. Aureste, ne croyez pas que je plaide ici ma propre cause: Mad. De-Stable me connaît, & sait que je suis aussi Gentilhomme que Personne en France: mais je ne suis point hautain; parce-que j'ai vu le monde, non pas le monde de la Capitale, mais celui

de l'Univers : Je reſpecte les Hommes, j'eſtime les Femmes qui le meritent, & je deteſte les Orgueilleuſes, les Hautaines, les Egoïſtes, parce-que ces defauts odieux ont leur ſource dans la petiteſſe de l'eſprit & la dureté du cœur. —Comme vous êtes vif! (ſ'écria Henriette). —Mais il a raiſon-! (dit Mad. De-Stable). Hero ſe mordait les lèvres, & briſa ſon éventail. —Remettez-vous (lui dit le Comte), la genealogie que je viens de lire, n'eſt pas la mienne : Elle a été compoſée par un Homme-d'eſprit, qui repondit un-jour parlà aux ſarcaſmes de ſes orgueilleux Voiſins, qui lui feſaient l'honneur de le ruiner, & elle eſt tirée d'un Ouvrage manuſcrit, intitulé, *Monſieur-Nicolas.*

Hero ne ſavait comment prendre ce que diſait le Comte : on voyait qu'elle bouillait, & qu'elle ſemblait craindre de ſe compromettre, en ſ'expliquant.

Après cette vive diſcuſſion, le Comte, voyant qu'il ſe feſait tard, ſortit en feſant des excuſes à Madem. D'Hauteroche, & en la priant d'excuſer un Marin : Il preferait Henriette en ce moment, & il était preſque reſolu à lui paſſer ſes travers, qui ſont deſagreables pour un Homme ſenſé,

mais beaucoup moins dangereux que les principes de Madem. D'Hauteroche.

En s'en retournant, il traversa la rue *Saint-Antoine*, & gâgna par celle des *Nonaindhières*. Parvenu sur le *Quai-des-Ormes*, il aperçut deux Femmes ; une très-vieille, qui s'appuyait sur les bras d'une jeune & jolie Personne, dont la modestie & l'heureuse figure le frappèrent : il les voulut voir de-près. Jamais rien de si charmant que la Jeune-personne n'avait encore frappé sa vue ! C'était une de ces figures arrondies, douces, touchantes, naïves, bonnes, enfantines ; des yeux au regard mignard & penetrant ; une jolie tâille, un pied mignon : il fut ébloui. Comme le Comte n'avait que de bonnes intentions, qu'il n'était pas timide, & que la Jeune-personne lui plaisait beaucoup, il descendit de sa voiture, & après avoir fait à-piéd une vingtaine de pas, il osa s'approcher de la Vieille, à laquelle il dit : —Madame, je vous demande pardon ; mais êtes-vous éloignée de chés vous ? —Pourquoi cette question, Monsieur ? —C'est qu'il est tard, que vous êtes à-piéd, & que j'ai ma voiture derrière nous. —Vous ne nous connaissez pas, Monsieur ! —Faut-il connaître, pour offrir un service sans con-

ſequence, à l'heure qu'il eſt ? —Laiſſez-nous, Monſieur ; nous vous remercions de votre voiture-. Le Comte ſ'inclina, & demeura quelques pas en-arrière. Il ſ'aperçut bientôt que la vieille Dame avait un carroſſe, qui l'attendait, & qu'elle était apparemment deſcendue pour quelques emplettes qu'elle fesait à-pied, à-cause du beau chemin, dans un endroit decouvert. Il remonta dans la ſienne, & donna ordre à ſon Cocher de ſuivre, ſans le perdre de vue, le carroſſe qu'il lui montra. La voiture partit, & les Dames arrivèrent à une maison à-porte-cochère, aumilieu d'une rue qui debouche dans celle de *l'Arbrè-ſec*. Il ſ'informa du nom. —C'eſt M. *D'Hauteborne*, homme fort riche, & qui eſt dans les grandes affaires (lui repondit une petite Marchande, qui demeurait à côté de l'Hôtel). Le Comte ſ'en-retourna, ne doutant pas que la Jeuneperſonne qu'il avait entrevue, ne fût la Fille de la maison.

Le lendemain, il cherchait les moyens de ſe presenter ; & comme M. De-Stable était fort obligeant, il le conſulta. —Je ſuis amoureux, ou prêt à le devenir, d'une Jeuneperſonne charmante, qui m'a paru la douceur même : Cependant, comme il ne faut pas ſ'en rapporter à la mine, je

voudrais lui parler, pour savoir si ce n'est pas une Henriette, ou une Hero! —Fort-bien! (repondit M. De-Stable)! A-propos, je sais le nom du Mari de votre Cousine: c'est un M. D'Hauteborne. —Hâ-ciel! que m'apprenez-vous? Suivant toutes les apparences, c'est elle que j'ai vue hier-soir, & dont je vous parlais!... Elle ne m'a paru que dix-huit ans: son air de jeunesse m'aura trompé..... Mais elle est charmante, adorable! il faut que j'aille la voir dès aujourdhui........ Hâ! mon Ami! ma petite Cousine est le Parti qu'il me falait! Si vous aviez vu son air modeste, timide, respectueux, sans-doute envers sa Bellemère! Je ne l'aurais jamais prise pour une Femme mariée, surtout dans ce pays-ci-. Le Comte ne differa pas; il quitta M. De-Stable à l'heure même, & partit.

Il fut bientôt chés M. D'Hauteborne: il se fit annoncer sous son nom: Mad. De-Hauteborne fit un cri de joie, que le Comte entendit; & elle ajouta: —C'est mon Cousin! qu'il entre! qu'il vienne! je le recevrai comme je suis-! Le Comte se precipita vers elle: mais prêt à l'embrasser, il s'arrêta, en voyant une grande Femme maigre, dont le visage était d'une forme heureuse, mais très-marqué de petite-

verole : ce n'était point la Jeune-beauté de la veille. —Vous me trouvez bien changée ! (lui dit Mad. D'Hauteborne, qu'il reconnut alors parfaitement). —Oui, vous l'êtes ; mais vous étiez un enfant, lorsque je vous quittai, & vous voila femme-. Il l'embrassa tendrement, & retrouva dans son cœur toute l'amitié qu'il avait autrefois eue pour Madem. D'Hauterive. De son côté, cette Dame était ivre-de-joie de revoir son Cousin : Dès le premier instant, elle lui dit : —Vous avez un appartement ici, une remise pour votre voiture, tout ce qu'il vous faudra, jusqu'à votre mariage ; car je presume que vous alez vous marier bientôt. —Je ne sais (repondit le Comte) : Les Femmes de ce pays-ci, excepté vous, ne sont pas trop ce qu'il me faut. —Vous êtes un bon Parent, & votre compliment me flate-. . . . Comme elle disait ce dernier mot, Quelqu'un se fit entednre à la porte : —Vous n'êtes pas seule, ma Cousine ? (dit une voix très-douce). —Entrez, entrez, ma chère *Helisenne*-! (repondit Mad. D'Hauteborne). On entrra : —C'est le Comte mon cousin, dont je t'ai tant parlé-! continuait Mad. D'Hauteborne, tandis qu'Helisenne, en voyant le Comte, rougissait, & que Celui-ci don-

nait les marques du plûs grand étonnement! Helisenne était la Jeunebeauté de la veille. —Mais, qu'avez-vous donc? Eſt-ce que vous vous connaiſſez! (dit *Helène* D'Hauterive). —Je le crois bien! (dit Mad. D'Hauteborne la Mère, en entrant); c'eſt notre Homme d'hier-ſoir, que M. le Comte-! Helene fut au-fait par ce peu de mots; car la vieille Dame n'avait pas manqué de raconter l'attaque de la veille, avec toutes ſes circonſtances, qui n'etaient pas fort multipliées, mais qui ſouvent repetées, avaient paru très-amuſantes. —Voila ma Femme-, dit le Comte, en voyant au grand jour la modeſtie touchante d'Helisenne. Il ſ'informa enſuite de ce qu'elle était. Ce fut Mad. D'Hauteborne la mère, qui lui repondit.

Mais avant d'entrer dans ce recit, apprecions le Caractère que je viens d'expoſer:

☞ La Fille-hautaine n'eſt pas auſſi monſtrueuse que l'Effrontée, mais elle n'eſt pas aimable: La hauteur eſt produite par un ſentiment vicieux, d'eſtime de ſoi-même & de mepris des Autres: c'eſt un égoïſme effronté, contraire à la modeſtie neceſſaire aux Femmes, pour qu'elles ſoient femmes.

X Caractère.

La Modeste & la Capone.

—J'aime Helisenne, comme si elle était ma fille; & cependant c'est votre parente, à vous & à ma Bru (dit Mad. De-Hauteborne la mère). Il faut vous avouer que le Cadet, D'Hauterive, son père, s'était marié par inclination, à la Fille de-boutique d'un Orfèvre de la rue de l'*Arbre-sec* : c'est le même, qui voulant faire son chemin, ou perir, fut tué dans la dernière guerre, sur la **.*-**, vaisseau de cent canons. La Mère d'Helisenne ne put survivre à cette perte, & elle laissa orfeline cette aimable Enfant, que sa Cousine prit ici. Je n'en étais pas dabord fort contente; j'aurais preferé qu'on la mît au Couvent : mais je ne l'eus pas vue deux jours, que je devins sa mère, son amie, sa protectrice, & que je resolus de la marier, si je trouvais un Parti capable de la rendre heureuse.

Ce qui m'attacha tout-d'un-coup à elle, ce fut sa modestie : jamais Jeune-personne n'eut autant de pudeur. Ensuite sa jolie figure, qu'elle-seule ignore. Je l'observe

depuis qu'elle eſt ici, c'eſt à-dire, depuis près de quatre ans, je ne l'ai jamais ſurprise dans le moindre petit mouvement de vanité. Mais ce que j'admire le plûs en elle, c'eſt l'attention avec laquelle mon Helisenne évite les Hommes! Je vous aurais parlé hier, pour m'amuser, ſi je n'avais craint de la faire ſouffrir; mais je ſentais ſa pauvre petite main me ſerrer & trembler!... Tenez, voyez-la! pour continuer, il faut que je la laiſſe ſortir..... Va, ma Belle, va; je te rappellerai-. Helisenne ſe leva, rouge comme une belle rose, fit une reverence, les yeux baiſſés, & ſortit vivement.

—Je pourrais, Madame, ſur ce que vous me dites, & ſur ce que je vois (repondit le Comte), penſer à en faire mon Epouse! Elle eſt ma parente; je n'en ſuis que plûs intereſſé à la rendre heureuse. —Puiſque vous parlez ainſi, (reprit la vieille Dame), je ne dois rien vous cacher, & je vais entrer dans les details les plûs circonſtanciés, afin que vous connaiſſiez tout le prix de Celle que vous pourriez unir à votre ſort: J'ose vous repondre qu'elle ferait votre bonheur, ſi vous avez l'âme telle que ma Bru ſ'eſt plue tant de fois à me peindre la vôtre, & telle que je l'ai jugée par vos lettres. Helisenne a un visage

qui est le miroir parfait de son âme pure : Voyez ces traits charmans, naïfs, doux ; ces yeux timides, qui semblent craindre de deplaire, & demander toujours grâce, par le regard le plûs soumis, le plûs charmant, & vous verrez ce qu'elle a dans le fond du cœur. Je n'ai jamais surpris en elle, je ne dirai pas une parole, mais une mine, un sourire, un regard, qui ne fût d'un parfait accord avec son cœur. Elle est née ce qu'elle est aujourdhui ; car elle ne l'est pas devenue avec nous ; c'est par caractère, qu'elle est la modestie même. Nous l'avons éprouvée de plusieurs façons, pour voir si ce n'était pas la ruse, la dissimulation, ou l'effet de la necessité : Je vais vous rendre-compte de ces épreuves.

La première fois que je vis Helisenne, son air me prevint pour elle, & me gâgna le cœur : je fus enchantée : car c'est le propre de la modestie, de mettre-à-l'aise les Superieurs, en excitant leur generosité. Ils sont charmés que la Personne modeste, en établissant une grande distance entr'eux & elle, leur laisse à faire un chemin de rapprochement toujours agreable, & qui par-consequent ne saurait être trop long. Je savourai le sentiment qu'elle m'inspirait, avec tant de plaisir, qu'aubout de quelques jours, je m'en de-

fiai; :: Si c'était caponerie! (pensai-je); il y aurait bien à en rabatre? La Capone est à l'exterieur la même chose que la Modeste; mais rien de si dissemblable que l'interieur & les motifs! Voyons si ma charmante Helisenne n'est pas capone; je l'en estimerai davantage, lorsque je me serai bien assurée qu'elle est reellement ce qu'elle m'a paru: Si elle a quelques defauts, je serai bien-aise de les connaître aussi; car je sens que je m'y attache trop..... Je l'observai donc. Ses deferences à mon égard, envers sa Cousine, avec tout le monde, étaient si complettes, que je sentis de la defiance: :: La vertu naturelle n'est pas aussi parfaite (pensai-je); il va, se trouver ici de l'affectation! penetrons-la.... Je crus en-effet m'apercevoir qu'il y avait quelques symptômes de caponerie.

J'avais eu naguère une Capone à mon service: c'était une Jeune-fille assés aimable; ayant une figure normande & douce, ne parlant jamais, que pour chatouiller agreablement; fesant avec empressement les choses les plûs capables de vous plaire, quoiqu'elles lui repugnassent: Je fus longtemps sa dupe. Mais un-jour, me trouvant dans mon cabinet, à l'instant où elle me croyait sortie, parce-que j'étais rentrée

par mon petit escalier, je la vis battre mon Chien, chasser mon Chat, arracher une plume à mon Perroquet, traiter si rudement mes Serins, en les netoyant, qu'ils étaient tout-effrayés : Quand elle rangea mes hardes, elle les jetait avec une sorte de degoût. J'observai ensuite sa figure : je la trouvai dure, mechante : Je fus instruite par-là : je parus un instant après. La Capone reprit son air de douceur normande : mais en l'examinant bien, sans qu'elle s'en aperçût, je voyais ses traits changer. Devant moi, elle caressait mon Chien, mon Chat, qui tremblaient devant elle, & se couchaient, comme pour demander grâce : j'avais deja vu la même chose ; mais je l'attribuais à l'amitié, à la reconnaissance, & non pas à la crainte. Je fus indignée. —Marthon, lui dis-je, ces Animaux vous craignent ! ils tremblent devant vous ! Est-ce que vous les maltraitez en mon absence ? —Moi ! Madame ! Hâciel ! Ne voyez-vous pas que c'est qu'ils m'aiment-? Quelqu'un vint en ce moment : j'observai Marthon, en recevant le monde ; elle donna un coup à mon Chien, & jeta mon Chat par-terre. : : Je ne suis pas idolâtre d'un Chien ou d'un Chat (pensai-je) ; mais je vois ton mechant caractère, Capone ! je ne garderai pas un

Sujet aussi dangereux que toi... Après ma visite, j'appelai Marthon; je lui reprochai tout ce que j'avais vu, en disant que j'en étais instruite par la Femme-de-charge. Marthon se dechaîna contre Celle-ci, & m'apprit une infinité de choses: J'avais chés moi deux Mauvais-sujets. Lorsque je fus parfaitement instruite, je dis à Marthon: —Mad. *Gautier* ne m'a rien dit à votre sujet; c'est moi qui ai tout vu ce matin, de ce cabinet: Vous êtes une capone; je ne saurais plus avoir en vous la moindre confiance: voyez si vous voulez rester auprès de moi, ayant mon mepris-? Elle y consentit, & me remercia de ma bonté à-genoux. Je fis venir la Femme-de-charge, & sans lui parler de Marthon, je l'exhortai à mieux remplir son devoir. Celle-ci avait l'air très-surpris, en m'écoutant: elle m'offrit de se justifier, & je lui dis que j'en serais charmée! Quelles horreurs je decouvris alors! Marthon, la coupable Marthon, était l'auteur des fautes dont elle avait accusé la Femme-de-charge! Ce trait était trop odieux pour que je la gardasse. Cependant, je differai quelque-temps à la renvoyer. La Capone en aurait profité, si je n'avais pas été aussi parfaitement instruite que je l'étais, pour m'en imposer encore: Ses attentions étaient si

vraies, ſi empreſſées . . . Je me ſurpris une fois ou deux, à me dire à moi-même : : : Mais enfin, ſon ſervice eſt doux, agreable : Elle a ſon defaut : Hé ! qui n'en a pas ?... Mais je ſurmontai cette faibleſſe. Je trouvai à Marthon une condition telle qu'il la lui falait, auprès d'une Dame ſeparée de ſon Mari depuis vingt ans, & retirée dans un Couvent ; je l'obligeai à prendre cette place, où ſon vice naturel ne devait faire aucun mal, & pouvait au-contraire devenir avantageux à ſa nouvelle Maîtreſſe. En effet, depuis trois ou quatre ans qu'elle y eſt, je n'en reçois que des éloges. . . .

Mais je ſens que je vous occupe trop longtemps d'une Capone ſubalterne. Cependant, ce recit a ſon utilité, en ce qu'il vous prouve que je ſuis trop éclairée pour me laiſſer tromper, & que les épreuves que je fis ſubir à mon Helisenne, furent auſſi adroites que ſevères : J'étais devenue defiante, par la decouverte du caractère de ma Femme-de-chambre.

La première épreuve que je fis du caractère de ma Jeune-amie, fut la même qui m'avait devoîlé le caractère de Marthon : J'eus bien ſoin de faire enſorte qu'Heliſenne me crût ſortie. Je l'obſervai : Elle agiſſait ſans affectation : Tout était tranquile autour d'elle. Je crus que cette

épreuve ne ſerait pas decisive, & je remettais à me decider, lorſque le hasard me favorisa: Ma Femme-de-chambre entra auprès d'Helisenne, qui la reçut avec bonté : —Mademoiselle aime-t-elle les Chiens, les Chats, les Oiseaux ? —Mediocrement: Tout cela, dans mon eſprit, eſt ſubordonné aux Etres de mon eſpèce. —En ce cas, je vous plains ! —Pourquoi cela, Therèse ? —C'eſt que vous devez bien ſouffrir, de voir les attentions de Madame, pour ces Animaux ? —Madame eſt raisonnable ; elle aime ce qui lui eſt attaché ; il y aurait de la barbarie à repouſſer les careſſes d'un Etre vivant : je les careſſe auſſi, & plûs ſouvent qu'elle ; j'en ai un double motif ; c'eſt qu'ils m'aiment, & qu'elle les aime : Je vois en eux des Objets qui lui ſont chers, qui lui ſont attachés ; pour leſquels ſon goût, non-ſeulement eſt innocent, mais louable : Elle leur prefere tout ce que la raison veut qu'elle leur prefere : elle fait plûs ; elle eſt ſi bonne envers ſes Semblables, qu'on voit bien que les Bêtes n'ont que la ſurabondance de ſa bonté : ainſi, ma chère Therèse, il faut traiter non-ſeulement ſon Chien, comme un objet à conſiderer, à cause d'elle ; mais ne toucher qu'avec une ſorte de reſpect ſon manteler, ſa robe, ſes gants, tout

ce qui eſt à ſon usage : Tenez, Therèse, moi, lorſqu'en ſon abſence, je change ſa robe de place, je le fais avec la même conſideration que ſi la Maîtreſſe en était couverte : J'en prens le plûs grand ſoin : ce qui couvre une bonne Femme ſemble participer à la veneration qu'on lui doit : Comment pourrait-on ſe pardonner de l'avoir ſali, taché, laiſſé gâter à la crote ou à la pouſſière ? —Mondieu ! Mademoiselle, vous avez-là une belle façon-de-penſer ! elle me touche & me perſuade ! —C'eſt que vous avez un bon cœur, ma chère Therèse. —Jamais Perſonne ne m'avait encore parlé comme ça. —Ecoutez votre Maîtreſſe, & vous entendrez de bien meilleures choses-. Therèse étant ſortie, aubout d'un quart-d'heure, Helisenne ſe trouva ſeule, & je lui vis faire ce qu'elle avait dit qu'elle ferait, en rangeant mes robes : mais ce qui me toucha aux larmes, c'eſt qu'en posant ce qu'elle tenait, elle en porta l'étofe à ſa bouche, d'un air d'affection & d'extase. Je fus perſuadée par ce trait, que j'étais veritablement chère à ma Jeune-amie, & jamais je n'éprouvai de plaisir égal : mon cœur ſe dilata delicieusement.

Therèse rentra : En ce moment, Helisennne remettait ſa jarretière : elle rougit,

& cessa precipitamment, —Mondieu ; Mademoiselle, ce n'est que moi. —Je le sais, Therèse ! —Et vous vous cachez de moi. —Je dois avoir de la modestie devant vous, comme devant toute autre Personne. —Cela est trop fort ! car enfin, comme vous êtes habillée, cela vous gêne ! Permettez que je vous rende ce petit service ? c'est un plaisir que vous me ferez. —Non ! non ! laissez, laissez, Therèse-! La Femme-de-chambre riait, & ne l'écoutait pas. Helisenne s'enfuit, & dit très-serieusement à Therèse, qu'elle ne se rendait à elle-même un pareil service, qu'en detournant la vue.. Comme Therèse n'avait pas l'âme assés delicate pour sentir cette reponse, je vis qu'elle alait en plaisanter : je ne voulais pas qu'elle fît souffrir la pudeur de ma Jeune-amie ; je me fis entendre.

Lorsque nous fumes seules, persuadée de la sincère amitié d'Helisenne, je lui montrai la mienne, & j'eus une nouvelle preuve de sa modestie : je la tenais dans mes bras, presqu'appuyée sur mon sein : mais je ne l'embrassais pas ; je craignais en quelque sorte, de ternir cette fleur brillante de fraîcheur & de beauté, qu'elle doit à sa pudeur, autant qu'à la nature : cependant-à-la fin, je ne pus resister à l'en-

vie de bais er un ſainteſprit qu'elle avait au cou, & j'y portai ma bouche : Helisenne ſe deroba comme un Poiſſon : mais dans l'inſtant, craignant de m'offenſer, elle revint ſe jeter dans mes bras, —Je ne ſais comme je ſuis faite ! (me dit-elle) : j'ai l'âme la plûs ſenſible & la plûs reconnaiſſante : mais l'on dirait que je ſuis de la nature de cette plante, dont vous me parliez l'autre-jour, qui ſe contracte, dès qu'on la touche ! Cela eſt plûs fort que moi. Pardonnez ma faibleſſe, ma ſotise, peut-être ; car vous, ma ſeconde Mère, & qui m'êtes auſſi chère, que ſi vous l'étiez par la nature ; car... vous ne ſauriez imaginer combien je vous aime ! —Je le ſais (lui dis-je) : Tu t'excuses, ma chère Fille, de ce qui me fait le plûs grand plaisir ! —Hô ! eſt-il poſſible ! —C'eſt la verité. —Je ſuis donc bienheureuse ! car je ne redoutais rien tant que de vous deplaire par ma faibleſſe. —C'eſt une vertu à mes yeux. —Hônon, ma chère Bonne-maman ! ſi la vertu eſt ce que vous l'avez definie l'autre-jour, l'abſtinence de ce qui nous plaît, & l'execution de ce qui nous contrarie : car je fais cela par une impulſion aveugle, que je ne ſuis pas capable de reprimer. —Hé-bien (repris-je), ſi ce n'eſt pas la

vertu proprement dite, c'eſt une perfection de ton excellent caractère-. Helisenne rougit, en me disant : —Maman, n'élevez pas tant votre Fille ; vous lui faites plaisir & peine tout-à-la-fois : car elle eſt charmée de la bonne opinion que vous avez d'elle ; & je ne ſais comment cela ſe fait, qu'elle ſouffre de la louange : O Maman ! j'ai une grâce à vous demander ! —Quelle eſt-elle, ma Fille ? —De m'encourager bonnement, ſans me louer, afin que je reſte modeſte, comme il convient à une Creature imparfaite, telle que je ſuis-.

Le Comte interrompit ici Mad. D'Hauteborne : —Voila un charmant caractère ! me ſera-t-il permis de le connaître par moi-même ? —Oui, repondit la vieille Dame : mais à une condition ; c'eſt que je verrai, que j'entendrai tout : vous-ſeul le ſaurez. —J'accepte la condition, Madame, & elle me plaît : je ſuis extrêmement jaloux de la vertu de ma Femme ; j'y mets mon honneur (quoi qu'en disent nos Philosophiſtes), & un Temoin continuel, irreprochable me flate infiniment-.

On voulait rappeler Helisenne : mais il vint une idée à Mad. D'Hauteborne : —Voyons ce qu'elle fait (dit-elle au Comte & à ſa Bru) : je vous repons d'avance,

vance, qu'excepté l'inſtant où elle entre & ſort du lit, il n'en eſt aucun où elle ne puiſſe être vue; elle eſt modeſte & decente avec elle-même-. On ſ'approcha ſans bruit du cabinet où l'on ſavait qu'elle était retirée: Elle travaillait à l'aiguille avec Therèse: un Fils de Mad. D'Hauteborne, âgé de neuf ans, leur lisait l'*Emile*. On eut la patience d'écouter cette lecture, juſqu'à ce que l'Enfant ſ'arrêtât: —Mon cher *Bellerive* (lui dit alors Helisenne) vous lisez fort bien, & nous vous ſommes bien-obligées, Therèse & moi! —Ce n'eſt pas pour Therèse que j'ai lu; elle eſt trop mechante! mais pour vous, qui êtes bonne, & que j'aime de tout mon cœur. —Hâ! vous êtes injuſte envers Therèse, & trop obligeant envers moi! mais je vous en dois bien de la reconnaiſſance. —Je voudrais bien vous embraſſer! —Il ne le faut pas, mon Bonami! vous êtes un Jeune-homme, & je ſuis une Fille. —Bon! un Jeune-homme! je ſuis un Enfant, un Morveux! Voyez comme mon Precepteur me traite! auſſi, comme je le hais! —Hô! cela n'eſt pas bien, Bellerive! vous dites du mal de Therèse; vous haïſſez votre Precepteur: vous avez donc un cœur mauvais? —Non: c'eſt que

Therèse n'eſt guère bonne, & que mon Precepteur eſt bien mechant. —Vous avez trop d'eſprit pour votre âge, tout le monde le dit : je le dis auſſi : je vous desirerais moins d'eſprit, & plûs de bonté. —Comment être bon ? dites-moi cela, vous ? —En voulant & fesant du bien à tout le monde, ſuivant votre pouvoir : en voyant & reſpectant dans votre Precepteur, l'autorité de votre Père & de votre Mère, qui vous l'ont donné. —Je ferais-bien tout cela, avec une Perſonne. —Avec quî ? —On n'a qu'à vous faire mon Precepteur & ma Bonne ; je ſerai tout cela, & meilleur encore. —Je ne ſaurais être votre Precepteur ! —Si-fait, ſi-fait ! —Vous riez, Fripon ! —Et ma Bonne ? —Hô ! pour celui-là, je le ſerais volontiers, ſi vous étiez de mon ſexe : & vous verriez, comme je vous ſervirais avec affection. —Hâ ! ſi j'étais donc une Fille- !

Le Precepteur vint à la porte, ſans entrer ; car il ſavait qu'il ne lui était point permis de penetrer où était Heliſenne ni Therèse. Il appela ſon Elève, qui ne ſortit que malgré lui, & par deference aux ſignes d'obeir que lui fesait Heliſenne.

Après ſon depart, Therese dit : —Mademoiselle ! ſavez-vous qu'il va y avoir une Perſonne de plûs dans la maison ?

—Je l'ignorais. —Moi, j'ai entendu Madame, qui le disait à sa Cousine ; c'est M. le Comte.... Ça va vous faire rougir ! —Mondieu ! Therèse, quand seras-tu donc plûs reservée ? Est-ce qu'on remarque tout ? & si on le remarque, est-ce qu'on le dit toujours ? —Je ne le dirai plus.... car quand vous grondez, vous, on a regret comme tout, d'avoir fait ou dit, ce qui n'est rien, mais... ce qui vous peine... M. le Comte va demeurer ici : Madame lui a dit qu'il y avait son appartement ... Ce sera-là, au second, à-côté du vôtre. —Hô ! non, Therèse, cela ne se peut pas ! & ma Cousine sait-bien.... —Ce n'est pas le même escalier, & le vôtre est par l'appartement de Madame !... Je suis bien-aise, moi, que M. le Comte reste ici.... Et vous, Mademoiselle. Je suis sûre que vous en êtes bien-aise aussi ?... On dit qu'il est bien riche ! bien riche !.... Il revient de l'Amerique, oui ? le saviez-vous, Mademoiselle ?... —On me l'a dit. —Il y a des habitations & des Nègres, des Nègresses & des Nègrillons.... Qu'est-ce que c'est que des Nègrillons ? —Ce sont de petits Nègres, je crois. —Il a aussi des plantations, des cannes-à-sucre, des cannes à tabac.... —On ne dit pas des cannes à tabac, ma

Fille : Le ſucre ſe tire de cannes, c'eſt-à-dire, de roseaux, dont la moëlle eſt ſucrée : le tabac n'eſt que la feuille de la plante appelée tabac. —Hâ ! que vous êtes ſavante ! mais on ne ſ'en doute pas ; car vous ne dites jamais rien.... M. le Comte a un vaiſſeau, un Mouſſe, des Capitaines & des Matelots.... Il a paru bien étonné, quand il vous a vue, toujours ! & Mad. De-Hauteroche a dit comme ça : : : C'eſt notre Homme d'hier-au-ſoir, que M. le Comte !... Qu'eſt-ce que cela voulait donc dire, Mademoiselle ? —Hô ! ne me demande pas ces choses-là ! tu ſais bien que je n'aime pas à en parler. —Je crois, moi, qu'il vous aime, ou qu'il vous aimera, ce Monſieur le Comte ! —Laiſſons-là cette converſation, Therèse.... —Mais, ſeriez-vous fâchée, qu'il vous demandât en mariage ? —Therèse, vous ne ſongez pas à ce que vous dites ! vous, une Jeuneperſonne de mon âge, vous prononcez des choses.... En-verité... vous n'êtes pas mechante, mais vous êtes bien inconſiderée ! Je ne me repondrais pas à moi-même ce que vous me demandez. Laiſſons cela, je vous prie, ſi vous voulez que j'aime votre compagnie. Therèse fut obligée de ſe taire.

On n'appela pas Helisenne. Le Comte

dit aux deux Dames : —Voila une adorable Fille ! Je vais accepter l'offre de ma Cousine : Dans une heure, j'occuperai un appartement ici, Mesdames : je crois que le bonheur m'y attend-. Il ſortit auſſitôt, pour aler donner ſes ordres.

Lorſque le Comte fut établi dans la maison, & qu'il vit tous les jours Helisenne, il en devint éperduement amoureux. Ce n'était pas la première paſſion qu'il éprouvait ; mais ſon experience ne ſervit qu'à l'attacher davantage à la Fille modeſte. Je ne vous detaillerai pas ici la manière dont il fit l'amour ; car le mariage ne fut pas auſſi promptement conclu qu'il le desirait ; Helisenne demanda retards ſur retards : leur conduite reciproque ſera la matière du Diſcours, que je lirai dans la quatrième Seance.

Durant cet intervale, le hasard fit faire à Helisenne la connaiſſance d'Henriette, de Hero & d'Hortenſe, qui avait recouvré ſa liberté. Madem. De-Hauterive fut très-ſurprise, en voyant trois Perſonnes d'un caractère ſi different du ſien ! Elle leur fut utile à toutes-trois, par ſon exemple, plutôt que par ſes diſcours ; car elle avait pour maxime, de ne pas ſe permettre des remontrances à ſes Egales. Mais ſa douceur, ſon amabilité, la bonté

de ſon cœur, & l'attachement obligeant qu'elle leur montra, l'en firent cherir : ce fut l'amitié, qui les lui ſoumit en quelque ſorte. Henriette fut la première corrigée, parce-que ſon defaut tendait à la naïveté : Elle fut recherchée par un Ami du Comte, amant d'Helisenne, qui l'épousa. La conduite d'Henriette dans le mariage, fut ordinaire : Elle était bonne, peu ſuſceptible ; mais elle ne cachait rien, ne reservait rien, & ſon Mari la ſut bientôt par-cœur : ce qui eſt un grand desavantage pour une Femme, comme vous le verrez dans le II Point de *Morale-pratique !*

Hero, deja mûre, fut recherchée immediatement après Henriette, par un Provincial, qui voulait humilier toutes les Femmes de ſes Voisins, dont la plupart étaient des Filles de Finance : Tel était ſon but unique : ni l'amour, ni l'eſtime, ni même la raison, ne determinèrent ſon choix. Il était inſolent, vain, & lâche. Il vit dans Hero une Compagne, qui favorisait l'eruption de ſon mauvais caractère, & ce fut un Vice bas, qui épousa l'Orgueil. Cette alliance fut heureuse, comme elle meritait de l'être ; c'eſt-à-dire, que les vices ne ſ'accordèrent pas, ſi ce n'eſt dans le point de tourmenter les

Autres : Mais ils se tourmentaient encore plûs eux-mêmes.

Hortense se maria la troisième, assés longtems après les Deux-autres: elle avait alors près de vingt-huit ans : Sa hardiesse, quoique moins effrontée qu'à seize & dix-huit ans, choquait encore ; mais elle paraissait l'effet de l'âge, de l'experience, & revoltait moins. Elle fut épousée par un Sot, qui sentait qu'il avait besoin d'une Femme qui representât pour lui, qui le soutînt, & qui, dans le cas où on le bernerait, sût en imposer aux Rieurs, & prît sa defense. Il ne fut pas trompé dans son espoir : Sa Femme, dans une occasion où son Mari avait été insulté de la manière la plûs outrageuse, mit l'épée à la main pour lui, desarma l'Insolent, & ne lui laissa la vie, qu'en le forçant à demander pardon à son Mari : Ce fut agenouillé, que le Vaincu demanda grâce, & en recevant du Mari la même insulte qu'il lui avait faite. Les Femmes comme Hortense outrent tout.

Mais, voici un autre caractère, & d'autres mœurs.

Quelle difference en-effet, des trois unions precedentes avec l'heureux mariage d'Helisenne! Cette Fille modeste, avant de se rendre au goût que lui inspi-

rait le Comte, car elle l'aima, voulut habituer insensiblement sa pensée à l'idée du mariage: Elle s'exprimait avec tant de grâce & de retenue dans ses refus, que son Pretendu lui-même n'aurait pas voulu qu'elle se fût rendue plutôt. Il éprouvait que la resistance de la Femme est un charme inexprimable, que rien ne peut compenser, lorsqu'il manque. Devenu mari, maître & possesseur d'un Tresor, il apprit par la conduite de la douce, de la modeste Helisenne, quels sont les droits sacrés des Epouses: Elle n'en parlait pas comme Hero; c'était un langage & des manières tout-opposées; mais elle obtenait bien davantage! & c'était le cœur, l'estime, le respect, l'amour, le desir, la passion-même, qui le lui accordaient!

Comme vous avez bien voulu permettre, Mesdames (ajouta Mad. Demonhu), & que notre venerable Presidente, qui s'est reservé les *huit Points de Morale-pratique* à traiter, d'après notre Règlement, a consenti que je lusse le morceau que j'ai redigé sur cette matière, d'après l'histoire d'Helisenne, Comtesse de Guebeau, j'entrerai dans certains details importans, sur *la Decence en fesant l'amour*-... Madame Deaubonne & les six autres Pre-

sidentes firent un ſigne d'approbation : Madame Deſtival ajouta : —L'on ne peut que louer infiniment notre excellente-Sœur Mad. Demonhu, de ſon zèle pour l'inſtruction du *Lycée*-des-mœurs : Elle nous a donné quatre Caractères, & même cinq, en y comprenant ceux de *Flateuse* & de *Capone*, comme elle l'a nommée : Elle merite les remercîmens du *Lycée.* Cet avis fut univerſellement applaudi : on remercia Mad. Demonhu, en l'engageant à fournir, lors de la prochaine *Seance*, les details inſtructifs de l'hiſtoire d'Helisenne.

L'Aſſemblée ſe ſepara, dès que tout fut convenu, après neanmoins que Mad. Deaubonne eût annoncé un Morceau neuf & très-intereſſant, ſur les *Filles-à-marier*, pour ouvrir la Seance tranſposée.

☞ La modeſtie dans les Femmes, eſt le voîle exterieur de la vertu, c'eſt-à-dire, qu'elle l'annonce, autant qu'elle la protége : Une Fille, par ſa modeſtie, indique en elle la pudeur, la douceur, la decence, la reserve, la deference, & le goût de tous ſes devoirs.

Sujet de l'Estampe de la *Quatrième Seance.*

Une Jeune-fille, àlaquelle ſa Mère fait envisager les ſuites du mariage, pour moderer l'excès de ſa paſſion pour un Amant :

» Tu éprouveras des ſouffrances physiques, & des » peines morales... Et peutêtre ton Mari, loin » d'y être ſenſible, en ſera impatienté » !

(Le fond du Tableau montre, d'une part, une Jeune-épouse adorée par un Homme ſenſé; de l'autre une Epouse meprisée par un Mari petit-maître).



IV Seance.

Tout le monde fut placé à l'heure prescrite, & la Première-Presidente occupant la chaire, elle ouvrit la *Seance*, par la lecture qu'elle avait annoncée.

II. *Conduite avec les* Filles*-à-marier.*

Dans tous les pays & dans tous les temps, la Fille qui se voit recherchée pour le mariage, ou qui desire de l'être, change visiblement. Avant cette époque, on l'appropriait, on l'ornait; souvent on était obligé de la gronder pour ses negligences marquées dans sa parure: S'agit-il de la marier, on la voit, attentive sur elle-même, se donner un grâce inexprimable, & telle, helas! que tous les autres âges ne peuvent l'imiter. On habille l'Enfant, & on le charge d'ornemens sans vie; la Femme se pare, se rend magnifique, superbe, somptueuse; la Fille seule s'embellit, & fait, de tout ce qui la couvre, la ceinture de Venus: C'est une belle fleur, au moment de l'epanouissement; plûtôt, elle n'avait pas, plûtard elle n'a plus ces charmes

vivans qui parlent au cœur, aux ſens, à la raison même, qu'ils ſubjuguent.

J'ai ſouvent obſervé, à Paris comme ailleurs, les Filles qui n'ont pas un certain goût naturel de parure & de propreté: A dater du jour qu'elles étaient demandées en mariage, elles changeaient en mieux: on les voyait plûs ſoignées, plûs riantes, plûs douces; un inſtinct naturel ſemblait leur dire: —Tu as plu, tu viens d'être recherchée par un Homme ſatiſfait de ſon choix; que tout le monde, en te voyant, l'approuve & l'envie-. Ce que je vous dis-là des Filles recherchées en mariage, ou dans l'âge de l'être, Mesdames & chères Sœurs, eſt ſi vrai, que jamais je ne me ſuis trompée, en voyant des Promises: A leur air, même ſous des habits communs, mais toujours plûs ſoignés, je disais, —Voila une Jeune-perſonne qui ſe mariera bientôt-! On ſ'informait, & c'était la verité.

Nous devons en inferer que l'envie de plaire à l'Homme, dans notre ſexe, eſt naturelle, autant qu'innocente; ou plutôt qu'elle eſt une des plûs belles qualités de notre ſexe. Ce n'eſt pas cette envie naturelle, qui eſt à blâmer, comme le pretendent d'ineptes & d'odieux Moraliſtes; mais la coquetterie libertine, qui porte

une Fille à ſortir de la nature, pour abuser du desir inné de plaire à l'Homme.

Quel fut le but de la nature, en donnant ce desir à la Fille à marier, & en rendant ſenſible l'Homme qui la recherche? Ç'a été de les attacher l'un à l'autre, ſurtout la Femme, qui a besoin de ſ'attacher davantage, à cause de ſa faibleſſe: la nature a voulu qu'elle touchât l'Homme par cet attachement, qu'elle vainquît ſon inconſtance & ſa ferocité naturelles, inconſtance & ferocité qui ſont une qualité en lui, parce-que la première, dans l'état primitif, facilitait la propagation, & que la ſeconde eſt l'effet du courage qui lui fesait autrefois pourſuivre les Bêtes feroces, ſe defendre de ſes Ennemis; & de nos jours, ſe conſacrer, ſoit à la guerre, ſoit au commerce ſur la mer, ſoit aux affaires communes de la vie, qui demandent quelquefois autant de courage que la mer & la guerre. Dans notre ſiècle, où l'on confond tout, il n'eſt pas inutile de rappeler ces verités naturelles & triviales, que la douceur, l'envie de plaire à un ſeul Homme, l'attachement, la retenue modeſte, ſont les vertus des Femmes; & que la force, le courage, l'audace, une ſorte de ferocité, doivent être le caractère des Hommes.

Ainſi donc, rien de plûs meprisable, qu'un Homme lâche, effeminé! rien de

plûs ridicule qu'une *Jeunehommeſſe*, qui affecte les goûts & les panchans des Hommes; qui ſe plaît à rapprocher le ſon de ſa voix du ton aſſuré de l'autre ſexe; qui porte un chapeau d'Homme, & voudrait, ſ'il était en ſon pouvoir, mentir ſon ſexe, comme les Folles le font en carnaval : Rien de plûs vil, de plûs coupable qu'une Coquette, qui denaturant dans ſon cœur le ſentiment doux qui la porte à plaire, en fait un desir vague de recevoir des adulations, des hommages contraires à la nature, monſtrueux dans le physique, & ſans but dans le moral!

Nous alons examiner, dans cette Seance, Mesdames & chères Sœurs, quelles ſont les inſtructions que l'on doit donner aux Jeunes-perſonnes prêtes à entrer dans l'état ſaint du mariage; le ſeul qui ſoit naturel, legitime, propre à les rendre heureuses; le ſeul qui ſoit utile à l'Etat : car l'Etre-ſuprême n'a pas mis le bonheur dans les exceptions, mais dans les choses qui, par leur nature, ſont communes & generales. Je vais vous exposer mes idées, que vous diſcuterez enſuite dans la converſation, avec d'autant plûs de facilité, que les hiſtoires de caractère ayant precedé, contre l'usage, vous aurez plûs de faits ſous les yeux.

Mon ſentiment eſt, qu'on doit preparer de loin toutes les Filles au mariage, par des inſtructions generales, & telles, qu'elles ne faſſent pas fermenter ſes paſſions avant le temps. Je m'explique: ces inſtructions generales ſont, l'économie par le precepte & par l'exemple; la propreté; le ſoin exact de tout ce qui eſt ſous la direction des Femmes, en donnant les raisons de l'attention qu'on y apporte; l'attachement au Père, par tous les motifs puiſſans ſur leſquels il eſt fondé; la douceur; la patience; l'amour des Enfans, dont la Fille ſera elle-même un objet de comparaison; la ſobriété; la fuite de la grande diſſipation & des amusemens dangereux. Ces inſtructions preliminaires ſont de tous les temps, & les Mères doivent ſ'en faire une obligation ſacrée.

Mais auſſitôt que la Jeuneperſonne ſera demandée en mariage, il me ſemble qu'il faudra particulariser bien davantage!

Dabord, & dans les commencemens, il ſera neceſſaire de fixer l'attention de la Jeunefille, ſur l'importance des devoirs du mariage. Cela ſera très-utile, pour empêcher l'imagination de ſ'élancer trop vivement & trop promptement, ſurtout ſi l'on ſ'aperçoit que l'Amant plaît beaucoup. On calmera donc, alors, la pre-

mière effervefcence, par une peinture de toutes les peines de l'union conjugale ; ce fera de l'eau, verfée dans la liqueur enivrante de l'amour, pour la temperer.

Si aucontraire, le mariage était une affaire de raison, & de convenance reelle, comme il arrive quelquefois, malgré ce qu'en disent nos Romans & nos Chanfonniers, la Mère peindra les avantages du mariage avec un Homme fenfé, dont la fortune aisée garantira fa Compagne de mille inquietudes : Elle lui citera des exemples, à l'appui de fon opinion, & elle en trouvera un grand nombre dans les *Contemporaines*, dans les *Françaises*, & dans les *Caractères* que nous traitons aux Seances de notre *Lycée ;* car nous nous proposons de les publier, par la voie de l'impreffion, ainfi que les *Difcours* d'ouverture fur les *Points de morale-pratique :* Loin que de pareilles hiftoires puiffent être trop multipliées, on peut dire aucontraire, qu'il faudrait que le nombre en fût affés grand, pour que chacun pût y trouver la fienne. Il eft des Gens qui pretendent que les *Contemporaines* ne font pas affés châtiées : ce ferait un grand mal, qu'elles le fuffent davantage ! on n'y trouverait jamais ce qui eft. Hé ! n'avons-nous pas affés de livres, où tout eft faux ;

controuvé ? ſouffrons-en un, au-moins, où laplupart des choses ſoient vraies, pour le fond & par la manière. Si les Filles ne peuvent pas lire toutes les *Contemporaines*, d'après les idées frivoles des Femmes-écho & des Hommes pusillanimes, les Mères le peuvent & le doivent (*). Au-reſte, les *Françaises*, & nos *Caractères* de *Parisiennes* ſont beaucoup plûs châtiés, ſans en être moins veridiques. Nous nous attachons, dans ces derniers recits, à les rendre tels, qu'ils ne faſſent pas ſourciller la Mère la plûs ſcrupuleuse, & qu'ils inſtruisent ſans danger la Fille la plûs innocente.

Je disais donc que les Mères, ſuivant les circonſtances, devaient inſtruire leurs Filles demandées en mariage, des peines ou des douceurs de l'union conjugale : Des *peines*, lorſque l'Amant leur plaît, & qu'il faut moderer une paſſion commençante : des *douceurs*, lorſqu'il faut aucontraire mettre une Jeunefille en-goût du mariage. J'ai dit encore, que les Parens pouvaient quelquefois faire des ma-

(*) Les *Contemporaines* ſont composées de XLII *Parties*, ou *Volumes*, formant XXI Tomes reliés : C'eſt mal-à-propos que les Libraires font relier les *Volumes* ou *Parties* ſeparement; les deux reünies ne font qu'un Tome, d'une groſſeur ordinaire.

riages de raison, pour leurs Filles, malgré l'avis contraire de nos Romans & de nos Chanſons. Ceci neanmoins demande une petite explication.

Jamais des Parens ne doivent, ni ne peuvent marier une Fille à l'Objet d'une repugnance invincible : c'eſt un crime très-grave, que cette violence qu'ils lui font; parce-qu'elle peut avoir des ſuites infiniment dangereuses, pour ſes mœurs, ſa ſanté, ſa vie, & qu'elle peut quelquefois lui donner l'idée d'un crime horrible. Non, non, les Parens ne peuvent jamais contraindre. Mais il eſt des cas où la Jeuneperſonne ayant le cœur libre, & le Parti qui ſe presente n'ayant aucun defaut marqué, rien de haïſſable, & ſurtout n'étant point haï, les Parens peuvent preparer l'eſprit de leur Fille, par la raison, par la conſideration des avantages, par la convenance de l'état, de la fortune & de la reünion de certaines propriétés foncières, qui ſe font valoir mutuellement. C'eſt alors, qu'une Mère peut employer avec ſa Fille la peinture d'une union tranquile, exempte des inquietudes de la vie; qu'elle peut faire valoir le merite, les qualités, le caractère, l'humeur du Pretendu; en un mot, faire guider le cœur par l'eſprit: Loin que cette conduite ait

rien de blâmable, elle eſt au-contraire, pleine de ſens & de raison, & va très-bien à la Mère la plûs vertueuse & la plûs tendre. Il faut cependant, qu'elle ſoit ſûre de la bonté du caractère du Mari, & qu'il n'a rien d'abſolument rebutant, qui puiſſe inſpirer, après le mariage, un inſurmontable degoût. En voila, je penſe, ſuffisamment, pour juſtifier ce que j'ai avancé; car j'ai vu, par un certain mouvement qui ſ'eſt fait parmi vous, Mesdames & chères Sœurs, que vous étiez ſurprises de la maxime, que les Parens peuvent faire des mariages de raison.

A-mesure que le jour du mariage approche, les inſtructions des Mères doivent devenir plus particulières, en ayant toujours égard à la manière dont le Futur doit être envisagé par la Promise.

Si c'eſt un Amant cheri, la marche eſt la même que j'ai dabord indiquée: la Mère tempère la paſſion, par l'annonce des peines, par l'exposé des obligations. Je crois qu'il ſera mieux de citer un exemple, dont j'ai moi-même été temoin: la Mère était mon amie, & elle me permit d'entendre à-l'écart les inſtructions qu'elle donnait à une Fille cherie, qu'elle alait unir à un Jeunehomme éperdûment amoureux, & paſſionnement aimé.

—Ma chère Enfant, lui disait-elle, tout eſt charme en ce moment, pour ton âme épanouie, échauffée, dilatée par le feu de l'amour. Mais tu riſquerais d'être bientôt affligée par des ſentimens inattendus, ſi je ne te prevenais pas. Ton attachement pourra durer, je connais la bonté de ton cœur; mais l'efferveſcence de ton Amant ceſſera, dès qu'il ſera ton époux. Tu verras, dans peu de mois, ſucceder aux égards, à l'empreſſement, à ces marques ſeduisantes d'un devoûment abſolu, le ſans-gêne, l'indifference, un égoïſme, qui te paraîtraient bien extraordinaires, ſi tu n'étais pas avertie! Mon Enfant, tout cela eſt dans la nature. Ton Amant, aujourdhui plein d'ardeur, parce-qu'il desire, reſſemble à un Homme qui arrive de la chaſſe, plein d'appetit; il a pour les mets les plûs groſſiers un goût immoderé: il dedaigne les plûs delicats, lorſqu'il eſt raſſasié: l'amour eſt un appetit, plutôt qu'un ſentiment, même cet amour delicat, qu'on nomme tendreſſe; il ſe raſſasie: c'eſt à quoi il faut ſ'attendre. Dès l'inſtant de ton mariage, tu pers de ton prix, par l'aſſurance qu'acquiert ton Mari, que tu ne ſaurais plus lui échapper: Dès qu'il ſe trouvera en pleine liberté avec toi, il ſ'abandonnera ſans reserve à ſa paſſion; il ne voudra,

ni s'arrêter, ni moderer sa fougue, ni menager ses facultés : il te montrera, dès ce moment, qu'il ne t'aime que pour lui ; car il te fatiguera, en s'epuisant, ne s'embarrrassant guère si tu souffres . . . Ton rôle est changé ; c'est à toi à prendre des menagemens, à moderer l'Epoux, à l'adoucir, à l'engager à te conserver quelques droits sur lui, par la privation d'une partie de ce qu'il peut. Si tu n'y reüssis pas, comme c'est l'ordinaire, il faudra te resoudre à n'être bientôt plus pour lui, qu'un Etre incommode, qu'il verra sans interêt, auquel il ne reviendra que par foucades, & d'une façon qui n'a plus rien de flateur. Cependant, ma Fille, tu commenceras à souffrir des suites du mariage ; tu sentiras les avancoureurs de l'état qui conduit à la maternité ; tu éprouveras des souffrances physiques, & des peines morales ; car le physique influe toujours sur l'âme ; tu auras des inegalités d'humeur, tu verseras quelquefois peut-être des larmes involontaires ! Et peut être ton Mari, loin d'y être sensible, en sera impatienté. Peut-être perdras-tu son cœur, ou dumoins éteindras-tu son goût pour toi, par cette situation douloureuse, qui devrait émouvoir sa pitié . . . C'est qu'elle diminuera tes charmes : c'est que tu ne parleras

plus alors qu'à l'âme, & non aux ſens; c'eſt qu'il faudrait un excellent cœur, pour ſentir precisement ce qui ſerait juſte.... Je vois, par le mouvement de tes lèvres, que tu m'aſſures que ton Amant a l'âme belle, le cœur excellent!... Ne repons, ma Fille, que de ce qu'il eſt aujourdhui, mais non de ce qu'il ſera, ſix mois après le mariage. Aujourdhui, ſi je parlais devant lui, je l'entendrais ſe recrier, qu'il t'adorera dans tes ſouffrances! Hâ! ma chère Fille! c'eſt qu'aujourdhui il verrait ſon Epouse languiſſante, à-travers le priſme ſeduisant de ma Fille belle, fraîche, charmante, vivement desirée; il te tromperait, parce-qu'il ſe tromperait lui-même.

Tu deviendras mère, mon Enfant: la crise n'eſt pas auſſi terrible que l'imagination peut la representer; mais elle eſt telle, qu'une Femme a besoin alors de toute la tendreſſe de ſon Mari.... Ses ſuites ſont quelquefois fâcheuses; mais comme tout cela eſt du physique, qui ne depend pas de nous, il eſt inutile de t'en entretenir, ſi ce n'eſt pour t'apprendre, que le mariage eſt un état de ſouffrance, & que toute la tendreſſe reciproque d'un Mari & d'une Epouse, n'eſt pas trop pour la ſupporter. Le malheur eſt, qu'à mesure que les peines augmentent, les moyens de plaire dimi-

nuent dans l'Epouse ; elle touche moins, elle intereſſe moins, elle a moins d'appuis dans le cœur de ſon Epoux, quand il ſerait neceſſaire qu'elle en eût davantage ; ſon caractère peut ſ'aigrir par-là, & la haine. . . ſucceder à l'indifference. . . . Alors, quel malheur ! O ma chère Fille ! il le faut éviter, & je te dois mes avis ſur les moyens à employer pour cela.

Tu aimes, tu es aimée : ne crois pas que ce ſentiment naturel ſoit durable ! Il ne le ſera pas ſimultanement, également dans vos cœurs : il ne le ſera pas dans celui de ton Mari, peut-être ne le ſera-t-il pas dans le tien ! . . . Je dis la verité, ma Fille, peut-être ne le ſera-t-il pas dans le tien ! Ce ſerait un grand malheur ! mais enfin, cela n'eſt pas impoſſible, car il en eſt plûs d'un exemple. Il y a, dans le *Père-de-famille*, un beau mot à ce ſujet : » La paſſion voit tout » éternel : mais la nature veut que tout » finiſſe ». Il faudrait, pour être heureuſe dans le mariage, que la paſſion fût éternelle ; c'eſt de-là qu'il faut partir, pour éviter le malheur. Ton premier ſoin, ton premier travail, ma chère Enfant, doit être de conſerver dans ton cœur un attachement inalterable pour ton Mari. Ce n'eſt pas une choſe auſſi facile, que

tu te la representes en ce moment. Mais prevenue, tu pourrais y reüssir. Regarde tous les torts, que se donnera ton Mari, comme des suites de la satiété, comme des effets naturels : on ne peut unir le desir à la jouissance ; il faut toujours qu'ils existent separés : L'Homme est inconstant, parce que la Femme perd de sa fraîcheur, & surtout le charme de la nouveauté : il faut à l'Homme une sorte de vertu, pour ne pas donner dans certains écarts degradans. On se recrie tous les jours contre un Homme qui prefere une Laideron, à une Epouse toute charmante : Je ne pretens pas le justifier ; il s'est marié, il a promis, juré la fidelite ; il la doit. Mais je te confesse, entre nous, que sa conduite est naturelle ; que la nouveauté l'emporte sur la beauté ; je confesse qu'il lui faut de la vertu, pour preferer sa Femme, & resister à toutes les Autres, & une vertu asses forte, pour surmonter la nature. Envisage donc sous ce point de vue les écarts de ton Mari, afin de ne pas le haïr, de ne pas le detester comme un monstre : Helas ! il ne le sera pas, en devenant inconstant ; il sera coupable envers toi, par les loix civiles, par les loix religieuses ; mais il ne sera pas un monstre ; il suivra la nature !

Je

Je t'étonne, mon Enfant! mais il faut te parler vrai, pour te preserver d'un malheur aussi grand que celui de cesser d'aimer ton Mari, malheur tel, que lorsqu'il est arrivé, il n'y a plus rien à esperer pour une Femme; elle est perdue.

Mais ce qui n'est pas moins important, c'est de travailler, non à conserver la passion, ou l'amour de ton Mari, c'est l'impossible, mais son estime & son amitié.... Tu viens de dire entre tes lèvres, *C'est l'impossible!* Oui, ma chère Enfant, conserver la passion de l'amour est impossible; c'est ici que l'axiome est vrai à-la-lettre: » La nature veut que tout » finisse »: cela ne se pourrait pas. L'Amour est une fièvre de l'âme dans l'Homme; je dis l'amour de tendresse, & il faut que la fièvre cesse, ou elle tue. Il ne s'agira donc, dans les moyens que je vas te proposer, que de conserver l'amitié, l'estime, la confiance, l'attachement de ton Mari, & cela suffira pour ton bonheur, lorsque tu auras plûs d'experience. Heureusement, ma chère Fille, ces moyens sont en ton pouvoir: car on excite la passion, ou l'amour, sans y penser, par des grâces, une fraîcheur, une beauté, qui ne dependent pas entièrement de notre volonté: mais l'amitié, l'estime, la con-

fiance, ſont des ſentimens qui ont une base morale, & qui des-lors ſont entièrement à notre diſpoſition.

Marquer une tendreſſe douce, non exigeante: Etre aimable, même en ſouffrant, ou faire ſentir le ſourire gracieux, ſous la pâleur ou la rougeur des crises douloureuses: Ne point pretendre à gêner la liberté de ſon Mari; ſ'il eſt longtemps abſent, le bien recevoir, à proportion de la longueur du temps, avec l'expreſſion de la joie; les Femmes devraient bien ſe mettre dans l'eſprit, qu'un Jeune-mari bien tendre, ne reſte loin d'elles, que par le besoin où il eſt de ſe *defatiguer* de ſa tendreſſe; c'eſt pourquoi je n'entens pas, en disant qu'on le recevra d'autant mieux, que ſon abſence aura été plûs longue, qu'on l'accâblera de careſſes affectueuses, qu'on ſe precipitera dans ſes bras: ce n'eſt pas cela du-tout; on le recevra gaîment, on lui montrera une joie franche de ſon retour; mais point d'épanchemens langoureux, c'eſt la mort de l'amour & du ſentiment; un de ces épanchemens-là, le plûs delicieux poſſible, eſt capable d'affadir le cœur d'un Mari, pendant ſix mois: Faire ſentir à ſon Mari qu'on aime à le voir ſe diſſiper, ſe diſtraire: Si on l'accompagne, ſoit au ſpec-

tacle, ſoit à la promenade, avoir la plûs grande attention de ſe comporter avec les mêmes attentions, la même politeſſe, à quelques nuances près, la même gaîté, que ſi l'on était avec ſon Amant : Dans la maison, montrer les vertus qui peuvent l'engager à nous eſtimer, à nous cherir, à nous mettre audeſſus des autres Femmes : Bien remarquer ſ'il loue la conduite de Quelques-unes de Celles que nous voyons, examiner cette Femme, & ſ'efforcer de l'égaler, de la ſupaſſer même, ſans la nommer jamais, ſans avoir l'air de vouloir imiter Perſonne : Avec les autres Hommes, ſe comporter de manière, que notre Mari, loin d'avoir à rougir de notre legereté, ſoit glorieux de notre attachement noble & inebranlable, que nous manifeſterons par notre air, plutôt que par des paroles, ſi ce n'eſt par quelques mots decens & convenables : Notre depenſe doit être dirigée de manière, qu'elle ſoit toujours approuvée, toujours au plûs grand avantage de la maison : ſurtout ne pas avoir la baſſeſſe de certaines Femmes, qui fatiguent leurs Maris, par leurs demandes ; il faut ſe contenter de ce qu'il aura fixé, l'employer loyalement, & ſi cela ne ſuffit pas, qu'il le voye par le compte exact de l'emploi : Une Femme

n'a pas besoin, pour sa parure, de ces choses qui font peine à son Mari, elle doit s'en passer : Quant à ce qui est necessaire, & qu'il paraîtra desirer lui-même, il faut le faire-faire noblement, sans affectation, & comme maîtresseabsolue, parcequ'une Femme-mariée l'est reellement, toutes les fois qu'elle a la raison pour elle: Si le Mari disputait alors, contrariait, il n'y aurait qu'un mot à repondre, *Mon Ami, j'ai cru cela necessaire ; voyez si je me suis trompée ;* se taire ensuite, mais sans murmurer ; il n'est pas de Mari, qui puisse tenir contre l'égalité d'humeur de sa raisonnable Compagne ; il finira par ceder à la raison ; & cela doit suffire, quand même il declarerait, qu'il ne cède pas à sa Femme.

Ma chère Fille, sois sûre, qu'en te conformant exactement à ces leçons, que j'ai mises en pratique sous tes yeux, tu conserveras l'estime de ton Epoux. Mais ne te fie pas à l'Amour ! ne t'en repose par sur lui ! c'est un perfide, qui trompe toujours, toujours, sans exception. Dès le lendemain de ton mariage, comporte-toi comme si tu n'étais plus aimée ; emploie les mêmes moyens, les mêmes attentions; & surtout, derobe-toi à l'emportement des caresses; sois fille encore, longtemps

après que tu feras femme ! Ce dernier conseil a pour but, de prolonger l'amour autant qu'il peut l'être-.

La Jeunepersonne se jeta dans les bras de sa Mère : —Mille grâces, ma chère Maman, de vos sages avis ! je m'y conformerai fidèlement, par respect & par tendresse pour la meilleure des Mères, autant que par . . . attachement pour l'Epoux que vous me donnez-. Elle s'y conforma effectivement, & elle a été heureuse.

Mais les conseils à donner à une Fille qu'on marie par raison, sont un-peu differens, Mesdames & Bonnes-amies, quoique les premiers soient à-propos dans tous les cas. J'ai encore un exemple vrai à vous citer : car c'est une matière que j'ai longuement & serieusement étudiée, que celle du bonheur en mariage.

Une Mère de bonne-maison, mais peu riche, avait une Fille très-aimable, qui lui fut demandée en mariage par le Chevalier *De-Martincqs*, marechal-de-camp, âgé de quarante ans. C'était un bon gentilhomme, qui s'était avancé dans le service par son merite personnel, & que la fortune avait favorisé, autant que la gloire. Ce Parti était doublement avantageux ; c'était un moyen d'illustration, le Chevalier devant s'avancer encore ; & un

moyen de bonheur ; il était d'un excellent caractère, & le plûs honnête Officier du Corps de l'Artillerie, si distingué par les bonnes-mœurs & l'exactitude du service. Sa figure était bonne, mais dailleurs n'avait rien de seduisant. La Dame lui suggera les moyens de gâgner l'estime de sa Fille ; c'était de montrer beaucoup de respect pour l'innocence ; de condamner hautement Ceux qui la blessent par des discours libres ; de montrer beaucoup d'indulgence pour les Femmes ; de plaindre Celles qui étaient malheureuses en menage ; enfin, de paraître en tout le Chevalier du beau-sexe. M. de Martincqs se conforma aux conseils de la Mère, & parvint à être vu de bon-œil par la Demoiselle. Ce fut alors, que la Dame fit part à sa Fille des vues de cet honnête Officier, & que pour la determiner à ce mariage de raison, elle lui en detailla toutes les douceurs & tous les avantages.

—Ma chère Fille, tu sais que je t'aime tendrement, & que je ne veux que ton bonheur : Les moyens de le faire ne sont pas nombreux ; nous avons peu de fortune : un hasard favorable nous en presente un, qu'il ne faut pas laisser échapper : le Chevalier de Martincqs te demande en mariage. C'est un Officier-general universellement

eſtimé, d'un caractère doux, tu le connais; ſa fortune eſt aſſurée; tu remonteras avec lui & par lui, au degré d'illuſtration, d'où les malheurs de ton Père nous ont fait deſcendre. Mais ce ne ſont-là, ma chère Fille, que des motifs generaux, qui frapperont tout le monde: J'en ai de particuliers, & qui te regardent ſeule: je vais te les presenter.

Le Chevalier eſt aimable, ſans être un beau; il eſt mûr, ſans être vieillard: Et, ma chère Fille, tous mes malheurs, ceux de ton Père & les tiens, ſont venus, de ce qu'il était trop beau, trop jeune, trop loin de la maturité. Sa jeuneſſe le rendit volage, diſſipé; ſa beauté le fit rechercher par des Coquettes dangereuses, qui le ſeduisirent: je l'adorais, & je fus malheureuse..... O puiſſe-je, ma chère Fille, te faire éviter mon triſte ſort... Je le demande au Ciel, depuis longtemps, & je crois, avec reconnaiſſance, qu'enfin il m'a exaucée; M. De-Martincqs eſt un don de ſa bonté....

Il faut, ma chère Fille, que je te faſſe un tableau du ſort qui t'attend, avec cet Honnête-homme: Tu le compareras avec l'eſquiſſe legère que je t'ai donnée de ma ſituation avec ton Père.

En épousant le Chevalier, tu le pene-

treras de reconnaissance; il verra en toi une Jeune-personne sensée, qui se donne par estime: Tu n'auras pas à redouter l'inconstance: Il est dans un âge, où l'Homme se fixe, surtout si c'est une Jeune-personne qui l'attache. Tu n'auras pas à redouter les inconveniens de la beauté d'un Mari.... Hâ! ma chère Fille! si tu savais combien un Beau est insupportable! cent-fois ce fragile avantage, qui ne m'avait pas determinée, a failli de me faire detester un Mari que j'adorais! Que de fois je lui ai souhaité la laideur la plûs complette! & Dieu sait comme alors je l'aurais aimé, comme j'aurais été heureuse!... Le Chevalier n'est pas laid; il est aussi bien qu'un Homme puisse être: mais tu n'auras rien à craindre de sa bonne-mine; outre qu'il t'adore, les Coquettes ne s'arrachent pas les Hommes sensés, dont l'air, le maintien & la parure annoncent la maturité. Un Mari de cet âge-là, qui est celui de la force, dans l'Homme, autant que celui de la raison, est bon, indulgent, complaisant avec une Jeune-épouse; il la traite en Fille cherie, quelquefois un-peu gâtée; elle peut se reposer sur lui, pour tous ses plaisirs, pour tous les agremens de la vie; il va audevant de tout ce qui peut la flater. Notre rôle

eſt bien different avec un Jeunehomme! Helas! c'eſt à nous, d'avoir les attentions les plûs minucieuses, les plûs delicates, encore ſont-elles la plûpart du temps ſans ſuccès! C'eſt une vie bien dure, que celle d'une Jeune-perſonne qui épouse un joli Petitmaître! C'eſt une vie douce, remplie de ſatiſfactions continuelles, que ſe procure Celle qui choisit un Homme ſenſé: ce n'eſt pas Mari, qu'il devient pour elle; il reſte Amant; il a les égards, les prevenances delicates d'un Homme qui recherche, plutôt que l'aſſurance du Proprietaire qui poſſede. La tendre Mère de cette heureuse Fille n'aura jamais de larmes à eſſuyer; elle ne ſera pas reduite à l'affreuse extremité de lui donner un asile contre les mauvais-traitemens d'un Brutal, d'un Joueur, d'un Debaûché.... J'ai vu tout cela, ma chère Fille, & toujours dans les mariages où la grande jeuneſſe du Mari exposait ſa triſte Compagne aux orages de la ſaison des paſſions. Elle eſt paſſée, cette ſaison des orages, dans l'Homme vertueux qui te recherche, mon aimable Fille; tu n'auras plus qu'à jouir d'un calme heureux: Si tu n'as pas d'amour, tu auras de l'attachement, de l'eſtime, de la reconnaiſſance; tu verras dans ton Mari un Honnête-homme, qui

t'aſſocie à toute la gloire dont il ſ'eſt couvert, à la fortune acquise de la manière la plûs noble, par des ſervices à l'Etat, dans le metier de ton Père.... Ma chère Fille, je vois que tu goûtes mes raisons!... Je te recommande le bonheur de ton Bienfaiteur: tâche d'y contribuer par ta douceur, par tes attentions pour lui; les ſiennes t'en ſeront plûs agreables, ſi tu les reconnais par des ſoins delicats, tels que les Femmes ſavent en rendre: Quand on a l'âme bien-faite, on n'aime pas toujours à recevoir ſans donner! Promets-moi que tu ſeras bonne avec ce cher Homme, qui va faire tant pour toi? Ce n'eſt pas lui qui le demande, c'eſt moi, moi ſeule: il ſe contente de ton conſentement, à ce qu'il nomme ſon bonheur, & qui ſera plûs encore le tien.

—Je ferai tout ce qui vous ſera le plûs agreable, ma chère Maman! vos bontés pour moi, depuis mon enfance, exigent un devoûment abſolu.

—Ma Fille, ma bonne, mon excellente Fille! je m'attendais à cette reponſe de ta part. Je puis donc aſſurer le Chevalier, que tu as pour lui toute l'eſtime qu'il merite. C'eſt tout ce qu'il convient de lui dire, ma Bonne-amie; notre ſexe doit menager les expreſſions; ne jamais

les outrer, & reſter toujours en-deça de ce qu'il ſent : mais il faut prouver les ſentimens raisonnables, comme l'amour de ſon devoir, de l'occupation, de l'honnêteté, par toutes ſes actions. Je ſuis ſûre que telle ſera ta conduite, ma très-chère Fille ; je connais ton cœur, & parce-que je l'ai bien étudié depuis ton enfance, & parce-que je le juge d'après le mien : car j'ai remarqué, dans toutes les occasions, que nous avions le même caractère.

Ce fut ainſi que cette bonne Mère diſposa non-ſeulement ſa Fille à contracter librement un mariage avantageux ; mais encore à vouloir faire le bonheur de l'Homme qui l'épousait. Elle reüſſit ; parce-qu'elle continua ſoigneusementt, après le mariage, à diriger ſa Fille ; parce-qu'elle la preserva des mauvaises Connaiſſances en Femmes, qui de toutes ſont les plûs dangereuses, & qu'elle eut l'art d'éloigner les Celibataires ſeducteurs, ſans que le Mari parût ſ'en mêler ; ce qui eſt le grand art.

Je ne vous parlerai pas, Mesdames & chères Sœurs, d'un abus qui exiſte à Paris ; c'eſt que les Filles à marier n'y rêvent que folie, depenſe, diſſipation : Elles n'envisagent le mariage, que comme un état d'independance & de liberté abſolue : Cette funeſte idée eſt la cause de la perte d'une

infinité de menages. Je ſais que certaines Perſonnes ont osé dire, qu'il ne falait pas detruire ces idées, parce-qu'elles determinaient au mariage. Je repons que les Jeunesfilles de Paris n'ont pas d'éloignement pour l'union conjugale: mais en euſſent-elles, malheur à Celles qui ſe determineraient à le ſurmonter par des vues auſſi fauſſes, auſſi ruineuses que celles-là! il vaudrait autant qu'elles reſtaſſent Filles. On ne doit porter les deux-ſexes au mariage, que par des principes honnêtes, dans des vues ſages, conformes à la nature & à l'interêt civil, aſſés puiſſant en lui-même, puiſque toute vieille Fille ſemble vouée de bonne-heure à la derision & au mepris.

J'ai dit, Mesdames & chères Sœurs: Je vous invite maintenant, à vous éclairer mutuellement, par la converſation, ſuivant l'eſprit de l'inſtitution du Lycée; après quoi, j'engage Celle de nos chères Sœurs qui veut bien ſe charger du *II Point* des Statuts, à remplir la chaire à ma place.

Dès qu'on eût terminé les diſcuſſions occasionnées par le morceau qu'on venait de lire, Mad. De-Monhu fut preſſée de prendre la place deſtinée aux lectures: elle y monta, & lut, avec la grâce qui lui était naturelle, le Diſcours ſuivant:

II Discours.

II Point de Morale-pratique, relatif aux Filles.

La Decence en fesant l'amour.

Il est un principe, que les Filles doivent toujours avoir present : c'est que notre sexe est fait pour la resistance : Ce principe n'est pas seulement le resultat des loix de la société, un effet de la bonne éducation, il est dans la nature ; il existe dans les Femelles des Animaux, comme dans la Femme : Il a donc pour cause la Raison éternelle même de Dieu ; il est donc fondé sur la necessité, cette Souveraine morale, qui n'est au fond que le mieux possible ; il a donc pour base l'utilité du Mâle & de la Femelle : car il ne saurait être une inconsequence ; la Nature n'en a jamais dans ses operations. Mais aulieu de disserter sechement sur ce Point important de morale, j'aime mieux le traiter historiquement, en m'appuyant de l'exemple de la Comtesse de Guebeau, cette modeste Helisenne, dont je vous ai fait l'histoire : Il semble que la Nature l'a destinée à servir de modèle à son

ſexe, comme Fille & comme Femme; car ſa conduite pourrait fournir la matière de preſque tous les autres Points-de morale-pratique que nous avons à traiter.

Le Comte de Guebeau était un marin: c'eſt dire qu'il manquait d'une certaine delicateſſe: il était fort riche; par-conſequent il avait cette ſuffisance des Gens riches, qui ſavent trop combien on leur paſſe de choses: Il fesait la fortune de ſa Pretendue; ce qui devait lui donner auprès d'elle un air de Protecteur: Enfin, il était fort amoureux, & dans l'âge où l'on contraint peu les desirs. A-la-verité, la connaiſſance qu'il avait du caractère d'Helisenne, lui avait donné pour elle une eſtime infinie: mais c'eſt encore là un modèle pour les Filles; il faut qu'elles travaillent à l'inſpirer, cette eſtime. Cependant, vous alez voir que le Comte, qui la reſſentait, n'en fut pas moins entreprenant.

Dès-qu'il fut decidement Pretendu, ſous le pretexte legitime, en un ſens, qu'il falait ſe connaître tous-deux, il demanda & obtint de Mesd. D'Hauteborne, la permiſſion d'avoir des entretiens particuliers avec Helisenne. Les premiers ſe paſſerent avec toute la retenue convenable de ſa part. Il fut très-tendre, parcequ'il était auprès d'un Objet charmant, & qu'il avait

un grand fond de ſenſibilité. Mais il faut vous peindre ſa marche : Comme ces Diſcours, ainſi que les Anecdotes que nous racontons au *Lycée*, ſont deſtinés à l'impreſſion, le tout pourra ſervir à l'inſtruction des Jeunesperſonnes de la Capitale, dans tous les états.

Au premier entretien particulier que le Comte eut avec Helisenne, il ſe tint ſur la reserve : c'eſt-à-dire, qu'il voulut voir, ſ'il ne pouvait pas prendre ſes avantages. Il ſavait, par Mad. D'Hauteborne la mère, qu'il était eſtimé de la Jeuneperſonne : Ce mot, dans la bouche d'une Femme, ſignifie quelquefois beaucoup ; c'eſt pourquoi elles doivent ne le prononcer d'elles-mêmes, ou des Autres, qu'avec la plûs grande circonſpection ! Le Comte prit donc un air tendrement Protecteur ; il disait *Mademoiselle*, du ton dont il aurait dit, *mon Enfant* : il cherchait même à jouir du timide embarras d'Helisenne, & du goût qu'il croyait lui inſpirer : il attendait quelle ſerait l'expreſſion de ſa reconnaiſſance, lorſqu'il lui ferait entrevoir le bonheur qu'il lui deſtinait. Le diſcours par lequel il le lui annonça, fut très-adroit ! Et c'eſt encore ici une raison morale de la reſiſtance des Femmes ; c'eſt que les deux-ſexes ſe guettent, même

quand ils sont amans, comme des Ennemis, pour prendre l'un sur l'autre tous les avantages qu'ils peuvent.

—J'ai toujours fui le mariage (dit le Comte) : c'est un état redoutable, & je ne me determinerai à m'y engager, que bien-sûr de trouver, dans Celle sur quî j'aurai jeté les yeux, une Compagne absolument differente des Femmes que je vois de par le monde.... Hâ! si je pouvais croire à la durée des vertus qui frappent ici ma vue! ... Toutes les Filles sont adorables, & les Femmes... Je n'ose achever... l'expression est revoltante!... Croyez-vous, Mademoiselle, ne jamais changer de dispositions? —Je suis ma conviction dans celles où je me trouve-, Monsieur (repondit Helisenne, sans lever les yeux).

—Permettez moi, Mademoiselle, de connaître vos dispositions dans toute leur étendue.... Je sais que je suis obligé de vous donner sur moi le même avantage? —Tout ce que je pourrai vous dire, Monsieur, sans trop de hardiesse, je le dirai : je vous demande seulement la permission de consulter mes Protectrices, lorsqu'il m'arrivera de douter, si je puis vous repondre. —Cela est trop juste : votre confiance en elle vous honore... Quelle est, Mademoiselle, votre manière de penser sur les

droits & les prerogatives de votre ſexe, comme Fille, & comme Epouse, quand vous le ſerez? —Vous me permettrez, Monſieur, de ne vous repondre à-present, que comme Fille: le ſurplûs de votre queſtion demande que je conſulte beaucoup auparavant, & que je reçoive des inſtructions detaillées. —Vous appliquez ſur-le-champ votre reserve, & vous l'appliquez très-bien! vous avez, Mademoiselle, une juſteſſe de ſens, qui me fait le plûs grand plaisir.... Daignez donc me repondre à la queſtion, qui regarde vos prerogatives de Fille? —Je crois, Monſieur, n'avoir de prerogative, que celle de la reserve: je ne m'en connais pas d'autre. —Pardonnez-moi: la beauté vous en donne. —Je vous prie, Monſieur, de ne pas me debiter les maximes dangereuses qu'on voit dans les vers du *Mercure*, & qu'on entend dans les converſations inſipides des Cercles: j'y ai quelquefois entendu parler à de Belles femmes, d'une manière que je ne concevais pas. —Encore, Mademoiselle, pourriez-vous me dire, quelle idée vous aviez de cette manière? —Mais, Monſieur, on leur parlait des droits de leur beauté, comme ſ'il n'y avait eu ni loix, ni decence, ni pudeur, ni vertu; comme ſi elles euſ-

ſent été des Femmes libres de ſe livrer à tous leurs goûts, même les plûs condamnables; enfin, comme ſi elles n'avaient point eu de Maris : Je vous avouerai, Monſieur, que je n'ai jamais rien compris à ces droits-là ; & j'eſpère que vous ne me parlerez pas de choses qui m'ont tant deplu, lorſqu'on les disait aux Autres. —Ainſi, Mademoiselle, vous ne regardez votre beauté, qu'avec indifference ? —Si je vous disais que je ſuis inſenſible aux avantages de la figure, je mentirais, & cela ſerait mal : je penſe que je dois être vraie avec vous, autant que je le puis. —C'eſt remplir abſolument mon but dans nos entretiens, & j'y ai compté de votre part, Mademoiselle : Mais, comment êtes-vous ſenſible aux avantages de la beauté ? —Parce-qu'elle rend agreable, qu'elle excite la bienveillance, l'indulgence : Il me ſemble que, dans l'état de ſociété, c'eſt un grand avantage, que d'être agreable à Ceux avec leſquels on paſſe ſes jours, qui nous ont marqué de la bonté, auxquelles on doit de la reconnaiſſance. —Ces motifs ſont très-louables, Mademoiselle ! ils ſont obligeans envers les Autres, & vous preservent de la vanité.... Mais comme Fille, comme jeune, charmante, comme étant

d'un ſexe à quî nos mœurs, autant que la raison, accordent des égards, vous desirez qu'on vous en marque ; que le reſpect accompagne les ſentimens qu'on vous temoigne ? —Un Honnête-homme ſe doit à lui-même, de reſpecter la pudeur des Jeunes-perſonnes : S'il eſt étranger à leur égard, il ſuit en cela les loix generales & indiſpenſables de la politeſſe : il ne fait dailleurs, que ce qu'il exigerait pour ſes Sœurs & ſes autres Parentes. —Et ſ'il ſe proposait pour le mariage ? —Je crois, Monſieur, qu'alors, il aurait une double raison de menager la decence : Deux Perſonnes unies par le mariage, qui ſeraient ſans conſideration l'une pour l'autre, paſſeraient de triſtes jours ! —Je desirerais de ſavoir, Mademoiselle, quelle eſpèce de conſideration vous croyez que le Pretendu doive à la Demoiselle qu'il recherche ? —Il doit la traiter comme il voudrait qu'un autre Homme en agît avec ſa Fille : c'eſt-à-dire, lui marquer une conſideration obligeante, affectueuse ; en reſpectant ſes oreilles, dans ſes diſcours, ſes yeux, dans ſes actions ; en ne ſe permettant rien qui puiſſe la lui faire meseſtimer un jour. J'ai entendu Madame D'Hauteborne, dire à ſa Bru, qu'un Homme qui en agiſſait autrement avec ſa Pre-

tendue, travaillait contre lui-même ; parce-qu'après le mariage, tout étant commun entre les deux Epoux, il se trouvait avili par les choses, faites par lui-même, qui avaient porté quelqu'atteinte à la pureté de son Epouse, lorsqu'elle était fille. —Cela est très-bien vu ! cela est vrai, Mademoiselle !... Vous ne demandez pas autre chose à un Homme qui recherche une Jeunepersonne en mariage ? —Non, Monsieur : il me semble que dèslors, il doit prendre le rôle de Protecteur à son égard. —Continuez, je vous prie, Mademoiselle ? —Il se doit â lui-même, de gâgner sa confiance, son estime ; de s'en faire considerer par ses qualités, respecter par ses vertus, —*S'en faire respecter !* Avez-vous bien reflechi ce mot-là ? —Je crois, Monsieur, qu'une Jeune-personne doit respecter l'Homme pour lequel elle quitte Père, Mère, Parens, Amis, les Institutrices les plûs chères, & qu'elle serait bien malheureuse, si elle ne le respectait pas ! —C'est donc cela (dit le Comte en se parlant à lui-même) qu'il est si peu de mariages heureux !... Vous avez d'excellens principes, Mademoiselle, & ce ne sont pas une decence & une modestie exterieures que vous avez, mais interieures & reelles ! Vous m'inspirez le sentiment que vous

demandez qu'inſpire le Pretendu. —Si vous êtes vrai, Monſieur, ce ſentiment me fait plaiſir, de votre part ſurtout-!... Elle ſ'arrêta, en rougiſſant, craignant d'en avoir trop dit. —Je vous prie de vouloir bien achever de me detailler votre penſée, Mademoiselle? —Je voulais dire encore, que le reſpect qu'on porte à une Jeune-perſonne, n'eſt pas le même que celui qu'il lui faut inſpîrer. —Quelle eſt donc la difference? —Mais il me ſemble que celui qu'il lui faut inſpirer, doit être fondé, dans l'Homme, ſur de grandes lumières, une grande fermeté de caractère, l'élevation de l'âme, la nobleſſe des ſentimens, & les vertus qui font le bon citoyen, le bon mari, le bon père: Au-lieu que le reſpect qu'on accorde à une Jeune-perſonne, a pour base ſon innocence, ſa timidité, ſa pudeur, la pureté de ſon âme: ce n'eſt pas un reſpect d'honneur, c'eſt un reſpect de protection, de menagement. —Voila une diſtinction très-delicate! mais vraie! J'admire la juſteſſe de votre eſprit, Mademoiselle!... Il ne me reſte plus qu'une queſtion à vous faire (puiſque vous me permettez de vous interroger): mais cette queſtion eſt la plûs importante; elle me regarde perſonnellement: Croyez-vous ne pas trou-

ver en moi d'obstacles à votre bonheur; dans le mariage ? Croyez-vous pouvoir faire le mien, d'après les sentimens que je vous inspire ? —Cette question, Monsieur, est trop importante, pour y repondre avec precipitation. —Je vais la simplifier, ou la reduire : Quelle opinion avez-vous de moi ? —Je puis repondre à ceci, Monsieur. Lorsque vous êtes entré dans la maison, tout le monde était pour vous : Mad. D'Hauteborne la jeune n'avait jamais prononcé votre nom, sans un éloge : vous étiez donc, avant même d'être connu, l'Objet de l'admiration generale. J'étais dans les mêmes dispositions que tout le monde : la moindre attention de votre part était flateuse. Quand on vous a connu, vous n'avez rien perdu; l'admiration vague, est devenue estime éclairée. Je vous avouerai, Monsieur, que j'ai pour vous le sentiment general : mais il me faut du temps, pour savoir si j'en ai un particulier, & tel qu'il est necessaire, pour remplir vos vues; je ne suis point encore assés éclairée, pour vous donner mon estime, ma confiance, sans l'appui de celle des Autres: en-un-mot, je partage le sentiment du Public à votre égard; mais je n'en ai point encore de particulier... Cependant (car je vois que ma

franchise vous étonne), je vous avoûrai.... que je desire que vous ſoyiez l'Homme que j'eſtime... le plûs!... —Je vous ſuis obligé de votre veracité, Mademoiselle, & je vois quelles ſont vos diſpositions pour moi : vous partagez l'heureuse prevention où l'on eſt à mon égard? —C'eſt precisement cela, Monſieur. —C'eſt un grand avantage pour moi, & dont je tâcherai de profiter, en meritant votre eſtime perſonnelle-.

Tel fut le premier entretien des deux Amans. Dans l'intervale qui ſ'écoula juſqu'au ſecond, le Comte parvint à ſe faire eſtimer particulièrement d'Helisenne, parce-qu'il avait reellement de belles qualités, un excellent cœur, & une candeur marine, qui devait plaire à une Jeune-perſonne ennemie de tout deguisement. M. De-Guebeau était trop éclairé, pour ne pas lire dans l'âme d'une Fille ſans art, qui n'ayant jamais eu que des goûts honnêtes, ne ſ'était pas habituée à les deguiser. Mille petits riens avaient inſtruit le Comte de ſon triomphe : auſſi desirait-il un entretien particulier avec beaucoup d'ardeur : Mais Mad. D'Hauteborne la mère, qui dirigeait tout, en éloignait le moment autant qu'il était poſſible, ſans-doute pour enflâmer le Comte davantage, avant un

aveu qu'elle croyait immanquable. Il falut pourtant permettre cet entretien : La bonne Dame avertit le Comte la veille, que le lendemain dans la matinée, il aurait la converfation qu'il desirait.

A neuf heures, la toilette d'Helisenne était achevée : le Comte fe presenta presqu'auffitôt. Il entra, d'un air plûs affuré que la première fois : la joie brillait dans fes regards ; il attendait le plûs heureux moment de la vie : car fa paffion pour Helisenne était fort augmentée ! Je dis fa paffion ; parce-que c'eft toujours le mot le plûs vrai, quand on parle de la tendreffe des Hommes.

—J'ai vivement fouhaité, Mademoiselle, l'inftant qu'on m'accorde ! Il femble qu'on fe defiait de moi ! mais vous me rendez plûs de juftice, & vous connaiffez mon cœur ? —Vous êtes ici, Monfieur, au milieu de vos plûs veritables Amis : quî donc fe defierait de vous ? —Mais, madame D'Hauteborne, votre Fée Surveillante, & ma Cousine elle-même. —Pourquoi ce petit detour ? vous favez trop combien vous êtes cher à votre Cousine ! Si vous voulez avoir toute ma confiance, il ne faut pas l'ombre du deguisement ! —C'eft ce que je demande, Mademoiselle : Oui, belle Helisenne. vous alez voir combien

je

Je ſerai ſincère avec vous: je vais mettre mon cœur abſolument à-nu: Depuis notre entretien, je vous ai ſoigneuſement étudiée: j'ai reconnu que vous étiez l'épouse qu'il me falait: Parlez-moi avec la même ſincerité: Suis-je l'Homme qui peut vous rendre le mariage agreable? —Certainement, Monſieur, je n'ai point encore vu d'autre Homme, avec quî l'idée m'en fût ſupportable. —Donnez-moi une aſſurance entière? Autant qu'il dependra de vous, ſerons-nous heureux enſemble? —Autant qu'il dependra de moi, Monſieur, je vous marquerai les ſentimens obligeans que vous m'inſpirez. —Ce mot eſt flateur: mais de quelle nature ſont ces ſentimens obligeans? —Je crois, Monſieur, que vous êtes un Homme ſage, vertueux, capable de bien conduire vos affaires, & de bien gouverner votre maiſon: Je crois que vous vous ferez honneur dans le monde, par votre belle conduite; car vous me paraiſſez avoir toutes les qualités & tous les talens de votre état. —Eſt-ce-là tout? —Oui, Monſieur. —Vous penſez, Mademoiselle, qu'il ſera honorable pour mon Epouse, de porter mon nom? —Hô oui, Monſieur! (dit avec vivacité la Jeune-perſonne). —Oſerais-je, ſans vous bleſſer,

vous faire une question?... M'aimez-vous-? Helisenne rougit, en repondant: —Si je compare le sentiment que vous m'inspirez, avec celui que m'ont inspiré les Personnes que j'ai aimées jusqu'à ce moment, je ne saurais vous repondre... juste; il n'y ressemble pas. J'aime à être avec elles; & je crains votre presence: Je suis fâchée quand je les quitte; je respire, lorsque vous me quittez. La seule ressemblance, c'est que j'aime bien, quand on vous annonce: mais alors même, je tremble un-peu. Vous avez plûs de lumières que moi; je viens d'être sincère: pensez quelle je suis pour vous: mais gardez-le en vous-même, je vous en supplie-! Le Comte reflechit un-peu! —Vous m'obligez à garder mon sentiment en moi-même; ainsi, je ne saurais vous en rien dire: mais vous me permettrez de vous faire encore quelques questions: —Si vous étiez mon épouse, comme je l'espère, aimeriez-vous les devoirs de votre état? y manqueriez-vous, ou seriez-vous capable d'y manquer?... Ceci n'est pas une anticipation sur les questions des Femmes, auxquelles vous ne voulez pas repondre encore? —Je ne veux pas! c'est parce-que je ne le puis pas, en-verité, Monsieur! —Mais, je

vous en ſupplie, ma charmante Heliſenne! repondez à celle que je viens de faire; elle eſt generale? —Il eſt vrai qu'elle eſt generale: Manquer à un de mes devoirs, dans le cas... que vous venez de ſupposer! hâ! je mourrais, plutôt que d'en former la penſée! —Pourquoi cela, ma chère Parente! —C'eſt que,... independamment de ce qu'on ne doit jamais manquer à ſon devoir, vous êtes la Perſonne du monde dont je crains le plûs la mauvaise opinion... car... —Alons, achevez? —Si tout le monde était contre moi, il me ſemble que... votre ſeule opinion pour,... me ſoutiendrait. —Mon aimable Cousine, vous venez de me dire une chose qui remplit mon cœur de joie & de bonheur.... Je lis aufond de votre belle âme... Mais j'entrevois cependant, que ce long entretien vous fatigue: je vous laiſſe: mais ſouffrez que je paſſe avant vous chés vos Amies-. La joie brilla ſur le visage d'Heliſenne, comme ſi on l'eût delivrée d'une grande contrainte, & le Comte entra chés Mad. D'Hauteborne la Jeune, où il trouva la Bellemère.

—Vous devez être content? (lui dit Celle-ci). —Oui, Madame: je ſuis au comble de la joie: Quel charmant ca-

ractère! quelle naïve modestie! quelle frappante verité dans ses discours, accompagnée de la plûs touchante retenue! Voila l'Epouse qu'il me falait, pour être heureux: Je devrai mon bonheur à votre admirable Helisenne; mais elle ne me devra rien; elle serait heureuse avec un Brutal; elle serait adorée d'un Malhonnête-homme, & elle le rendrait vertueux. —Hô! que vous me faites plaisir, en pensant de la sorte de mon Helisenne (dit la vieille Mad. D'Hauteborne): mais il ne faut pas qu'elle croye ce que vous pensez, qu'elle serait heureuse avec tout autre Homme: Un Debaûché sans principe la rendrait la plûs malheureuse des Femmes: Que ferait-elle avec un Joueur? Avec un crapuleux Partisan de la bouteille? Il est vrai qu'ils sont très-rares aujourdhui; l'on est un-peu revenu de cette fangeuse passion, qui assimile l'Homme aux Pourceaux-.

Le Comte étant sorti, Helisenne rentra auprès des Dames. On ne lui demanda pas compte de l'entretien qu'elle venait d'avoir; on l'avait entendu: mais on lui donna de sages conseils sur ses devoirs futurs, en l'encourageant dans sa conduite actuelle.

Jusqu'au moment du mariage, Helisenne n'accorda rien qui pût faire souffrir

ſa modeſtie, ni en aveux, ni en faveurs. Il eſt inconcevable que *J.-J.-R.* dans ſon *Emile*, ait hasardé de faire prendre un baiser ſur la bouche de Sophie ! c'eſt un endroit fort dangereux de ſon livre, & ſurtout à Paris, où les maximes de ce Philosophe ſont à la mode, dès qu'elles ſont d'une facile execution, ou lorſqu'elles favorisent certaines paſſions, comme la pusillanimité dans l'éducation, la pareſſe dans l'arrangement : Je ſuis perſuadée, que depuis que l'*Emile* paraît, plusieurs Jeunes-gens, des deux ſexes, ont perdu leur innocence, avant le mariage, parce-qu'ils ont lu ce trait d'Emile & de Sophie, & qu'ils ont voulu l'imiter (*).

Je finis, Mesdames : Je crois que le modèle de decence que je viens de vous donner hiſtoriquement, ne laiſſera rien à desirer. La conduite d'Helisenne comme Nouvelle-mariée, fournira la matière d'un autre *Point* : car une Femme veritablement modeſte a toutes les vertus de ſon ſexe-.

(*) En lisant l'un de ces jours la ſcène de la Bouderie de Sophie, fondée ſur ce qu'Emile n'était pas venu, parce-qu'il avait ſecouru un Malheureux, j'ai été ſurpris du peu de naturel de ce que ſe disent les deux Amans : J'ose aſſurer que j'en ai été revoltée, moi qui plûs jeune admirais tout cela.

Lorsque Mad. De-Monhu cessa de parler, il était encore de bonne-heure : —Mesdames & chères Sœurs (dit Mad. Valbel, la seconde Presidénte), j'ai vu hier aux *Italiens* une Pièce intitulée *Nina*, ou *la Folle par amour*, qui m'a fait plaisir, en me causant des regrets ; c'est que l'Auteur ait traité son sujet trivialement, aulieu de le presenter de la manière attendrissante que je savais, auparavant de voir sa Pièce. Je vous demande la permission de remplir le reste de la Seance, non par un Caractère proprement dit, mais par une nuance qui sort de la thèse ordinaire.

Sujet de l'Estampe de *la Folle*.

Jovienne rentrant dans sa chambre, après que son Amant est-couché sur son lit, aulieu du simulacre qu'elle a fait :

» —Hâ ! le voila ! . . . Il va s'eveiller. . . .,
» —Ma chère Jovienne ! —Il me parle » !



La Folle.

Il existe en-apparence, dans la clâsse audessous de la Bourgeoisie, un Caractère, que l'on pourrait intituler *la Folle*, d'après la denomination qu'on lui donne, & qui est passée en dicton populaire, *Marie-la-Folle.* J'ai observé les Filles de ce caractère, & j'ai trouvé que c'étaient des sortes de *Braques* joyeuses, dont les premières saillies avaient été encouragées, & qui avaient ainsi pris l'habitude de la singularité (*): Ces Filles sont capables d'autant de retenue que les plûs modestes, lorsqu'elles ont été reprimées efficacement: mais la meilleure preuve que ce n'est pas un caractère, c'est qu'on ne trouve point de Braques, dans les conditions superieures, où l'éducation est decente & soignée. Les Plaisantes, les Braques, les Folles ne se rencontrent, pour l'ordinaire, que parmi les Filles sans éducation; & cette espèce de bonne-humeur ou de singularité, peut être d'autant-plûs agreable dans les Poissardes & dans les Servantes, qu'ordinairement ces Caractères sont bons & obligeans. Je ne les traiterai

(*) Voyez *la Braque*, dans le 29 *Caractère.*

donc pas ici : Je me propose un autre but d'utilité ; c'eſt d'engager les Parens & les Maîtreſſes, par un exemple recent, & par mes reflexions, à prevenir ces accidens funeſtes, qui derangent la raison, & perdent pour la Societé une Ame ſenſible, qui aurait été une excellente Epouse, une Mère-de-famille reſpectable.

Jovienne De-Sanerville a renouvelé à Paris l'attendriſſante hiſtoire de cette Amante celèbre de Normandie, qui perdit la raison, après avoir perdu ſon Amant. Comme vous pouvez ignorer ce trait, je vais le raconter.

Aux environs de Rouen, vivait un Gentilhomme aimable, & tendrement aimé d'une Demoiselle, fille de ſon plûs proche Voisin ; leurs Terres étaient contigües. Une guerre ſe declara, ſix mois environ avant le temps fixé pour l'union des deux Amans. L'honneur l'emporta ſur l'amour, de l'avis même de la Demoiselle : Ce fut elle, qui fit la cocarde du Jeune Sous-lieutenant, & qui lui donna ſon nœud-d'épée. Il partit. *Juliette* avait dix-ſept ans, & ſept années ſ'écoulèrent, avant le retour de ſon Amant : Enfin, la paix ſe fit, & le Jeune *De-Sanerville*, parvenu au grade de Major, écrivit qu'il revenait ;

Sa lettre était aussi tendre, que si elle avait été ecrite le lendemain de son depart; mais elle était d'un Homme de vingt-huit ans, formé par l'experience, & ayant la dignité d'un Officier-superieur. Il la finissait par ces mots: *Le lundi 22 septembre, je serai à midi au Port St-Ouen; puissé-je vous y voir, avec vos Parens & les miens! Nous ferions deux lieues ensemble, les dernières de mon long voyage, & ce serait la plûs belle promenade de ma vie.* Juliette fut transportée de joie. Elle accomplissait alors vingt-sept ans: mais depuis le depart de Sanerville, elle n'avait été d'aucune partie; elle n'avait dansé à aucun bal, été d'aucune promenade; en-un-mot, elle n'avait pris part à aucun divertissement. Elle s'occupait de ses devoirs de Fille envers ses Parens, avec exactitude & contentement; elle était bonne pour les Domestiques, qui l'adoraient: mais son cœur, rempli de Sanerville, trouvait tous ses plaisirs à lire quelques lettres rares, qu'elle en avait reçues, à lui preparer de sa main quelques ouvrages destinés à sa parure ou à sa commodité, lorsqu'il serait son mari: c'était son unique amusement; & il était si doux, qu'il remplissait toute son âme. Mais à la vue de la dernière lettre de cet Amant desiré, elle tressaillit

de joie: On la voyait aler, venir, se hâter; ses yeux étaient remplis du feu le plûs doux: Elle était plûs tendre pour ses Parens, & meilleure (elle est deja si bonne) pour tout le monde. Son Père & sa Mère partageaient sa joie. Il fut resolu qu'on donnerait à Sanerville la satisfaction d'aler audevant de lui: On écrivit à ses Parens: le rendevous fut au Port indiqué par la lettre du brave Militaire.

On partit à la même heure, par un temps voluptueux, & le plus beau jour d'autonne. Les deux chemins se joignaient, avant d'arriver au Village du rendévous; & les deux Familles étaient parties si juste, qu'elles se rencontrèrent à la bivoie. Ce fut un moment bien agreable! Juliette, couverte d'une modeste rougeur, fut caressée par sa Bellemère future, qui la voulut avoir auprès d'elle. On continua la marche l'âme épanouie par la joie. . . . Infortunés Mortels, les pleurs & l'amerume sourcillent sous vos ris, & le deuil le plûs cruel suit l'exaltation delicieuse d'une Amante qui va revoir son Amant, d'une Mère, qui va revoir son Fils, après sept ans d'absence & de dangers!

On arrive au Port St. Ouen: Sanerville n'y était pas encore. On se repose. Cependant, Juliette paraissait inquiette. La Mère

de Sanerville ne l'était pas moins, & pouvait ne se pas contraindre: Elle sort: Juliette... indecise dabord, ose la suivre. Elles vont sur le grand-chemin. De tout loin, elles aperçoivent un Cavalier, qui court à toute-bride. —C'est lui! c'est mon Fils (s'écrie la Mère): Ma Fille! sens-tu ton cœur? —Hô! non! (repondit Juliette): Sanerville a si belle grâce!... Celui-ci n'est qu'un Domestique. —Hâ! ma Fille! c'est le Domestique de mon Fils!... Alons, alons à sa rencontre-. Elles avancent quelques pas: Le Courier arrive. —Etes-vous à mon Fils? Etes-vous à Sanerville? —Helas! si vous êtes sa Mère, venez à l'auberge; je ne saurais vous parler ici-. Ces mots firent pâlir Juliette; elle s'assiéd sur un banc de pierre, devant l'auberge; ses jambes ne pouvaient la soutenir. Cependant la Mère de Sanerville suivait le Courier.

—Votre Fils, mon Maître, est mort à vingt-deux lieues d'ici: Avant d'expirer, il m'a remis son portrait, qu'a fait un Peintre celebre, & ce billet, pour Madem. Juliette sa future-... A ces mots, *Votre Fils est mort!* la Mère de Sanerville avait poussé un cri; mais elle avait écouté le reste. Dès-que le Courier eût cessé de parler, elle fit retentir les airs de ses dou-

leurs. L'infortunée Juliette apprend ſon malheur, par ces mots : —*Mon Fils! mon cher Fils eſt mort-!* Le Coûrier ſ'approchait dans ce moment : Il remit le portrait & la lettre à Juliette, en diſant. —Mon Maître mourant me l'a ordonné. —Il eſt mort! —D'hier à trois heures. —Hâ! Malheureuse! je l'ai ſenti : j'ai verſé deux larmes, hier à trois heures-! Elle demeura un inſtant concentrée : puis elle voulut ſe lever, & retomba évanouie. On la ſecourut. Elle fut longtemps à revenir : La Famille Sanerville fut priée de ſ'en retourner ; il ne reſta que celle de Juliette.

Quand cette Infortunée eut repris connaiſſance, on ſ'aperçut que ſa raison était égarée. Par menagement pour cet état deseſperant, ſa Mère lui dit, que ſon Amant n'était pas encore arrivé ; qu'on reviendrait le lendemain. Juliette ſourit triſtement & dit : —Hé-bien, nous reviendrons demain-. On repartit. Juliette paraiſſait tranquile.

Arrivée à la maison, elle ſ'occupa comme à l'ordinaire : mais le lendemain, il falut partir, à l'heure marquée, pour le Village du rendevous. Lorſqu'on fut à l'auberge, l'Hôtelier dit : —L'Officier que vous attendez, Monſieur, Madame, & Mademoiselle, n'a pas encore paru,

—Il n'eſt pas encore arrivé! nous reviendrons demain (dit Juliette): Elle ſourit triſtement, & ſe laiſſa remmener, comme la veille: elle ſ'occupa de-même, paiſible, pleurant quelquefois; & cachant ſes larmes, dès qu'on la voyait.

Elle a vecu trente-cinq ans depuis ſon malheur; & tous les jours, il falut aler au Village, quelque temps qu'il fît, pour ſ'en revenir, après avoir bu un coup. On tenta de ceſſer une-fois; mais l'eſſai eut des ſuites effrayantes!

Juliette perdit ſes Parens: elle ala le jour même au rendevous: Elle diſait en chemin: —Dans mon malheur, je ſuis bien-heureuse, qu'il vienne aujourdhui, pour me conſoler-! Entrée dans l'auberge, elle ſe fait ſervir une meſure & deux verres. Elle attend: ſort, regarde ſur le chemin, demande des nouvelles aux Paſſans. —Il n'eſt pas encore arrivé (lui dit-on); c'eſt pour demain. —C'eſt pour demain (repète l'Infortunée); alons-nous-en; je reviendrai demain-. Et elle reprend le bras de ſa Domeſtique, pour ſ'en retourner.

Elle n'a jamais manqué à ce triſte pelerinage: Elle avait toute ſa raison pour ſes affaires: Elle était bonne, ſage, prudente, entendue; elle n'était folle que

d'amour & de tendresse. Ce qui avança la fin de ses jours, dans sa dernière maladie, ce furent ses efforts pour ne pas manquer à son rendevous: elle se deroba, pour y aler seule: Elle parvint jusqu'au banc de pierre: & là n'en pouvant-plus, elle demanda, s'il arriverait, pour recevoir son dernier soupir. —Non! non! lui dit sa Domestique qui la suivait, hors d'haleine: il est mort, il y a trente-cinq ans! ne revenez plus ici. —Il est mort! (dit Juliette)... Il paraît que sa raison lui revint un instant: car elle dit: —Il est vrai! j'ai tout perdu! Et elle expira.

Voila l'ancienne Histoire: Voici maintenant la nouvelle:

Jovienne était du faubourg *Saint-Marceau*, fille-unique d'un riche Brasseur. Sa beauté, plus que sa fortune, qui passait un demi-million, lui donnèrent pour Amant un jeune Officier, dans un Corps très-consideré, que je puis nommer ici, mais qui ne doit pas l'être, lors de l'impression de nos Memoires. Jovienne était dans le même Couvent que la Sœur du *Comte de*-***; & ce fut en alant voir sa Sœur, qu'il entrevit, par-hasard, la Belle De-Sanerville; il s'informa, apprit son nom, & fut se presenter à ses Parens.

Les propositions du jeune Militaire parurent si honnêtes à la Famille de Jovienne, & en même-temps si assurées, que de ce moment, ils donnèrent à leur Fille l'éducation convenable à l'etat qu'elle devait avoir un-jour. Quoique Brasseur, Sanerville était d'une bonne famille ; il descendait d'un Cadet pauvre, son Grandpère, qui avait pris la brasserie, faute de mieux : il y avait prospéré : son Fils s'était enrichi, & le Père de Jovienne était opulent.

Il faut dire neanmoins, qu'on avait un obstacle à redouter ; c'était un Homme-en place, oncle du Jeune-amant, qui avait d'autres vues, & qui ne pouvait regarder de bon-œil une pareille alliance : Il falait attendre une revolution de Cour, ou le gâgner ; c'étaient deux moyens également possibles.

Le Jeune Officier avait plu à Jovienne ; mais elle n'abandonna son cœur au panchant le plûs doux, que lorsqu'elle fut assurée d'être un-jour l'épouse de son Amant. Il eut la permission d'aler la voir au Couvent, où elle était persionnaire : Une grille les separait ; mais leurs entretiens n'en étaient que plûs tendres. Jovienne, defendue contr'elle même, se montrait d'autant-plûs sensible, qu'elle n'avait rien à craindre. Sûr d'être aimé, le Jeune-

homme enivré d'amour par les charmes & les qualités de ſa Maîtreſſe, ſentait croître ſon attachement à chaque visite, & il en rendait tous les jours. Tranquile neanmoins, parce-qu'il était le ſeul Homme qui pût plaire, il attendait ſans impatience l'heure de voir l'Objet de ſa tendreſſe : Il courait avec empreſſement ; il voyait Jovienne avec raviſſement, & la quittait ſans inquietude. Heureux état!... Cependant, la flâme mutuelle des deux Amans continuant d'augmenter, le Jeunehomme pria Sanerville de faire revenir ſa Fille à la maison-paternelle. On eut cette complaisance pour lui.

Dès-que Jovienne fut chés ſes Parens, les entretiens devenant plûs intimes, la paſſion des deux Amans fut portée à l'extrême: le Jeune-Officier voulut braver tous les obſtacles, & conclure ſon mariage. Mais Sanerville, non moins genereux, ſ'y opposa conſtamment: Jovienne ellemême, inſtruite par ſon Père, refusa de contracter un nœud qui eût fait ſon bonheur, mais qui pouvait nuire à l'avancement de ſon Pretendu. Il falut que ce Dernier differât malgré lui. Madem. De-Sanerville ſ'imposa pour-lors une retenue ſans bornes: mais ſes égards, pour la delicateſſe de ſon Futur, alaient juſqu'à éviter tout entretien

avec les Hommes, ſurtout avec Ceux qui étaient aimables : elle ne ſe permettait jamais le moindre ſourire ; à-peine leur repondait-elle, lorſqu'ils lui adreſſaient la parole. Ce n'eſt pas tout ; autant elle montrait de reserve aux Etrangers, autant elle multipliait les preferences pour Celui qu'elle aimait : Elle le comblait de marques d'affection, d'empreſſement, de devoûment abſolu : C'était ainſi, que cette Fille genereuse calmait l'impatience de ſon Amant, & qu'elle le determinait à retarder une union, qu'on eſperait enfin de faire goûter à un Parent-en-place : On travaillait à prouver la genealogie de Sanerville, & la ſource de ſa nobleſſe.

Cette diſcuſſion fut longue : cependant, on en touchait le terme ; & le Jeune-homme, tranſporté de joie, osa parler à ſon Parent, qui prit du temps, pour examiner les preuves. Tout alait bien, parce-que les titres étaient autentiques, & bien en règle, lorſqu'un incident extraordinaire & inattendu, vint tout renverſer.

Le Jeune-Officier avait dans ſon Corps un Ami, qu'il croyait d'un excellent caractère : Peut-être ne ſe trompait-il pas, & que ce fut l'amour qui corrompit une âme droite. Sûr de ſon bonheur, par la reponſe de ſon Parent, qui ne deman-

dait plus qu'à voir Jovienne, pour donner ſon aveu, l'Officier ſ'ouvrit à ſon Ami pour la première fois, & lui parla de ſa Maîtreſſe, de ſon mariage prochain, de ſon amour, de ſon bonheur; en même-temps, il lui offrit de le conduire chés Madem. De-Sanerville. L'Ami ſ'y refusait: mais le Jeune-Officier le ſollicita, le preſſa, le tourmenta: Ils partirent. Jovienne était ſeule, lorſqu'ils arrivèrent: Elle ſe leva en rougiſſant, car elle ſavait les heureuses nouvelles, & vint audevant de ſon Amant, auquel elle presenta ſa main, qu'il baisa. L'Ami cependant reſtait immobile. Jovienne était une-Inconnue charmante, qu'il avait un-jour rencontrée aux environs du *Clos-Payen*, & qu'il avait trouvée ſi digne de le fixer, qu'il la cherchait depuis ce moment, dans tous les environs, pour ſ'y attacher, & l'aimer à-jamais. Sa douleur fut extrême, & il n'en deguisa pas le motif: Il le dit tout-haut à ſon Ami, devant Jovienne. Madem. De-Sanerville fut très fâchée de cet aveu indiſcret, quoiqu'elle n'en prevît pas les conſequences, & elle crut devoir ne rien deguiser, ſur la ſolidité de ſes diſpositions à l'égard de ſon Amant: Elle ſ'expliqua de la manière la plûs honnête & la plûs flateuse pour le Jeune-

Officier. L'Ami l'écouta concentré. Sa visite fut longue : il ne dit cependant que quelques mots ; & lorſqu'il ſortit avec le Futur de Jovienne, il ſe jeta dans ſes bras, & le preſſa contre ſa poitrine.

Quelques jours ſ'écoulèrent, durant lesquels tout ſe prepara pour le mariage projeté. On était à la veille. L'Ami du Pretendu vint trouver les Parens de Jovienne, & leur demanda un entretien particulier, qu'on lui accorda Il fut long, & Jovienne ſ'aperçut, qu'en reconduiſant l'Ami de ſon Futur, ſes Parens étaient très-émus, & comme effrayés. Cependant, ils ne lui dirent rien : mais ſon Père ſortit ſur-le-champ. Il revint aubout d'une heure, & dit à ſon Epouse : —Je ne l'ai pas trouvé ; mais j'ai prié qu'on l'envoyât ici, dès-qu'il ſerait deretour-. On ſe tranquiliſa pendant quelque temps ; mais enfin, ne voyant pas arriver le Pretendu à l'heure ordinaire, on eut de mortelles inquietudes. On écrivit au Parent en-place, qui ayant fait d'exactes informations, repondit le lendemain, que ſon Neveu, provoqué au combat par ſon Ami le plûs cher, était alé hors du Royaume, vider cette querelle, dont il ignorait le motif.

Ce mot fut un coup-de-foudre pour

Sanerville, qui courut chés l'Homme-en-place, afin de lui donner des lumières. —Quoi! c'eſt une rivalité! Je le ferai punir-. Les ordres furent expediés, pour arrêter l'Ami jaloux, ſ'il revenait vainqueur. Il le fut, & prêt à rendre le dernier ſoupir, l'Amant infortuné de Jovienne, touché du deseſpoir de ſon malheureux Ami, lui pardonna, & fit cette lettre:

Le Comte de *** mourant, à Jovienne De-Sanerville.

*Aimable & touchante Amie: Je meurs par un effet d'un ſort contraire. Je vous ſupplie de regarder le Marquis de-***, mon ami, comme un autre moi-même, & d'avoir pour lui les ſentimens que vous m'aviez voués. Je le force à partir, pour vous conſoler. Engagez mon Oncle, le Comte de ***, à aimer mon Camarade & mon Ami, comme il m'aimait moi-même.... Hâ! ma Jovienne! je ne regrette que vous! Soyez heureuse, afin d'adoucir l'amertume de mes derniers momens: cet eſpoir eſt ma ſeule conſolation!... Adieu!*

L'Ami jaloux arriva, muni de cette lettre, qu'il remit à l'Oncle de l'Amant de Jovienne, parce-qu'il fût arrêté en

arrivant dans Paris. Un autre papier du Mourant, encore plûs fort, toucha l'Homme en-place, qui crut devoir pardonner, & permettre au Marquis, d'aler se presenter chés Jovienne. Il trouva cette Jeune-personne & toute sa famille dans la douleur. En le voyant paraître, Jovienne poussa un cri, suivi d'un long évanouissement. On la rappela difficilement à la vie: mais helas, un sourire niais annonça, lorsqu'elle eut repris ses sens, qu'il s'était fait en elle une revolution funeste. Elle jeta les yeux sur le Marquis, & se levant avec precipitation, elle voulut lui prendre les mains. —Epargnez sa vie! & s'il vous faut une victime, frappez; me voila prête à recevoir la mort-!... On crut que cet égarement ne serait pas de longue durée: on s'efforça de calmer l'infortunée Jovienne: On voulut faire sortir le Marquis: mais dès qu'elle le voyait s'éloigner, elle poussait des cris, & paraissait au desespoir: —Hâ! retenez-le! (s'écriait-elle); retenez-le! il va lui arracher la vie-! L'on fut obligé de faire rester le Marquis; Jovienne n'était tranquile, que lorsqu'elle le voyait: mais elle ne lui parla plus; elle demeura concentrée, & ne sortit de son aneantissement, que pour faire des poupées. Elle

en deſſina une enfin, qu'elle habilla comme le Comte ſon Amant: Elle la coucha, ſe mit à ſon chevet, & fit ſigne qu'on pouvait laiſſer ſortir le Marquis: —Le voila (leur disait-elle); qu'il ſorte; j'aurai bien-moins de peine à le garder, quand ſon Ennemi n'y ſera plus-!

Depuis ce moment, la Jeune-infortunée paſſa les jours & les nuits à côté du ſimulacre de ſon Amant: elle lui disait les choses les plûs tendres, elle le careſſait, l'appelait ſon cher Mari, & ne pouvait le perdre de vue. On lui fesait faire tout ce que l'on voulait; lire, écrire, travailler, converſer, pourvu que l'image de ſon Amant fût à côté d'elle. Cet état dura ſix mois, Les Parens étaient au deseſpoir: on ne voyait aucun mieux, aucune apparence de guerison, & un habile Medecin, le Docteur *De-Preval*, qu'on appela pour la voir, declara, que l'impreſſion était ſi forte, que le retour parfait de la raison ſerait immanquablement ſuivi de la mort.

Le Marquis n'était plus neceſſaire à la conſervation de Jovienne: Deseſperé du double malheur dont il était cause, il fit offrir aux Parens d'épouser leur Fille, dans la ſituation malheureuse où elle ſe trouvait: Le Medecin avait fait enten-

dre, qu'une crise violente, comme un accouchement, pouvait remettre sa raison, & que la vue d'un Enfant qui lui devrait la vie, toucherait peut-être assés son cœur, pour contrebalancer la passion: mais il fut impossible de faire supporter à Jovienne la vue du Marquis! Dès-qu'il paraissait, elle poussait des cris horribles, en couvrant de son corps le simulacre de son Amant. Il falut absolument renoncer à cette idée.

Le Marquis était tranquile à Paris; c'est-à-dire, qu'il y était dans une securité parfaite pour sa Personne. Cependant, on le vit disparaître, dès-qu'il n'eut plus l'espoir de toucher Jovienne. Il se rendit à l'endroit de son combat avec le Comte son Ami, qu'il y avait laissé expirant. Tout le monde pensa que le choix de ce sejour était une suite de ses remords, & qu'il voulait passer le reste de ses jours dans les larmes. Un motif plûs noble & plûs raisonnable l'avait determiné. Le Comte avait reçu le coup de pistolet, si malheureusement, que s'il en devait revenir, c'était avec un bras de moins, & une cicatrice au visage, A son arrivée à Aix-la-Chapelle, le Marquis courut à l'auberge où il avait laissé son malheureux Ami: Il l'y trouva dans une convalescence si fai-

ble, aubout de huit mois, qu'à-peine osait-on se flater encore de lui conserver la vie. Le Comte demanda des nouvelles de Jovienne, à laquelle il n'avait pu écrire, & à laquelle il n'aurait pas écrit, quand il l'aurait pu, depeur de lui annoncer une vie plûs cruelle que la mort: On lui avait coupé le bras; il avait une mâchoire vacillante, & qui ne pouvait qu'inspirer le plûs grand degoût. Le Marquis essaya de lui rendre quelque gaîté, en lui peignant l'attachement de Jovienne: mais il se garda-bien de lui dire que la raison de cette Jeune-personne fût alterée! Il resta auprès du Comte, lui prodigua les soinsles plûs tendres, & eut la consolation de le voir se fortifier sensiblement: On fit un bras postiche, dès-que le Convalescent put sortir; une sorte de muselière lui soutint la machoire, sans trop le defigurer; il prit les eaux, & les douches lui furent si avantageuses, qu'à la mi automne, il fut en état de retourner à Paris. Le Marquis en prevint l'Oncle du Comte, & ce Dernier écrivit lui-même.

Les deux Amis reconciliés, & plûs attachés l'Un à l'Autre, qu'ils ne l'avaient jamais été, arrivèrent ensemble, & descendirent chés l'Oncle du Comte, qui ne vit pas, au premier coup-d'œil, autant de

de ravages qu'on ne lui en avait annoncés. Mais après un-peu d'examen, il n'eut pas lieu de se flater; il versa des larmes. Le Comte proposa ensuite d'aler chés les Parens de Jovienne. Ce fut alors, que le Marquis, forcé de parler, avoua, pour la première-fois, le funeste accident de cette aimable Fille, son genre-de-folie, quelle était son unique consolation, & le faible soutien de sa vie languissante. A ce recit, le Comte fremit & fondit en larmes. —Alons, alons, dit-il à son Ami, je veux la voir, la voir à-l'instant-. Ils partirent.

Le Marquis descendit le premier, pour prevenir les Parens. A la nouvelle inattendue que l'Amant de Jovienne venait, & qu'il alait paraître, ils pousserent un cri-de-joie. Mad. De-Sanerville dit à Jovienne: —Ma chère Fille, tu vas le revoir; tu vas revoir ton bon Ami, dont tu n'as-là que l'image! —Maman, dit à-demi-voix l'Infortunée, ne l'éveillez pas! Il dort-! Ce mot fut un trait de lumière pour le Marquis. Il conseilla de tirer adroitement Jovienne de sa chambre, sous quelque pretexte, d'y faire entrer le Comte, sans qu'elle le vît, & de le faire coucher sur le lit, en-place du simulacre, qu'on éloignerait: Il dit au Comte, de repondre à Jovienne, comme un Homme qui s'éveille,

lorſqu'elle viendrait auprès de lui. Tout cela ne ſ'executa pas ſans peine ! mais enfin, on vint à-bout de tirer Jovienne d'auprès de ſa Poupée, en employant l'adreſſe & la force : Le Comte fut introduit auſſitôt, & il était couché ſur le lit, dans la même attitude que ſon image, quand Jovienne inquiette, retourna dans ſa chambre. —Hâ ! le voila (dit-elle avec ſatiſfaction)-! Le Comte fit un mouvement. Jovienne pouſſa un cri-de-joie, en ajoutant : —Il va ſ'éveiller-! Le Comte étendit les bras, en prononçant : —Ma chère Jovienne ! —Il me parle-! (ſ'écria la tendre Fille). Et elle courut à lui. Le Comte lui baisa la main. —O cher Ami, vous vous éveillez donc enfin ! —Oui, oui, je m'éveille, pour vous cherir, vous aimer, vous adorer-! —Bon-Ami ! Bon-Ami ! je ſavais bien que vous n'étiez pas mort-! Le Comte deſcendit du lit, preſſa Jovienne contre ſon cœur. Cette tendre Fille parut heureuſe, tranquile, ſenſée ; toutes ſes actions annoncèrent le retour complet de ſa raison. Le Comte parla de realiser le mariage : on y conſentit avec joie. Tout ſe prepara.

On voulut hasarder alors de lui laiſſer voir le Marquis, qu'on lui annonça comme un Ami du Comte ſon futur. Elle demeura tranquile : Mais dès-qu'il parut en-

effet, on la vit troublée, ſe lever, ſ'élancer à lui, pour l'empêcher de paſſer, en lui disant: —Arrêtez! arrêtez! Barbare! il m'eſt à-peine rendu-! Ces mots & cette conduite firent connaître qu'elle n'était pas encore guerie. Cependant, le mariage fut celebré: Jovienne était ivre de joie, le jour de ſes noces. Le ſoir, quand on deshabilla le Comte, elle toucha pour la première fois le bras factice de ſon nouvel Epoux, & elle éclata de rire: —C'eſt ſingulier! il a le bras que je lui ai fait! —Oui, mon Amie, j'en ai voulu garder un; mais l'autre eſt à moi. —Il eſt vrai! il eſt vrai-! (disait Jovienne, en les touchant l'un après l'autre)-. Puis, regardant ſa Mère avec attendriſſement: —C'eſt encore une marque d'amitié!

C'eſt l'unique marque-de-folie qu'elle ait donnée, depuis ſix ans de mariage. Elle a trois aimables Enfans, & elle adore ſon Mari: Mais il ne faut pas que le Marquis paraiſſe; elle retombe auſſitôt dans ſes craintes. Il ſ'eſt éloigné de la Capitale pour toujours.

Voila, Mesdames & Bonnes-amies, un trait ſingulier, que j'ai été charmée de vous communiquer, ſans qu'il entre dans le nombre des Caractères que je me ſuis engagée à traiter.

On remercia Mad. De-Valbel de ce recit intereſſant, qui terminait la Seance par un trait hiſtorique. Cependant Mad. Leprieur obſerva, que les Drames dans le genre du *Roi-Lear* & de *Nina*, étaient danger ux au theâtre, quoique les recits de cette eſpèce fuſſent très-intereſſans. Elle cita, pour appuyer ſa critique, le temoignage de deux de ſes Amies, qui n'avaient jamais été voir l'une ou l'autre de ces deux Pièces, ſans éprouver un étouffement qui ſe prolongeait juſqu'au lendemain. —Je ſuis du même ſentiment, dit Mad. De-Senne, & je m'autoriſe de la remarque d'un Homme d'un très-grand merite, M. le Vicomte *De-Touſtain-Richebourg* : Il prouva un-jour, que les Drames où l'on met en ſcène la folie, peuvent avoir un effet dangereux ſur les Femmes enceintes, ſur celles qui ſont ſujettes aux affections vaporeuſes, ſur les Jeunes perſonnes, enfin ſur certains Hommes même, dont le genre nerveux eſt irritable. Il ſe propoſait de faire ſur cette matière un petit Écrit, dans lequel il detaillerait toutes les raiſons qui devaient faire prohiber ces repreſentations.

Mad. Delorme dit qu'elle ſavait une autre hiſtoire de Folle très-courte, qu'elle alait raconter ſur-le-champ, ne pouvant le faire plûs à-propos :

» —Il y avait à Paris, dans le quartier des *Bernardins*, une Jeune-perſonne très-jolie, qu'entouraient une foule d'Adorateurs. Ce n'eſt pas qu'elle les attirât par ſes manières; mais ſon genre-de-beauté provoquant fesait desirer de l'obtenir, par tous les Hommes-à-marier qui la connaiſſaient. L'Un d'eux, jeune Avocat plein de merite, ayant pour la poésie un talent marqué, lui fit les vers que voici:

Il eſt une heure dans la vie
trop pronpte helas á ſ'écouler!
& de regrets toujours ſuivie,
car on ne peut la rappeler.
L'entendez vous, jeune Silvie!
la voila qui ſonne pour vous:
le Temps qui vous voit ſi jolie,
pose ſa faulx á vos genoux.
Tandis que ce Vieillard jaloux
près de vous ſ'arrête & ſ'oublie,
l'Amour eſt là qui vous ſuplie
de ſaisir un inſtant ſi doux,
pour le donner à la Folie.
Croyez-moi, ſuivez ſes avis;
l'Amour, ma Chère, eſt un grand maître!
De ne les avoir pas ſuivis
vous vous repentirez peutêtre.
Quand d'un 6 uivi d'un zero
le Temps marquera votre tête,
avec ce fâcheux numero,
vous n'aurez plus de jours-de-fête;
vous chercherez les agremens
dont votre jeuneſſe eſt ornée;
vous ne verrez plus les Amans
dont vous êtes environnée.

Sitót que de votre printemps
toutes les fleurs ſeront fanées,
vous accuserez le Deſtin,
& vous vous écrierez en vain:
Hâ que le ſoir de mes années
eſt different de leur matin!
Mais vous ne voulez rien entendre:
l'Amour a beau vous careſſer
vous ne ſongez qu'à repouſer
la main qu'il eſt prêt à vous tendre:
Ne croi pas règner ſur mon cœur,
lui dites-vous avec colère;
l'Amitié ſeule peut me plaire
& ſes jeux n'ont rien de trompeur.
Il vous repond avec douceur:
Silvie, on peut aimer la Sœur,
ſans ſe brouiller avec le Frère:
tous deux ils mènent au bonheur.
Si de l'une, quoique moins tendre,
les jeux ont des charmes pour vous,
il eſt encore des jeux plûs doux
que l'Autre ſeul peut vous apprendre.

» Ces vers furent vus de tout le monde, excepté de la Belle, qui renvoya cacheté le papier qui les contenait; ils ont paru ſans nom. Elle avait alors un Amant. C'était un bel Homme, mais ſot, vain, impudent: il avait touché le cœur de *Victoire*, lorſqu'elle n'avait pas ſeize ans. A cet âge, le cœur ſe laiſſe prendre par l'exterieur ſeulement; on ſait aimer, mais on ne raisonne pas: Depuis quatre ans entiers, Victoire aimait, & ſe croyait chérie: Son bel œil, qui ſavait ſi-bien charmer, ignorait l'art de bien voir; il ſe fermait ſur les defauts de *Copahü*.

Ce Fat n'avait jamais aimé. Le ſentiment qui l'avait attaché à Victoire, était la vanité; elle était belle, admirée; il trouvait de la gloriole à paraître preferé; il affichait ſon triomphe; mais il n'en ſentait pas la douceur. Il avait alors vingt-ſept ans; c'eſt l'âge de l'ambition, qui commence plutôt dans le Sot, que dans les autres Hommes. Une Veuve deja ſur le retour & fort laide, lui preſente une fortune: Le Sot ne balance pas un moment: mais il veut jouir des reſtes de ſa feinte paſſion; il veut que tout le monde ſache qu'il eſt preferé.

» Il engage un de ſes Amis à demander Victoire en mariage. Le Jeune-homme

ſe preſente, il fait parler; il eſt poliment éconduit. Ce refus (car le Parti était brillant), retentit dans tout le quartier, par les ſoins de Copahü: il jouit de la preference: mais il cherche querelle à ſa Maîtreſſe, & lui reproche les vers qu'elle n'a pas lus, les louanges qu'on lui a données dans un Ouvrage en proſe qu'elle n'a jamais vu, la demande enfin, qu'il a fait-faire lui-même: Il boude: il ne paraît plus: il ſe marie.

» Dès le ſurlendemain, il a l'audace de revenir. Victoire ignorait... dirai-je ſon malheur? Helas, non! mais elle devait avoir cette idée.... Victoire ignorait le mariage: Copahü paraît tendre; Victoire comblée, fut plûs ſenſible que jamais: Il la quitte; elle était heureuse. A-peine Copahü était-il ſorti, qu'une Jeune-perſonne du voiſinage, que le hasard avait rendu preſente au mariage, aborde l'Infortunée, & lui dit: —Vous êtes bien tranquile! j'admire comme vous prenez votre parti! —Comment? ſur quoi mon parti? —Sur le mariage de M. Copahü. —Mariage? Que voulez-vous dire? —Il eſt marié d'avanhier; je l'ai vu; à *Saint-Medard*.... Je vous dis que je l'ai vu... Demandez-le à Mad. *Deschamps*; elle était avec moi-. Cette Dame Deschamps

était une voisine: Celle qui parlait l'appela. Victoire ne put douter. Des larmes coulèrent de ses yeux: Elle se retira dans sa chambre, oppressée, & sa raison s'égara: Ses larmes coulaient à faire pitié, & coulèrent pendant deux ans: elle deperissait, & n'était plus que l'ombre d'elle-même. Ce fut un Homme, qui l'avait toujours aimée, & qui devint veuf alors, qui entreprit sa guerison: Il lui rendit des soins; il fut si attentif, si exact, si tendre, qu'il fit tarir ses larmes: La raison revint peu-à-peu, & cet Homme l'épousa, dès-qu'elle put faire une action libre.

» Elle est aujourdhui doublement heureuse, d'avoir trouvé un tendre Epoux, & d'avoir évité un Monstre ».

Après ce dernier trait, tout le monde se leva; Mad. Deaubonne, la première Presidente, indiqua le jour de la cinquième Seance du *Lycée-des-mœurs* au mardi suivant, & l'Assemblée se separa.

Fin du I Volume des Parisiennes.

*PQ2025
P3
1787
R021302
V.1

#11355012